N° 288 — Tome LXXIX 16 Juin 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, BARONNE DE BENOIST,
R. DE BURY, MARIE DAUGUET, HENRY-D. DAVRAY, ANDRÉ FONTAINAS,
FÉLIX DE GERANDO, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, LOUIS GUIMBAUD
CHARLES-HENRY HIRSCH, G. JEAN-AUBRY, JEAN-PAUL LAFITTE,
HENRI MALO, JEAN MARNOLD, CHARLES MERKI,
H. MESSET, GEORGES PÉRIN, MAURICE PÉZARD, GEORGES POLTI,
PIERRE QUILLARD, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE,
PAUL SOUCHON, JOSÉ THÉRY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

N° 288 — 16 JUIN 1909

Henry-D. Davray	*George Meredith*	577
Marie Dauguet	*Le Poème du Pain*	597
Jean-Paul Lafitte	*Les Danses d'Isadora Duncan : III. Les Bacchantes*	599
Baronne de Benoist	*Le Maquillage social*	613
Louis Guimbaud	*M. de Montyon et Crébillon le Fils.*	630
Georges Périn	*Monte...*, poésie	647
Maurice Pézard	*La Convention de Berlin. Sa portée générale. Ses conséquences au point de vue de la protection artistique en France*	649
André Rouveyre	*Visages: XVII. Gabriel Monod. XVIII. Joe Jeannette*	666
Henri Malo	*Les Surprises du bachelier Petruccio*, roman (VIII-X)	668

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs: LXXXVII. Les Cousins de Jésus-Christ*	683
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	686
Rachilde	*Les Romans*	690
Jean de Gourmont	*Littérature*	695
Georges Polti	*Littérature dramatique*	699
Edmond Barthélemy	*Histoire*	705
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	710
José Théry	*Questions juridiques*	714
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	719
R. de Bury	*Les Journaux*	727
André Fontainas	*Les Théâtres*	730
Jean Marnold	*Musique*	734
Paul Souchon	*Chronique du Midi*	740
Henri Albert	*Lettres allemandes*	746
Henry D. Davray	*Lettres anglaises*	750
H. Messet	*Lettres néerlandaises*	754
Félix de Gerando	*Lettres hongroises*	757
G. Jean-Aubry	*Variétés : Isaac Albeniz*	761
Mercure	*Publications récentes*	764
—	*Echos*	766

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BERNARD GRASSET, éditeur, 7, rue Corneille — Paris-6e

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

PIERRE GUITET-VAUQUELIN

LE MARCHAND D'ILLUSIONS

Roman

Vol. in-16 ..... 3.50

JEAN AMADE

PASTOURE ET SON MAITRE

Vol. in-16 ..... 3.50

HENRI MAZEL

POUR CAUSER DE TOUT

(Petit dictionnaire des idées et des opinions) (3e édition).

Vol. in-16 ..... 3.50

ÉTIENNE REY

DE L'AMOUR

(2e édition)

I. Notes sur l'Amour. II. Métaphysique de l'Amour.

Vol. in-16 ..... 3.50

ÉMILE BAUMANN

L'IMMOLÉ

Roman. (3e édition)

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

Vol. in-16 ..... 3.50

Envoi franco du catalogue sur demande.

Félix ALCAN, Editeur, 108, boulev. St-Germain, PARIS (6e)

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

LA VIE POLITIQUE DANS LES DEUX MONDES

Publiée sous la direction de A. VIALLATE

Professeur à l'Ecole des sciences politiques

Deuxième année : 1907-1908. 1 fort volume in-8..... 10 fr.

Précédemment paru :

Première année : 1906-1907. 1 fort volume in-8..... 10 fr.

LE SOCIALISME A L'ÉTRANGER

Angleterre, Allemagne, Autriche, Italie, Espagne, Hongrie, Russie, Japon, États-Unis

Par MM. J. BARDOUX, G. GIDEL, KINZO GORAI, G. ISAMBERT, G. LOUIS-JARAY, A. MARVAUD, DA MOTTA DE SAN MIGUEL, P. QUENTIN-BAUCHART M. REVON, A. TARDIEU.

Préface de M. A. LEROY-BEAULIEU, de l'Institut, directeur de l'École des sciences politiques et conclusion de M. JEAN BOURDEAU, correspondant de l'Institut.

1 fort volume in-16..... 3 fr. 50

RÉGIONS ET PAYS DE FRANCE

PAR

J. FÈVRE Professeur à l'École normale de Dijon — **H. HAUSER** Professeur à l'Université de Dijon

1 volume in-8, avec 147 gravures et cartes dans le texte..... 7 fr.

A TRAVERS L'ANGLETERRE CONTEMPORAINE

La guerre sud-africaine et l'opinion. — L'organisation du parti ouvrier. — L'évolution du gouvernement et de l'État.

Par **P. MANTOUX**

Préface de G. MONOD, de l'Institut, 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

LE CONGO FRANÇAIS

La question internationale du Congo

Par **F. CHALLAYE**

1 volume in-8..... 5 fr

NAPOLÉON ET LA POLOGNE

(1806-1807)

Par **M. HANDELSMAN**

1 volume in-8..... 5 f

Envoi franco contre mandat-poste

Vient de paraître :

ÉDITIONS DE L'ART DÉCORATIF

DOCUMENTS SUR L'ART DÉCORATIF FRANÇAIS

DU IXe AU XIXe SIÈCLE

Publiés par MM. Louis LUMET et Yvanhoé RAMBOSSON
Sous le haut patronage de M. le Sous-Secrétaire d'État aux Beaux-Arts.

Cette publication présente le tableau le plus complet de l'Art Décoratif français. La première série se compose de 4 fascicules contenant 25 planches portant une échelle métrique et accompagnées d'un texte historique, critique et technique en français, anglais, allemand et espagnol.

Prix de l'abonnement à la première série, à laquelle on peut souscrire dès maintenant aux bureaux de l'*Art Décoratif*. Prix : **100** francs ; Étranger : **112** fr. **50**.

Les souscripteurs bénéficieront, dans l'ordre d'arrivée de leur commande, du premier tirage qui sera numéroté jusqu'à 500.

Envoi d'une planche et d'une notice spécimens sur demande.

La deuxième série de la même importance est en préparation et complètera l'ouvrage dont le prix total sera alors de **200** francs pour les 8 fascicules de 25 planches (**225** francs pour l'Étranger).

Aux acheteurs de la première série, remise de **10** o/o en souscrivant en même temps à la deuxième série, c'est-à-dire à l'ouvrage complet.

Le Courrier Européen

REVUE BI-MENSUELLE INTERNATIONALE

COMITÉ DE DIRECTION

GABRIEL SÉAILLES, Professeur à la Sorbonne — **CHARLES SEIGNOBOS**, Professeur à la Sorbonne — **G. SERGI**, Professeur à l'Université de Rome

BJ. BJORNSON — **J. NOVICOW**

Collaborateurs de premier rang de tous les pays, informations originales, actualités, échos, documents inédits. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

Un numéro : France, **60** centimes ; Union, **75** centimes.
Abonnement : France, un an, **12** fr. ; six mois, **7** fr. ; trois mois, **3** fr. **50**.
Union, un an, **15** fr. ; six mois, **8** fr. ; trois mois, **4** fr.

Le Courrier Européen rembourse INTÉGRALEMENT le montant de son abonnement d'un an par des primes ENTIÈREMENT GRATUITES consistant en volumes à choisir parmi les œuvres les plus intéressantes de la LITTÉRATURE INTERNATIONALE et en ouvrages d'HISTOIRE et de SOCIOLOGIE.

ADMINISTRATION
3, rue Molière (Avenue de l'Opéra), **PARIS**

RÉDACTION
280, Boulev. Raspail, PARIS

Demandez un numéro spécimen gratuit

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

PAUL MARIÉTON

Les Epigrammes, Vol. in-18..... 3.50

GEORGES LE CARDONNEL

Les Soutiens de l'Ordre, roman. Vol. in-18.. 3.50

PIERRE LASSERRE

Henri de Sauvelade, roman. Vol. petit in-18..... 2.00

PAUL DELIOR

Remy de Gourmont et son Œuvre,

Collection « **Les Hommes et les Idées** » avec un portrait et un autographe. Vol. in-16..... 0.75

HAVELOCK HELLIS

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE LÉGALE DE NEW-YORK

L'Inversion sexuelle, (**Études de Psychologie sexuelle.** II.) Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep, directeur de la *Revue des études ethnographiques*. Vol. in-8..... 5 »

REMY DE GOURMONT

Promenades Littéraires, Troisième série. (*Souvenirs sur Huysmans. Chateaubriand. M. Brunetière. Idées romantiques. Rivarol. Théophile. Saint-Amant. Cyrano de Bergerac. Propos variés. La Liberté d'écrire. Notes d'Histoire littéraire. Contes critiques.*) Vol. in-18..... 3.50

HELVÉTIUS

Les plus belles Pages d'Helvétius

avec un portrait d'après Van Loo et une notice d'Albert Keim. (*De l'Esprit. De l'Homme. Notes, Maximes et Pensées. Le Bonheur. Lettres. Appendice : Documents. Anecdotes, Bibliographie.*) Vol. in-18..... 3.50

EUGÈNE MOREL

Bibliothèques. Essai sur le développement des Bibliothèques publiques et de la Librairie dans les deux mondes. Tome I : *Ce qu'on lit. Les Budgets d'achats. Enquête sur les Bibliothèques de France. La Science et les Bibliothèques. L'Effort allemand. Les Bibliothèques populaires. La Bibliothèque Nationale. Le British Museum. Washington. Berlin. L'Europe et l'Univers.* Tome II : *La Bibliothèque libre. L'Ere des Bibliothèques en Angleterre aux Etats-Unis. « Free public Libraries ». M. Carnegie. Le Commerce des livres. Vente, Location, Prêt. L'Avenir. Devant l'invasion des livres. La Production mondiale. Le Dépôt légal. Bâtisse et Mécanique. Catalogues. La Classification décimale. Administration et Métier. Ce qu'il faut mettre dans une bibliothèque.* 2 vol. in-8 à 7 fr. 50 chacun..... 15

ADOLPHE THALASSO

Le Théâtre Libre. Essai critique, historique et documentaire suivi de notices biographiques, de la liste de tous les ouvrages avec leur distribution, de l'index des auteurs représentés sur cette scène, avec une préface de Jean Jullien. Vol. in-18..... 3.50

GEORGE MEREDITH

SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS

—

Les vents d'Ouest, courbant les cimes des grands chênes et des hauts sapins de Westermain, gémissent un chant funèbre ; au bas des pentes abruptes de Box Hill, le sinueux cours d'eau, resserré entre les prairies vertes et les troncs énormes des arbres couronnés de gui et de nids de corbeaux, chuchote une plainte éplorée ; le *coach* assourdit ses sonnailles et ses appels de trompette en dévalant la route étroite qui descend jusqu'à l'auberge pittoresque de Burford Bridge, qu'habita Robert Louis Stevenson et où Keats, en 1817, composa *Endymion*. Là-haut, à mi-flanc de la colline, derrière les haies d'épais arbustes, les fenêtres de Flint Cottage sont closes, et les stores baissés. Le beau vieillard aux yeux si vifs sous ses cheveux de neige, bouclés et broussailleux, au rire large et cordial dans sa courte barbe blanche, ne franchira plus, dans sa petite voiture tirée par l'âne gris, la barrière qui s'ouvrait devant la lande...

La perte à jamais d'une présence si chère et tant révérée blesse d'un regret douloureux qu'adoucit cependant un souvenir réconfortant de noblesse incomparable et de sérénité vaillante.

— La mort, — disait Meredith, — j'ai assez vécu, je ne la crains pas : ce n'est que l'autre côté de la porte...

Qu'aurait-il eu à craindre de la mort, George Meredith, qui, par le labeur ininterrompu de plus d'un demi-siècle, avait

donné au monde une œuvre unique et pleinement accomplie, et, par l'altière probité d'une vie littéraire sans concessions ni marchandages, avait imposé l'unanime respect de son nom. Parvenu aux limites de l'âge humain sans que sa merveilleuse intelligence ait un instant ralenti son activité, il a attendu, pour s'endormir paisiblement dans la mort, l'heure douce où l'angoisse nocturne fuit devant le jour, où la fraîche aurore baigne de ses clartés roses les grands bois de Box Hill. C'est un départ symbolique que cette mort par une aube de printemps.

La Nature renaissante se revêt de toute sa splendeur que le soleil fastueux caresse et vivifie. Les oiseaux chantent éperdument dans les frondaisons du parc, dans les bosquets du jardin, dans les lierres, les rosiers et les vignes vierges qui enveloppent la maison silencieuse. C'est le renouveau de la vie impérissable, c'est l'éternelle résurrection.

L'œuvre de Meredith est impérissable comme la Nature. Les années passent et elle demeure toujours aussi vivante qu'à l'heure où le génie de son auteur la créait. Pour ses admirateurs, de jour en jour plus nombreux, elle est le reflet des idées contemporaines et des sensibilités du jour. Demain, dans dix ans, dans un siècle, elle n'aura pas vieilli davantage. Cette œuvre a tous les signes manifestes de la durée.

§

Lorsque l'on prononce le nom de Meredith et qu'on parle de ses livres, on ne s'imagine guère qu'au moment où il écrivait ses premiers vers Dickens publiait *Dombey et Fils*, et *David Copperfield*, et qu'entre sa vingtième et sa trentième année, il pouvait lire, à leur apparition, le *Frédéric le Grand*, de Carlyle, *les Sept Lampes de l'Architecture* et *les Pierres de Venise*, de Ruskin, le *Vanity Fair*, le *Pendennis* et l'*Esmond* de Thackeray, la *Defence of Guenevere*, de William Morris, les *Principes d'Economie politique*, de John Stuart Mill, et les *Principes de Psychologie*, d'Herbert Spencer. N'est-il pas incroyable que le premier long roman de Meredith, *l'Epreuve de Richard Feverel*, ce chef-d'œuvre, ait paru la même année que *l'Origine des Espèces*, de Darwin, l'*Essay on Liberty*, de John Stuart Mill, les *Virginians*, de Thackeray, l'*Adam Bede*, de George Eliot, et les *Idylles du Roi*, de Tennyson? A cette

même époque, Dante Gabriel Rossetti terminait ses illustrations de la *Vita Nuova*, Burne Jones exécutait le vitrail de Sainte Frideswide, pour la Christ Church Cathedral d'Oxford, Frederic Leighton exposait sa « Madone de Cimabue portée dans les rues de Florence », John Everett Millais peignait ses *Apple Blossoms* et son *Vale of Rest*. Ce n'est qu'environ dix ans plus tard que Robert Browning publiera *The Ring and the Book*, et Swinburne débute à peine.

Tous ceux-là, prédécesseurs ou contemporains de Meredith et qui furent ses pairs, ont disparu aussi, après avoir connu la gloire, que Meredith attendit trente ans. Mais, dans l'intervalle, combien de brèves célébrités littéraires ont accaparé la faveur publique, combien de vogues et d'engouements fragiles pour des œuvres qui n'avaient d'autre mérite que de répondre à la demande du jour, à la curiosité de l'heure; combien en a-t-on oublié de ces réputations fugitives, et de ces éclats bientôt ternis?

§

A l'époque où Meredith débute, vers 1850, c'est le plein triomphe du sentimentalisme, et le jeune écrivain s'enrôle dans la phalange qui le combat. Mais c'est aussi une période de transformation intense qui s'opérait confusément et que la masse subissait à son insu en y résistant d'instinct, avec son inconscience habituelle, utilisée habilement par quelques-uns en faveur des intérêts conservateurs. Aux points de vue économique et politique, le changement est radical : par le développement des chemins de fer et de l'industrie manufacturière, l'ancienne Angleterre des squires féodaux s'achemine rapidement à la démocratie; des théories nouvelles dans les sciences et la philosophie bouleversent les méthodes traditionnelles de la pensée humaine. Des champions redoutables combattent pour l'ordre nouveau : Carlyle prêche l'évangile de la force et le culte des héros; Matthew Arnold, au nom de sa pure culture classique, attaque le fade sentimentalisme et la morale hypocrite du philistinisme; George Eliot expose sa conception stoïque du devoir et s'attache, avec une saine et scrupuleuse conscience, aux simples réalités de la vie; Ruskin contrebalance l'utilitarisme envahisseur et la brutalité carlyléenne par les énergiques douceurs de son évangile de la beauté, par sa

conception biblique de la Nature et sa doctrine de l'art fonction de la vie.

Meredith, lui aussi, se déclare l'adversaire du sentimentalisme affadi, comme de l'utilitarisme excessif du reste; il lutte contre cette tendance si chère à l'âme anglaise et veut contribuer à la bannir du domaine de l'art. Ces idées, qu'il développe dès ses premiers romans, durent paraître fort subversives; tout au moins n'étaient-elles guère faites pour lui attirer la masse des lecteurs. En outre, par l'extraordinaire éclectisme de sa pensée et par son génie analytique, non moins que par la particularité de son style, il déconcertait ses contemporains, il dérangeait leurs habitudes. Quoi d'étonnant, alors, s'ils mirent peu d'empressement à le lire?

§

N'y avait-il pas, non plus, quelque témérité à tenter d'être original, à créer du nouveau, à une pareille époque? La concurrence était difficile contre des auteurs aussi fameux que Charles Dickens, W. M. Thackeray et George Eliot. En dehors de ces grands noms, les lecteurs pouvaient choisir encore entre Disraeli, Bulwer Lytton, Charles Reade, Charles Kingsley, Charles James Lever, Anthony Trollope, et, dans le camp des femmes, entre Charlotte Brontë, Mrs Craik, Mrs Oliphant et Miss Yonge. Tout le monde lisait *l'Héritier de Radcliffe*, que prenaient pour idéal les premiers membres de la « Preraphaelite Brotherhood ». Et puis quelle idée singulière avait ce jeune auteur de se façonner un style à lui, au lieu d'écrire tout simplement comme tout le monde, avec la langue que tout le monde parle et comprend. Non seulement ses idées sont nouvelles, mais il se permet de les exprimer dans un style qui est nouveau, lui aussi! Pour quelqu'un qui, comme l'ordinaire lecteur, s'estime d'une certaine valeur intellectuelle, il est évidemment vexant de se voir arrêté tout à coup par une strophe de poème ou une page de roman qui vous oblige à un effort d'attention. Car, puisque chacun se croit doué des aptitudes critiques les plus universelles, nul ne veut avouer un moment d'hésitation devant une œuvre d'art : on affirme la comprendre intégralement et à première vue, ou bien « cela n'existe pas ». Il n'est besoin d'aucune notion préalable, d'aucune éducation de l'esprit et du goût : le premier venu est compétent

pour juger irrémissiblement une œuvre d'art et son opinion est indéracinable.

Pour ces raisons, George Meredith fut longtemps dédaigné. *In England, I am encouraged but by a few enthusiasts ;* en Angleterre, je ne suis encouragé que par quelques enthousiastes, écrivait-il, il y a une vingtaine d'années, à l'un de ses admirateurs. Et il ajoute : « J'ai lu, l'autre jour, dans une critique de quelques vers de moi que j'étais un arlequin et un pitre. Je suis accoutumé à ce genre d'écrits, comme notre orateur de réunion publique l'est à recevoir à la face des chats crevés et des morceaux de briques — à quoi il sourit poliment, et moi aussi; mais après maintes années de cet exercice, mon esprit regarde ailleurs, *my mind looks elsewhere.* »

§

Ce n'était pas seulement une phrase destinée à dissimuler de l'irritation et du dépit : son esprit, vraiment, regardait ailleurs. Par les dates, Meredith appartenait à une génération dont il était le dernier survivant. Cependant, à lire son œuvre et à l'écouter parler, on avait une sensation de fraîcheur et de jeunesse qu'on éprouve rarement même avec les auteurs qui se réclament des enthousiasmes juvéniles.

Quand on se trouvait dans sa maison ou dans son chalet de la colline, il donnait l'impression de s'être établi dans un observatoire d'où il contemplait le spectacle du monde. Isolé, immobile presque, il surveillait avec une attention infatigable les grands mouvements humains, les développements successifs de la pensée européenne, l'accomplissement graduel d'une noble carrière pour tel personnage dont il avait deviné la valeur. Rien, semble-t-il, ne lui échappait : les événements de la semaine précédente ou des derniers mois n'étaient pas plus présents, dans l'ensemble ou le détail, à sa mémoire merveilleusement fidèle, que les incidents de la guerre d'Italie, en 1859, dont il fut le témoin oculaire. Il nous souvient qu'il nous conta, avec une extraordinaire minutie, les circonstances d'un séjour qu'il fit à Vienne, vers cette époque, et les bons tours qu'il jouait parfois à son compagnon et ami James Bryce (celui-ci travaillait alors à une histoire du Saint Empire, et, après avoir été plusieurs fois ministre dans des cabinets libéraux, il est maintenant ambassadeur aux Etats-Unis).

Meredith mettait à son récit une gaîté entraînante et parfois éclatait d'un rire joyeux. Comme il le répétait sans cesse, il voyait la vie avec les yeux de la jeunesse; de là, aucune trace de mélancolie dans ses paroles, même quand il parlait de la mort; aucun dénigrement, aucun anathème devant le spectacle du monde, aucune lamentation sur une prétendue dégénérescence moderne; aucun regret d'autrefois, des longues années où son génie fut méconnu.

Cette jeunesse d'esprit et de cœur se reflétait sur son visage dont la beauté était frappante. On pensait, en voyant Meredith, à ces magnifiques têtes grecques qu'on admire dans les musées de sculpture, ces têtes de poètes ou d'orateurs inconnus, — de ces poètes qui, comme Sophocle, commandaient une flotte aussi bien qu'ils composaient une tragédie, de ces orateurs, comme Périclès, à la bouche large d'où la voix s'échappe sonore, pleine, ferme et distincte. On songe à ce que Mendelssohn disait de Gœthe : « Il pousserait à lui seul des cris comme cent guerriers. » Malgré son grand âge, malgré sa courte barbe et ses cheveux blancs, il n'était pas possible de croire qu'on écoutait un vieillard : et cette invincible jeunesse lui faisait dédaigner les béquilles et les cornets acoustiques de la vieillesse qui abolit l'ouïe et paralyse les jambes.

§

Il était l'un des plus ingénieux et des plus attachants causeurs qu'on pût trouver en Angleterre, où, cependant, ils sont nombreux. Des heures de causerie pendant lesquelles il charmait et émerveillait, ce souvenir demeure qu'il prodiguait les boutades, les métaphores, les épigrammes, entre de grandes et belles phrases émises sans pose ni affectation, avec une opulence insouciante, qui rappelait celle de la Nature. Les propos se poursuivent et s'enchevêtrent, et la multiplicité des sujets abordés indique l'ampleur de vue de cet esprit. Sous une forme tour à tour paradoxale, humoristique ou candidement sérieuse, il offre une réponse aux questions du jour, une solution aux problèmes toujours discutés par une humanité indécise. Il parle sans faconde prolixe, sans verbiage pompeux. C'est le jeu captivant d'une imagination magnifique, l'activité agile et puissante d'un intellect qui n'impose aucune limite à ses conceptions. Dans cette prodigieuse gymnastique

d'idées, cette profusion éblouissante de pensées, d'opinions, de théories, de jugements, il est difficile d'extraire même une phrase. Il pense en images et en symboles : il décrit des gens en visite, dans un salon, et il représente leur conversation comme un troupeau de moutons qui l'un après l'autre sautent un fossé, et quelques-uns, plus lourds ou moins agiles, se laissent choir et regrimpent péniblement le talus,— le tableau vit, mouvementé, coloré, et le contraste est infiniment divertissant. Les images se suivent ainsi avec une si intense réalité qu'il est difficile de distinguer entre la raillerie et le sérieux. A propos du mariage, devenu trop souvent, dans notre société moderne, une institution si peu satisfaisante, il suggère un projet d'union, par contrat de dix ans, avec une garantie légale, et il assure que ce sera là, provisoirement du moins, le meilleur palliatif au conflit des sexes, et, un jour, il formule cette idée dans une lettre que les journaux publient et commentent.

Meredith disait parfois qu'il aurait aimé revoir Paris et que le regret de ne plus être en état de se déplacer lui faisait envier ceux qui pouvaient courir le monde. Il ne fallait pas répondre alors, par manière de consolation, que ceux-là n'étaient pas à envier, puisque, somme toute, l'imagination, aidée par les descriptions et les reproductions de tous genres, lui permettaient de se représenter ce qu'il ne voyait pas. « C'est ce qu'on me répète sans cesse », répliquait-il, non sans irritation, mais bien vite il se reprenait et protestait que la vie, même à quatre-vingts ans, vaut d'être vécue. « On parle de moi comme si j'étais un vieillard, mais je ne me sens pas vieux le moins du monde ! Au contraire, poursuivait-il, avec une ironie sardonique, je ne puis croire que l'on vieillisse, et je ne vois pas de raison pour mourir. Je prends tout autant que jamais de l'intérêt au tumulte de la vie, j'observe les luttes politiques et les intrigues des partis avec toute la passion de ma jeunesse. Je sais ce que tout cela a d'illusoire, mais l'ardeur avec laquelle je m'y intéresse n'en est pas diminuée, et je m'en tiens plus fermement que jamais à ma foi en l'avancement constant de la race humaine ». Il avouait que, pour des textes trop fins, il avait recours à des lunettes, mais il affirmait, sans qu'on eût de peine à le croire, que ses yeux étaient tout aussi bons qu'autrefois, — ses yeux qui, selon la belle et forte expres-

sion de Marcel Schwob, étaient « ivres de pensée ». Sans doute aussi, il convenait que ses jambes ne le portaient plus guère, et que, pour le grand marcheur qu'il avait été jadis, la privation était dure, que c'était, en somme, sa seule perte. Mais, malgré sa tête toute blanche, il refusait de se dire vieux. « Le grand âge a ses inconvénients, et même ses infirmités, mais je vis avec la même ardeur qu'un jeune homme... que vous, concluait-il, souriant, et j'ai sur vous l'avantage, vraisemblablement, de posséder plus de sagesse ».

Sa petite maison, Flint Cottage, sur la pente de Box Hill, était aussi fameuse et certainement d'accès plus facile que la retraite de Wordsworth, à Rydal-Mount. A Flint Cottage, les visiteurs, venus de Londres ou des environs étaient nombreux. De vieux amis, John Morley, l'amiral Maxse et sa famille, Frederick Greenwood, le fondateur de la *Pall Mall Gazette* et de la *Saint James Gazette*, Lady Lugard, la directrice du « Colonial Department », du *Times*, Mrs Meynell, à laquelle, comme femme et écrivain, il témoignait une admiration émue, James Bryce, John Burns, et d'autres, illustres par leurs talents ou fameux par leur situation sociale, venaient bavarder avec lui. Il y a quelques années, Edouard VII honora Meredith de l'Ordre du Mérite que, selon la règle, les nouveaux membres viennent en personne recevoir des mains du souverain. Le roi, une fois, enfreignit la règle et ce fut en faveur du grand écrivain à qui un envoyé spécial apporta le brevet. De moins brillants visiteurs obtenaient parfois le privilège d'être reçus à Flint Cottage. « Je ne suis jamais seul, disait-il, ma fille et mon fils viennent souvent me surprendre, et des amis arrivent, presque chaque jour... Même, si personne ne vient, je ne me sens pas seul, j'ai mes pensées... et puis ces livres et ces revues, — et d'un geste il indiquait sur les meubles un amoncellement de volumes, français pour la plupart, — vos livres français sont ceux que je lis avec le plus de plaisir, et vos journaux et vos revues, — il y avait là *le Temps*, *les Débats*, *le Figaro*, *la Revue des Deux Mondes*, *la Revue de Paris*, *le Mercure de France*, — j'y suis abonné depuis longtemps ou des amis me les envoient... Votre *Mercure* est pour moi maintenant un vrai messager des dieux... vous vous intéressez à mon œuvre, vous autres, les jeunes gens... vous avez compris qu'elle est pour vous... N'est-ce pas curieux qu'à

trente ans d'intervalle *le Mercure de France* prenne à mes livres l'intérêt qu'y prit jadis *la Revue des Deux Mondes?* Ici aussi, en Angleterre, ce sont les jeunes gens qui m'aiment...

Il en était tout heureux et demandait si bientôt paraîtrait quelqu'une des traductions de ses longs romans qu'il avait autorisées et qu'il savait achevées. Il reconnaissait qu'il était difficile, à notre époque de romans bon marché en un seul volume, de publier des œuvres aussi considérables que *l'Egoïste*, que *Rhoda Fleming*, que *la Carrière de Beauchamp* ou que *les Aventures d'Harry Richmond;* mais il répétait qu'il serait content de se lire en français et qu'il éprouvait une vive curiosité de l'accueil que la France lui réservait.

Quand il parlait des nations étrangères, il insistait toujours, et par principe, sur le bien qu'elles avaient fait à l'humanité, et jamais sur le mal. Il était sévère pour l'Allemagne et les Allemands, peut-être parce qu'il les connaissait très bien; mais il rendait hommage à leurs qualités intellectuelles et à leur zèle diligent pour le savoir. Il rappelait volontiers qu'un Allemand, négociant en vins, lui expédia une fois une bouteille de chacun des crûs qu'il avait célébrés dans ses livres, et chaque bouteille était accompagnée de la citation appropriée. « Aucun négociant anglais n'en aurait fait autant... surtout pour un auteur allemand! » ajoutait-il, et il concluait en riant: « Sans doute, n'y a-t-il plus depuis Heine d'auteur allemand qui mérite cette attention. »

Pour la France, George Meredith témoignait d'ardentes sympathies. « Give my love to all in France ! » lançait-il, en paroles d'adieu, à un visiteur français au moment du départ. C'était le message d'une affection profonde, car il était attiré vers la France par toutes les affinités de son esprit. Sa connaissance de notre production littéraire contemporaine aurait surpris plus d'un critique professionnel. Tous nos grands écrivains lui étaient familiers, et il commentait aussi bien Rabelais et Ronsard que Balzac et Victor Hugo. Nul Français n'a apprécié Molière avec plus de finesse et avec une compréhension plus parfaite que Meredith dans son *Essai sur la Comédie*. Ses romans renferment des personnages français, des femmes surtout (l'admirable Renée de Croisnel et sa famille dans *Beauchamp's Career*, Louise de Seilles dans *One of our*

Conquerors), et des scènes de mœurs françaises, et tous sont également rendus avec une justesse et une profondeur admirables, sont pris sur le vif par quelqu'un dont le regard n'est aveuglé ni par les préjugés habituels de l'insulaire britannique, ni par une excessive bienveillance, ou une préférence partiale, — par quelqu'un qui est un observateur perspicace et subtil, un peintre clairvoyant et sincère. Pour comprendre mieux nous-mêmes l'enthousiasme que lui inspirait le rôle de la France entre les nations, il suffit de lire ses *Odes in Contribution to the Song of French History* où, d'une voix triomphante, avec une imagination visionnaire et une puissance intellectuelle rapide et dominatrice, il exaltait, en 1898, en pleine crise gallophobe et impérialiste, les luttes fécondes et littéraires de la France. Notons que de ces quatre odes consacrées à la Révolution, à Napoléon, à l'invasion de 1870 et à l'Alsace-Lorraine, la troisième avait paru en janvier 1871, dans la *Fortnightly Review*, sous une forme moins remaniée. Car au moment où Carlyle et quelques autres applaudissaient à nos désastres comme à un châtiment providentiel, Meredith célébrait avec un lyrisme tout vibrant de tendresse et d'ardente piété le rôle civilisateur de la France et la grande mission historique des vaincus. On ne se sent jamais plus de son pays que lorsqu'on est soi-même à l'étranger, et l'on éprouvait un moment d'émotion indicible en entendant le beau et noble vieillard « s'emballer » véritablement en parlant de notre France, de l'immortelle destinée de notre pays, pionnier des nations, champion de l'humanité. Des conflits actuels, du désarroi et des incohérences, des vicissitudes et des querelles qui effraient le spectateur à courte vue, il dégageait, avec une magnifique clairvoyance, des résultats et des conséquences dont un avenir proche ou lointain verrait l'accomplissement inévitable. Et jamais le moindre doute n'affaiblissait sa foi dans l'imprescriptible grandeur de la France.

§

La popularité n'est ni la preuve, ni la mesure du génie. Même à l'heure actuelle, où le nom de Meredith est célèbre, le nombre de ses lecteurs est encore limité ; mais s'il n'a pas été beaucoup lu, il a été bien lu. Son œuvre est un miroir où l'humanité refuse de se voir, de peur de se trouver trop ressemblante, trop vraie, sans être pourtant jamais poussée au

noir. Le dédain du grand nombre fut compensé par la qualité de ceux qui l'apprécièrent. Pourtant les poèmes et les romans de Meredith parurent dans des revues avant d'être publiés en librairie, et, sans nul doute, il dut avoir des admirateurs dans ce public, des lecteurs qui reconnaissaient la valeur de l'écrivain et qui furent séduits par les qualités et les caractéristiques justement qui rebutaient les autres. Parmi ses aînés, les écrivains dont la carrière s'achevait dans la gloire et l'abondance, certains durent deviner le génie naissant de Meredith, et l'on raconte que Dickens ne vit pas sans dépit accueillir le jeune romancier à la revue *Once a Week*, dont il était un des fondateurs et des principaux collaborateurs. Quand un livre de Meredith paraissait, les revues importantes : *The Spectator*, *The Athenæum*, *The Saturday Review*, et bien des quotidiens en donnaient des comptes-rendus; malgré l'anonymat habituel dans la presse anglaise, on sait que ces articles ont été rédigés par des hommes éminents dont la louange devait être singulièrement agréable à l'écrivain méconnu. C'étaient Charles Kingsley, John Morley, William Michael Rossetti, George Eliot, James Thomson, Swinburne, Richard Garnett, Theodore Watts-Dunton, Mrs Alice Meynell, M. D. Conway, prof. W.-P. Ker, W.-L. Courtney, W.-E. Henley, Arthur Symons, William Sharp, Justin McCarthy, J.-M. Barrie, Richard Le Gallienne, George Moore, R.-L. Stevenson, prof. Saintsbury, Mr Edmund Gosse, Coventry Patmore, Grant Allen, G.-M. Trevelyan, etc. En France, la *Revue des Deux Mondes* publiait, dans les numéros des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1864, une traduction fort abrégée d'*Emilia in England*, sous le titre de *Sandra Belloni*, que l'auteur adopta pour les éditions complètes de 1887, 1889 et suivantes. Les 15 avril, 1er et 15 mai 1885, la *Revue des Deux Mondes* contenait une version condensée de *l'Epreuve de Richard Feverel*. L'auteur de ces adaptations, E.-D. Forgues, donnait, dans la *Revue* du 15 juin 1867, un article sur Meredith. Depuis, tous ceux qui, en France, se sont occupés de la littérature anglaise ont rendu au génial créateur de *l'Egoïste* l'hommage qui lui est dû : Marcel Schwob, Edouard Rod, Mlle Y. Blaze de Bury, Teodor de Wyzewa, André Chevrillon, J.-J. Jusserand, Paul Bourget, Firmin Roz, Georges Grappe et bien d'autres, comptent au nombre de ses admirateurs.

La jeunesse américaine le réclame comme un de ses maîtres préférés, et, à ce sujet, il est amusant de trouver, dans *The Curio*, une revue d'outre-Atlantique (numéro de janvier-février 1888, p. 267) un compte rendu des *Ballads and Poems of Tragic Life*, par notre Stuart Merrill. Avec Miss Flora L. Shaw, qui le présenta dans la *New Princeton Review*, de mars et avril 1887, un des champions de Meredith en Amérique fut Mr William Morton Fullerton, qui, en faveur de son auteur admiré, batailla vigoureusement dans les colonnes du *Boston Advertiser*, en 1888. Et ce n'est pas un mince mérite pour Mr Fullerton, que d'avoir acclimaté Meredith dans « la remarquable cité de Boston », avant de venir lui-même s'acclimater si parfaitement en France, et se transformer en un Parisien achevé.

Cédant au même attrait que la jeunesse d'Amérique et d'Angleterre, quelques représentants de la jeune génération française, possédant une connaissance suffisante de l'anglais, ont lu George Meredith, se sont imprégnés de ses méthodes et de ses idées et témoignent d'une vive admiration envers son œuvre. On ne saurait trouver chez eux cependant cette influence très nette qu'ont subie quelques romanciers anglais déjà fameux et qu'on remarque chez la plupart des « jeunes » actuels, tant poètes que prosateurs. Mais comme signe certain de l'intérêt qu'éveille Meredith en France, on ne peut donner de preuve meilleure que les articles fréquents, ainsi que les traductions de *l'Essai sur la Comédie*, de *l'Histoire de Chloe*, et de divers fragments publiés par le *Mercure de France*, depuis une douzaine d'années.

§

De toute évidence, George Meredith fut, au même titre que Stendhal, un précurseur, un esprit en avance sur son temps. Il exercera une influence sans cesse grandissante et il restera l'une des plus formidables figures dont puisse s'enorgueillir la littérature anglaise. Il est vrai, toutefois, que, parmi les esprits d'élite, quelques-uns demeurent rebelles à l'emprise de la personnalité de Meredith ; mais il s'agit presque toujours d'une question de tempérament, et les plus récalcitrants conviennent de son génie particulier. On comprend aisément, par exemple, que George Moore et Oscar Wilde, deux esprits si différents pourtant, et pour des raisons contraires, récusent sa

suprématie. « Meredith is a prose Browning, and so is Browning », déclara jadis Oscar Wilde, mais on voit clairement ici qu'il n'a su résister au plaisir de faire un trait d'esprit, à double tranchant. Dans un des essais d'*Intentions*, Wilde prononce encore ce fantaisiste jugement sur l'auteur de *l'Egoïste ;* « As a writer, he has mastered everything except language. As a novelist, he can do everything except tell a story. As an artist, he is everything except articulate. » Mais cet écrivain, qui a la maîtrise de tout, sauf du langage, ce romancier qui peut tout faire, sauf raconter une histoire, cet artiste qui est tout, sauf qu'il ne sait s'exprimer d'une façon distincte, possède un style, nous dit Wilde, qui est un chaos illuminé par des éclairs soudains, et le brillant essayiste mêle savamment, pour Meredith les roses et les épines. Quant il s'agit de Wilde, il ne faut pas oublier qu'il aurait proféré une saillie ou une boutade, quelle qu'en fût la « rosserie », à n'importe quel prix et contre n'importe qui. Du reste, dans l'essai en question, *The Decay of Lying*, il accumule à plaisir les jugements les plus paradoxaux : ce ne sont vraiment que des opinions soigneusement formulées pour « épater » la galerie, des éreintements plus ou moins mordants destinés à amuser des snobs et à faire valoir l'ingéniosité du critique. C'est de l'appréciation caricaturale, avec la déformation de certains traits, l'exagération de certains défauts ou caractères, où l'on perçoit encore une ressemblance approximative, mais où il serait absurde de voir un portrait. Le procédé est systématiquement appliqué : personne n'échappe. Ni Shakespeare, ni Wordsworth, ni George Eliot, ni Dickens, ni Stevenson, ni Henry James, ni Zola, ni Maupassant, ni Daudet n'ont vraiment du talent. Qu'importe ! Le superficiel badinage des *Intentions* sera depuis longtemps oublié qu'on lira toujours l'*Essai sur la Comédie* et cette immortelle « comedy in narrative », *l'Egoïste*. Si le souvenir demeure de quelques pages douloureuses de Wilde, à la mémoire des générations futures se pressera toujours l'éblouissante galerie des personnages de Meredith.

§

« Je ne me sens jamais seul ; j'ai mes livres et j'ai mes pensées, et d'ailleurs, comment serais-je seul avec la Nature autour de moi, avec les oiseaux, les bêtes, les insectes, et les

bois et les arbres, en qui je trouve des compagnons toujours fidèles. » — C'est parce qu'il se rattache intimement à la Nature que Meredith a donné à son œuvre une incomparable vitalité. Les scènes le plus violemment passionnées de ses romans ont toujours pour cadre la Nature qui prête un secours divin au dénouement des crises les plus poignantes. Les personnages chez Meredith restent en contact direct, en communion intime avec la nature, afin de pouvoir sans cesse participer de son inconsciente sagesse. L'homme procède de la nature à laquelle il reste attaché par mille liens ténus; elle le soutient, elle l'entoure et parfois même elle l'absorbe. Sur ce point la poésie de Meredith nous exposera toute sa pensée, toute sa philosophie.

Dans *Earth and Man* et dans l'*Ode to the Spirit of Earth in Autumn*, il explique clairement la parenté de la Terre et de l'Homme. Celui-ci n'est pas tombé du ciel; son corps, son intelligence, son âme, *blood'brain and spirit*, ces trois éléments sont également nés de la Terre. Donc, comme l'a fait remarquer Mr G. M. Trevelyan, à l'encontre de la philosophie poétique de Wordsworth, où la vie terrestre est un exil, Meredith fait de l'homme le fils de la Terre, et celle-ci n'est plus une mère adoptive, une mère nourricière, indifférente et cruelle, mais elle est « la Mère », et c'est en se conformant à son mystérieux et divin enseignement que l'homme s'épanouira dans la plénitude de son humanité, dans le jeu parfaitement équilibré de ses facultés et de ses forces. Donc aucun pouvoir ne s'interpose, dans le monde de l'action, entre l'homme et la nature, et, dans le monde de la pensée, aucune révélation n'intervient du haut du ciel, pour renforcer nos erreurs ou absoudre nos folies. Pour parvenir à ce que Meredith a appelé le « Dieu Spirituel », il faut étudier l'homme et nous tenir en communion avec la Nature. Il nous faut « lire la Terre » — et Meredith, en 1888, intitule un recueil de ses poèmes *A Reading of Earth*. Dans ses lectures au livre de la Nature, il nous offre des pages d'une beauté unique, et l'on voudrait pouvoir citer et traduire : les vingt-six strophes de *Love in the Valley* par exemple; ou *The Woods of Westermain*, *Woodland Peace*, *Winter Heavens*, *The Thrush in February*, *Wind on The Lyre*, *Hard Weather*, *Earth's Secret*, ou certains passages de ce magnifique poème : *Modern Love*.

Meredith est indiscutablement un grand poète, et l'originalité de son lyrisme le rend incomparable. L'ampleur de sa vision, l'essor de son esprit, la virile énergie de sa pensée, sa pénétrante divination de l'âme des choses et des voies de la Nature, lui donnent une puissance irrésistible. Cette puissance poétique n'est pas sentimentale, elle est intellectuelle; elle n'est pas faite de pitié, mais de volonté. Et la force du poète est trop grande pour qu'il songe à aider les faibles. Il a, pour les défaillants, pour les malheureux, pour les hésitants, la suprême indifférence du païen, et ceux-là, ce n'est pas à Meredith qu'ils doivent s'adresser s'ils veulent de la sympathie et de la commisération. Sa poésie ne console pas, elle stimule : « Agissez comme des hommes, soyez forts ! »

Mais s'il exprime ce rude et sévère message de la Nature, nul ne s'abandonne plus complètement que lui à ses beautés. Sans doute il n'a pas cette instinctive spontanéité qui, chez d'autres, vous captive et vous entraîne ; mais l'émotion n'en est pas moins poignante. Toujours, chez Meredith, l'intellect prédomine : l'imagination et la sensibilité sont ses servantes. L'émotion intellectualisée est assurément moins accessible que les simples émotions du cœur humain, grâce auxquelles, d'ordinaire, les poètes, même les plus grands, se font universellement et immédiatement entendre. Et c'est dans cette intellectualité suprême que se trouve l'originalité de Meredith poète.

§

Une étude critique des romans de Meredith est une tâche qu'on ne saurait prétendre mener à bien, sans être téméraire, ou même outrecuidant. Quelques idées, quelques remarques suffiront pour indiquer les caractéristiques essentielles de l'œuvre, envisagée, autant que possible, dans son ensemble. L'auteur lui-même nous fournit, dans la lettre dont nous avons déjà cité un passage, un exposé de son but et de ses intentions.

« Quand vous dites qu'une certaine modification du goût public, si elle se produit, me sera due dans une certaine mesure, vous me tendez la guirlande fleurie que je convoite. Car je pense que le véritable usage de la vie, l'unique secret de vivre, est de paver les voies pour que le terrain soit meil-

leur à ceux qui nous succéderont ; et, quant à mes ouvrages, je les juge défectueux, et ne leur trouve quelque valeur qu'en tant qu'ils désignent et facilitent cette fin. L'intime connaissance de nos semblables, le discernement des lois de l'existence, voilà ce qui mène à une grande civilisation. J'ai supposé que le roman, exposant et illustrant l'histoire naturelle de l'homme, peut nous aider dans cette préparation du terrain pour une route meilleure. Mais je n'ai jamais commencé un roman pour y poursuivre la théorie qui s'en dégage. L'idée dominante dans mon esprit prenait à mi-chemin les personnages et le récit.

« Vous dites que les scènes sont rares. En est-il ainsi d'un bout à l'autre ? Ma méthode a été de préparer mes lecteurs en vue d'une présentation décisive des personnages, et de les faire donner alors à corps perdu et avec toute leur intelligence sous la pression d'une situation fougueusement mouvementée.

« Concernant le style, penser est laborieux et malaisé et à traiter la pensée on produit labeur et malaise. Ou quand une émotion violente vient se heurter contre le flot de l'esprit actif, il y a, par force, confusion. Avez-vous constaté que les scènes de simple émotion ou de pure narration étaient ardues à se représenter ? Quand leur auteur a procédé à une révision pour une édition nouvelle, son jugement critique a approuvé ces passages. Pourtant, n'allez pas vous imaginer qu'il soutient belliqueusement cette opinion contre ses critiques. Le verdict est à l'observateur.

« Dans les comédies, et ici et là où l'on a dessein d'une présentation concentrée, vous trouvez un « diapason » considérablement au-dessus de notre ordinaire portée humaine, et de propos délibéré, car seulement de cette façon peut-on montrer autant. Ces hautes notes et ces raccourcis sont abandonnés quand le grand appel humain se fait entendre... »

Nombreuses sont les lettres dans lesquelles Meredith expliquait et commentait son labeur, et il est à souhaiter que toute cette correspondance soit recueillie et publiée. On y constatera avec quelle lumineuse clarté l'auteur voyait son œuvre et pouvait en dissiper les apparentes obscurités.

Certes, des romanciers ont eu, en un certain sens, plus que Meredith de simplicité, d'aisance et d'humour naturel. Il en est qui ont su mieux construire et mieux narrer, mais on ne

rencontre jamais, même chez les plus grands, une pareille union de l'esprit poétique et de l'esprit comique, de la passion et de la profondeur intellectuelle. On cherche en vain, dans tous les temps et dans tous les pays, pour une comparaison ou un rapprochement, et un seul nom vient à l'esprit : Shakespeare.

On a fait observer que Meredith crée ses personnages si intelligents, si brillants, si subtils, si sagaces qu'ils le sont par trop, *too clever*. Mais la même observation s'applique à Shakespeare, avec cette différence toutefois que, pour Shakespeare, c'est un compliment et pour Meredith un reproche. Ce qu'on admire chez Shakespeare, on le trouve fatigant et intolérable chez un auteur contemporain. Son intelligence, son habileté, sa sagacité, ce qu'on appelle en anglais sa *cleverness*, on l'impute à mal à Meredith et on y voit une pose, un maniérisme. Mais pas plus que Shakespeare, il ne cherche à paraître *clever*, il l'est, sans apprêt, sans affectation, et il l'est tellement que l'affectation serait, pour lui, d'essayer d'échapper momentanément à cette manière d'être naturelle, et de s'efforcer d'être banal. Quand, à une seconde lecture, on saisit, dans l'ensemble et le détail, un de ses romans, on constate que toute cette subtilité, tout ce brillant, ces finesses et ces épigrammes sont parties intégrantes du tout. L'auteur ornemente sa construction, mais il ne subordonne pas sa construction à l'ornement, et en cette distinction consiste la différence entre l'art et le métier, entre l'intelligence véritable et l'apparente.

Dans l'histoire littéraire de l'Angleterre, Meredith se tient complètement isolé. Il ne commence ni ne termine aucun grand mouvement. On ne peut l'appeler ni romantique ni réaliste, à moins de détourner ces termes de leur sens véritable. La réalité ne lui inspire ni révolte ni répugnance; il prend plaisir aux choses telles qu'elles sont, mais, en quelque sorte, il les quintessencie. Jamais il ne s'efforce de donner l'illusion de la réalité, n'essaie de faire croire qu'il a expérimenté lui-même ce qu'il raconte. Tolstoï trouve tout le monde intéressant et toutes choses significatives; Meredith a des préférences : il élimine et il choisit, et s'il garde un fait ordinaire, il le représente tel qu'il apparaît à un esprit extraordinaire.

Nous retrouvons cette caractéristique en Shakespeare, qui

a, lui aussi, la passion des caractères exceptionnels et des sensations intenses, et qui, de la même façon, introduit l'ordinaire dans les personnages et les événements pour en faire le contraste de l'extraordinaire. C'est là un procédé poétique qu'ont employé tous les grands poètes, et Meredith est un grand poète lyrique, ce qui explique certaines particularités de son style. De même qu'en poésie, où la simple expression d'une émotion ne lui suffit pas, où il faut qu'il raisonne et fasse porter à la poésie, sans qu'elle devienne prosaïque, le fardeau de la prose, de même, dans ses romans, il ne se contente pas de la simple relation des faits, de la composition du récit, il veut aussi exprimer l'émotion provoquée par chaque situation ; mais sa tendance au lyrisme le met en désaccord avec la technique du roman : pendant qu'il s'abandonne à son accès lyrique, le récit s'interrompt et les personnages s'effacent comme dans un interlude orchestral d'opéra. Il a recours au lyrisme pour le commentaire émotionnel de son récit, et à l'humour, au trait spirituel, pour le commentaire intellectuel. Ces commentaires sont ou directs ou énoncés par l'intermédiaire d'un personnage, et, dans l'un et l'autre cas, nous perdons tout contact de lieu et de temps, et nous écoutons un orateur qui, à l'exemple des dieux, connaît l'énigme de la vie et l'explique, à l'ébahissement ou au grand courroux des autres personnages, ou de nous-mêmes.

Bien que les romans soient ordinairement écrits en prose, il n'est pas indispensable qu'ils soient prosaïques, et si Meredith a choisi le roman pour forme d'art, c'est parce qu'il trouvait à y employer l'activité prodigieusement variée et contradictoire de son esprit. Comme il est, en même temps, un maître conteur, il combine récit, humour, lyrisme, épigrammes, en un tout d'une cohérence telle qu'aucun de ces divers éléments ne saurait être détaché des autres. Quand, au conteur, se joint un poète, un bel esprit, un philosophe, il est parfois difficile de ne pas s'égarer à vouloir le suivre, — auquel cas le lecteur grincheux et languissant l'accuse d'obscurité, lui reproche un manque d'action dans le récit. Bien à tort, et nous le répétons : Meredith sait magnifiquement conter une histoire et tous les personnages qu'il a créés vivent d'une vie extraordinaire... mais comme il n'écrit pas pour un public qu'il faut amuser, comme il écrit pour son propre plaisir, il se raconte

tout ce que son histoire suggère à son prestigieux esprit. Les actions des personnages éveillent en lui une activité intellectuelle telle qu'au beau milieu d'une scène il fait passer le romancier à l'arrière-plan pour devenir poète ou commentateur ironique.

Ses défauts proviennent donc d'un excès de puissance, d'un excès d'invention, d'émotions et de pensée. De là, l'indéniable difficulté de son style, la complication de la structure de ses phrases, où de petits esprits ont l'impertinence de voir du pédantisme et de l'affectation. Ses idées ne sont jamais imprécises ni confuses, mais, comme un récit ne saurait dépasser certaines dimensions, et que l'auteur se refuse à rien rejeter de ce qu'il veut nous impartir, il est bien obligé de dire plusieurs choses à la fois, et de charger chaque phrase du triple ou quadruple sens qu'y voit le conteur, simultanément philosophe, bel esprit, et poète. Analysez à fond ses situations et ses personnages : ils sont en général extrêmement simples ; ils se compliquent seulement de ce que l'auteur s'efforce, tout en même temps, de narrer son récit, d'exprimer les émotions qu'il provoque, et de commenter les situations et les émotions. Parfois, il sait admirablement dévoiler la simplicité des choses, et alors, comme Shakespeare, il est d'autant plus stupéfiant que cette simplicité est rare chez lui, et qu'il y parvient, qu'il y revient, plutôt, après avoir parcouru tout le cycle vertigineux de ses élaborations intellectuelles. Ce n'est pas la simplicité d'une mélodie exprimant une émotion toute pure, c'est l'accord final où, dans une symphonie, se résume le jeu différent des instruments multiples de l'orchestre.

Ce créateur ne donne jamais l'impression d'être un homme, tant, a dit Marcel Schwob, « il a exalté son activité cérébrale au delà de toutes les limites humaines, traduisant en paroles son mouvement cérébral, et donnant ainsi le spectacle de la fonction intellectuelle la plus prodigieuse de ce siècle ». Ils ont parfaitement raison ceux qui objectent que ses romans produisent rarement l'illusion de la réalité. La vie y est surhaussée à tel point, elle y est expliquée avec une si éblouissante clarté qu'elle ne ressemble certes plus à la réalité, vue par les aveugles que nous sommes. A l'instar d'un dieu, Meredith nous révèle le miraculeux fonctionnement de la vie, plutôt que

la vie elle-même ; il la reconstitue, sous nos yeux, avec la joie d'un démiurge ivre de son pouvoir.

Que lui importe l'illusion de la réalité ? Son art est un art représentatif, et il agit sur nous comme tous les grands artistes, en nous dévoilant le sens de la vie, élargi, amplifié jusqu'aux limites extrêmes de l'imagination humaine.

A la jeunesse, de qui il attendait l'équitable suffrage, à la jeunesse des grands espoirs et des impulsions généreuses, il apporte l'altier message d'un idéal de force, de vaillance et d'optimisme, un message d'autant plus précieux qu'on n'en discerne le sens qu'au prix d'un effort intellectuel persévérant.

HENRY-D. DAVRAY.

LE POÈME DU PAIN

Je veux chanter le pain magnifique et serein
Où l'âme de la terre et du soleil repose,
De leurs souffles unis profondément empreint ;
Le pain plus doux fleurant qu'une haleine de rose.

Je veux chanter le pain présent dans le rayon,
Dans ce vouloir secret du sol que fend la houe ;
Dans l'averse nacrée au revers du sillon
Et dans son odorante et palpitante boue.

Je veux chanter le pain à l'immense saveur
Evoquant l'horizon jusqu'au ciel déroulé,
Quand le soleil aimant et lourd s'est écroulé
Sur l'automne plaintive et qui tendrement meurt.

Le pain mélodieux où revit la cadence
Des hymnes largement qui charment les labours,
Si pleine de sagesse et de haute éloquence,
Sous les brumes d'octobre étalant leurs velours.

Je veux chanter le pain à la saveur active,
Ressuscitant le geste où le semeur s'exerce,
Quand, mesurant son pas au refrain qui le berce,
Il lance dans l'air d'or les grains dont l'or s'avive.

Le pain tout pénétré des agrestes saveurs
D'avril riant et nu parmi les haies en fleurs,
Tandis qu'à ses chansons, en leurs clairs idiomes,
Répondent, frissonnant, aux brises bleues, les chaumes.

Le pain dont le trésor se crée matériel,
Sous les midis virils, robustes et sans voiles
Et dans ces nuits pâlies qui mènent par le ciel
Moissonné, nos désirs, tremblants glaneurs d'étoiles.

Je veux chanter le pain et ses mille ferments,
Son goût plus émouvant qu'un accord, qu'un poème,
Le pain né du baiser profond de l'élément,
Le pain fruit de la terre et du soleil qui s'aiment.

Son goût d'aube et de nuit, de printemps et d'automne,
Réunissant l'odeur des saisons et des heures ;
Le pain qui dans le sang, royal et pur, demeure ;
Aux battements du cœur magnifiquement sonne.

★

Je veux chanter le pain jaillissant de l'éteule,
Comme un grand fleuve ardent ; le pain rythmiquement
Battu par les fléaux, secoué par le van,
En écume d'argent, découlant de la meule ;

Aux poutres du moulin jetant des voies lactées ;
Le pain, quand on y mord, suscitant l'harmonie
Des huches, de la vanne aux larmes entêtées
Et le tic-tac sans fin des bavardes trémies.

Et le pain vigoureux que son levain soulève
Et prenant son essor au fond du vieux pétrin ;
Le pain épris de vivre encor, le pain qui rêve
A côté du four d'or ouvrant son large écrin.

Je veux chanter le pain tout en blancs aromates,
Que la vieille servante a pétri dans la met,
Dont boucle mollement la délicate pâte ;
Plus secret et plus doux qu'un clair de lune en Mai.

Le pain vivant, montant jusqu'au bord des corbeilles
En l'ombre sourde et douce éparse autour de lui,
Tandis qu'à la croisée obscurément relait,
Irisant sa poussière, un peu d'aube vermeille.

Le pain, dans la fournaise, exalté, frémissant
Et répandant partout, plus sacré que l'encens,
Plus pieux que l'encens, son admirable odeur ;
Le pain glorifiant mon rêve et mon labeur.

MARIE DAUGUET.

LES DANSES

D'ISADORA DUNCAN

PAR

JEAN PAUL LAFITTE

III. — LES BACCHANTES

LE MAQUILLAGE SOCIAL

Notre monde moderne ne subsiste que grâce à un constant et universel maquillage.

L'œuvre des civilisations au cours des siècles a été d'*habiller* l'âme humaine, de recouvrir sa nudité d'un vêtement intellectuel et sentimental. Reposant tout entières sur le principe de la gêne individuelle au profit de l'intérêt collectif, — effort essentiellement contraire à la nature, — elles furent obligées d'imposer à l'homme des modes de penser et d'agir bien différents de ceux que lui dictait l'impulsion primitive.

Être civilisé, c'est posséder l'art de feindre. C'est farder son esprit, ses paroles, et souvent son cœur. C'est dissimuler la fougue de l'instinct sous le voile ingénieusement tissé par les réflexes inconscients de l'hérédité.

En dépit du rêve des réalistes, l'évolution de l'humanité à travers les âges n'a été qu'un long, un laborieux effort pour échapper à la nature. Sitôt qu'en leurs cerveaux obscurs, gouvernés jusqu'alors par l'unique influence des sensations immédiates, nos barbares ancêtres purent concevoir une idée réfléchie, ils cessèrent d'être naturels. A la puissance de l'instinct se substitua celle de la raison, encore bien embryonnaire, mais agissante cependant.

Cette aube de l'intelligence humaine, qu'il fallut d'incalculables entassements d'âges pour faire luire, s'irradia graduellement de nouvelles clartés. Les ressources intellectuelles si restreintes que l'homme tenait de ses perceptions rudimentaires s'enrichirent d'un champ d'idées moins stériles. Des moyens *artificiels* de sentir et de penser lui furent suggérés par le souvenir, l'imagination représentative, la notion d'un lointain dépassant la minute présente. Devant la progression des nécessités vitales de plus en plus compliquées et nombreuses, il comprit l'utilité d'un travestissement mental. L'intérêt, ce tout-puissant gouvernail, imprima à son âme une direction nouvelle. Il entra dans la voie de la dissimulation, s'appliquant à *paraître* autre qu'il n'était. De ce moment le maquillage commença.

Ce fut l'œuvre de la civilisation de le maintenir et de le perfectionner. Patiente éducatrice, elle prit l'humanité au sortir des cavernes pour la conduire,— par combien d'étapes et de lentes transformations, — au degré d'élévation qu'elle atteint aujourd'hui.

Cette tâche, si ardue aux âges primitifs où l'homme avait encore trop peu d'ancêtres pour gouverner efficacement son âme, se trouva facilitée progressivement par la puissance formidable des hérédités superposées.

Le maquillage mental est le ciment des sociétés; qu'il s'effrite, elles se désagrègent, et retombent à la barbarie. Le civilisé n'a pas plus la possibilité de paraître l'âme nue qu'il n'aurait celle de se promener sans vêtements. Quand, aux heures de grandes crises sociales, sous l'empire d'excitations violentes, l'homme-nature réapparaît, jetant au vent des passions les fards laborieusement accumulés sur son visage, la stupeur et l'épouvante où nous jette alors cette image désapprise montrent à quel point nous nous en sommes éloignés.

La bête humaine n'est pas morte. En chacun de nous subsiste un sauvage assoupi. Tout l'effort de la civilisation, c'est d'empêcher son réveil, d'en faire un captif, retenu par les mille entraves des conventions.

§

Le plus actif facteur du maquillage social, le seul qui pût étayer les organisations naissantes et devenir leur régulateur, ce fut *la coutume*.

Disciplinant les volontés vers une orientation commune, transformant l'attitude individuelle en une attitude collective, elle apprit à l'homme les gestes à faire, les paroles à dire, le circonvenant d'un réseau ténu de prescriptions. La coutume constitua le premier Code de l'humanité. Elle fut aussi le manuel de ses sentiments, les créant ingénieusement l'un après l'autre, à mesure qu'ils devenaient nécessaires. Sous son empire l'homme se plia aux exigences tyranniques d'une règle sociale qui bridait à chaque instant les mouvements expansifs de sa nature.

La coutume fixée devint une tradition acquise. Une façon de faire, consacrée par les siècles, s'érige en principe, et ce sont des principes traditionnels qui gouvernent le monde. Ils sont

la structure mentale des peuples, leur personnalité. C'est l'action des morts dans le geste des vivants. C'est la force du Passé mise au service du Présent, étayant de sa robuste armature les nouveaux édifices de la civilisation.

Une tradition fit la grandeur de Rome. Une autre couvrit l'Egypte de monuments funèbres, formidables, mystérieux, comme l'au-delà qui les inspirait. Une autre encore, au Moyen-Age, précipita le fleuve impétueux des Croisés à la conquête d'un tombeau.

Pour un pays, briser les vieilles attaches qui le relient à son histoire, laisser s'éteindre le foyer de ses traditions, c'est sonner le glas de la décadence.

§

Les religions apportèrent aussi une aide puissante à l'édification de l'armure sociale. Elles unifièrent la pensée humaine, coulant les esprits dans un même moule, groupant les espoirs dans un même envol vers des promesses d'éternité. L'idéal de beauté morale, de perfectionnement auquel elles conviaient l'homme, l'arrachèrent à l'asservissement de l'instinct.

La fascination des paradis futurs adoucit la violence des appétits matériels. *Vertu* est antinomie de *nature*. Prendre un visage religieux, c'était transformer déjà la face de la brute.

Plus que toute autre croyance, le Christianisme distança l'homme de ses impulsions primitives, lui prescrivant de les dépouiller comme une robe impure. C'est le renoncement à la nature qui peupla les cloîtres. C'est lui qui incline vers les plus repoussantes douleurs humaines le sourire divin de la Charité.

§

Pour saisir en tout son relief le maquillage de l'homme actuel, pour bien comprendre de quelle artificielle parure son âme a été travestie, il faut le contempler dans son premier état de nature, plonger dans cette pénombre préhistorique que notre mentalité moderne a tant de difficultés à se représenter.

Le procès n'est plus à faire des rêveries attendrissantes de Jean-Jacques et des philosophes du XVIII^e^ siècle. Les recherches anthropologiques nous ont appris ce que nous devions penser de l'homme nature, bon, doux, vertueux, sincère, tant

qu'il reste livré à lui-même. Elles nous l'ont montré tel que le révèlent les vestiges laissés par lui, et l'état des peuplades les plus reculées d'aujourd'hui : brute farouche, rusée, sanguinaire, se ruant à tous ses instincts avec une férocité implacable, parfait émule des fauves ses voisins.

Nul n'existait alors des mobiles d'action qui devaient un jour gouverner le monde. La recherche de son origine, l'inquiétude de sa fin, la soif de connaître, les tourments de la pensée, la crainte de l'opinion, le désir du perfectionnement seraient restés sans effet sur un être dont l'unique préoccupation, quand il sortait de son repaire, était de trouver une pâture, et de n'en point servir à de plus forts que lui. La poésie frémissante et grandiose du monde à son éveil, de cet univers sorti du chaos en toute sa splendeur vierge, lui demeurait inaccessible. L'âme humaine rampait, impérieusement courbée vers la terre par la tyrannie de ses appétits matériels. Elle ne pouvait sortir de sa léthargie que sous la poussée d'excitations mentales extrêmes, et se rapportant à son intérêt *immédiat*.

Sur cette vie incolore, sans sève, sans beauté, sans vibrations, des siècles... et puis des siècles passent !... Époques de limbes, rouges de carnages, où le soleil, chaque soir, se couchait sur un champ de bataille. Duel gigantesque de l'homme ignorant, désarmé, contre l'universelle coalition des choses !...

Parfois, cependant, de pâles éclairs traversaient cette nuit. Une lueur vacillante tremblait au fond de ces ténèbres. De l'identité de ses épreuves, sans cesse renouvelées dans l'aridité des mêmes expériences, l'âme humaine, imprécise, errante, dégageait quelques inductions. Conduite par l'analogie elle s'acheminait vers la réflexion. Dans le champ de son entendement, le frein d'un raisonnement sommaire s'interposait entre l'impulsion et l'acte. L'homme commença d'entrevoir quelque chose de plus abstrait que l'effet immédiat et tangible des causes. Un rapport s'établit dans son esprit, très vaguement d'abord, puis d'une façon plus nette entre l'action présente et le résultat futur. Le mot : demain, prit un sens pour lui. Ce fut l'apparition de la prévoyance, base fondamentale de toute civilisation. Convaincu de son insuffisance individuelle, il comprit la nécessité de fondre son intérêt personnel en un intérêt col-

lectif, de fortifier sa faiblesse d'une puissance anonyme, d'agréger sa famille à d'autres familles, dans un souci d'action commune. C'était la formation de la tribu, qui devait, à son tour engendrer le clan, puis la cité.

Cette extension de la sociabilité familiale contenait en elle le germe de toutes les sociétés de l'avenir. Sa portée est incommensurable. Pendant des siècles elle constituera l'unique phare directeur de l'humanité. C'est elle qui pose le masque que chaque âge en passant viendra consolider et affiner.

Concevoir cette notion initiale d'organisation sociale, et la réaliser, c'était en effet pour l'homme l'obligation de feindre, de dissimuler, sous une apparence de pacifisme, l'instinct de meurtre qu'il sentait tressaillir en lui. C'était draper son âme d'un premier voile ; c'était rompre avec la nature et se plier sous la main de l'artificiel.

Sans doute y a-t-il loin de l'abord rusé, méfiant, de deux primitifs, aux fleurs de rhétorique, aux shake hand affables échangés entre deux civilisés de nos jours. Mais l'antithèse est plus apparente que réelle : entre la peau de bête et le smoking, il n'y a que le passage des siècles et les fards qu'ils ont accumulés.

L'homme nature ne pouvait pas être sociable ; trop difficile était sa subsistance pour qu'il songeât à la partager. Il ne connaissait que le geste brutal de l'assouvissement. L'instinct de conservation mieux entendu, appuyé, éclairé par le raisonnement, a seul réussi à le modifier.

Politesse, urbanité, courtoisie, voilà le nom des vêtements dont l'homme habille, au cours des âges, l'intérêt qu'il a à ménager son semblable.

§

Ainsi, premier déguisement de la nature, première ébauche de la civilisation : l'homme devenu sociable.

Son évolution va maintenant se poursuivre en rapport direct avec la progression de ses besoins. Chaque nécessité vitale nouvelle dictera un maquillage nouveau.

Lorsque, par la cohésion des premiers groupements, une société naissante se trouva constituée, la subsistance de l'homme et sa défense étant devenues plus aisées, sa vie changea d'aspect. Cette sécurité, bien relative encore, lui donna

le loisir de l'intelligence, tout au moins de l'observation qui en est la porte. Son progrès mental s'accrut en raison de son bien-être matériel; et ce développement cérébral allait lui-même contribuer à l'amélioration de ses conditions d'existence. Le principe de toute civilisation est en effet de restreindre l'effort physique, de l'alléger par la prédominance de l'effort intellectuel.

Quand l'homme, un peu libéré de sa vie de bête traquée, put regarder autour de lui, il considéra la richesse, l'abondance fertile de tout cet univers qui lui était livré.

Un lent travail de rapprochements, de comparaisons l'initia à la genèse des semailles, qui deviennent moissons. Le petit grain jeté en terre, foulé aux pieds, lui apparut dans toute la magnificence de l'avenir qu'il portait en lui. Cette compréhension partielle du grand mystère troublant de l'universelle reproduction, c'était la conception de l'agriculture qui devait faire franchir à l'humanité un pas géant sur le chemin du progrès.

Vers cette même époque naquit la domestication des animaux. Les monstres géologiques devenaient rares; l'homme, mieux armé, s'élevant chaque jour davantage au-dessus de l'animal, le dompta et l'asservit à ses besoins.

Cette totale modification de mœurs renouvela l'horizon de sa vie. L'être apeuré, menacé, dépourvu, qu'il avait été jusqu'alors, parmi l'hostilité des choses, se reposa désormais dans l'assurance d'une proie fixe, aisée, durable. Féroce et migrateur par nécessité, il put revêtir un aspect de pacifisme et de stabilité. La possession du coin de terre qu'il cultivait lui modela une âme de propriétaire. Dès lors, par une pente logique, il connut le respect du bien d'autrui. A la tentation instinctive du pillage s'associa dans son esprit la sous-entente des représailles qu'il susciterait. Les pieux qui limitaient le champ de son voisin prirent pour lui une signification nette; la réflexion, l'emportant sur l'impulsif désir de s'approprier ce champ, lui fit comprendre que, s'il agissait ainsi, demain ses avoines et ses blés subiraient le même sort. Le souci conservateur du patrimoine fut l'aurore de la probité.

De cette conception du droit à l'idée de justice le chemin était tracé. Nos sentiments ne sont que des aspects de l'âme,

enchaînés par la main des nécessités. Un maquillage encore et l'homme *honnête* va devenir l'homme *juste*.

§

Combien déjà sommes-nous éloignés avec cet agriculteur sagace, prévoyant, observateur, du primitif nature, livré à la seule fantaisie de l'instinct!

L'histoire du maquillage mental n'est qu'un commentaire explicatif de l'histoire des civilisations. Etudier l'application progressive du fard social sur une époque donnée, c'est établir la psychologie de cette époque. Chaque phase de l'évolution a le sien propre, chaque acte du grand drame humain nous présente des déguisements nouveaux.

L'homme, sorti de l'animalité grâce à l'énergie réactive de ses nécessités primordiales, va se parfaire maintenant, s'affiner, sous l'influence d'intérêts moins immédiats, plus factices.

Cessant d'être uniquement absorbé par les luttes vitales qui avaient rempli le début de son existence, il trouva dans ses loisirs le goût du superflu. Après l'heure de l'action vint l'heure du désir. Après l'idée du bien, celle du mieux. Déjà l'indispensable, seule ambition de ses ancêtres, ne suffisait plus à son âme insensiblement devenue artificielle. Eux n'avaient demandé qu'un gîte, un repaire semblable à celui des fauves, un morceau de cuir les protégeant contre les intempéries. Pour communiquer entre eux, ils s'étaient contentés de hurlements, de cris, d'articulations rauques, traduction exacte de leurs âmes infimes. Leurs descendants, ayant acquis un horizon d'idées moins rudimentaires, la fixation matérielle de ces idées devint nécessaire. Trop faibles, trop confuses étaient leurs représentations mentales pour pouvoir intensifier une pensée. Seules, les organisations très supérieures sont capables de suppléer ainsi à la vision réelle des choses une vision cérébrale. Il fallait à l'homme l'extériorisation de son idée.

C'est alors que, sur les murs de la grotte primitive, il commença de tracer des formes évocatrices. L'image d'un auroch ou d'un renne, symbole de luttes, de combats, de triomphe, condensait l'agrégat de ses états d'âme passés. Elle lui perpétuait la présence des sensations qui avaient fait éclore la pensée en lui. Le premier dessin fut un *memorandum*. Chaque

esquisse qui nous parvient du fond ténébreux des âges préhistoriques reste une lettre du mystérieux alphabet où s'inscrivirent les impressions balbutiantes du genre humain.

Le besoin des créations artificielles s'amplifia à l'aide de l'imagination. Il s'enrichit graduellement de souvenirs plus vivaces, plus colorés. L'homme, cherchant à reproduire les émotions de son existence, choisissait ses modèles dans la nature. Il la peignait, non telle qu'elle était, mais telle qu'il la voyait. Il la traduisait. Ce fut la première apparition de *l'Art*. N'est-il pas, comme aussi la poésie, la déformation de la nature, au profit d'un idéal quelconque ? « L'art n'a pas le *vrai* pour objet, mais le *beau*, et le beau, c'est ce qui nous plaît. » Cette définition explique l'infinie variété du génie artistique des races : même sentiment d'irréel, de rêve, exprimé par des âmes très différentes.

L'homme étendit son goût du fictif aux choses qui l'entouraient. Il maquilla successivement son vêtement, sa demeure, ses temples. Son oreille, devenue attentive, s'emplit de toutes les harmonies de l'univers pour les traduire en rythmes souples, en mélodies tragiques ou voluptueuses, par où s'échappait la vibration éperdue des passions humaines.

Il connut le luxe, la profusion des inutilités de choix qui tissent la vie d'élégance. La nature sincère, dénuée d'ornements, déplut comme une pauvreté. Le superflu, legs de la civilisation et du progrès, devint l'indispensable. L'homme s'enveloppa d'artificiel.

La soif de l'illusion, toujours inassouvie, partant toujours plus féconde, le conduisit sur le chemin de l'Art, de l'ébauche au chef-d'œuvre. La même recherche du Beau agite la négresse aux lèvres mutilées d'anneaux et la Parisienne, sortie pimpante et compliquée des mains du couturier. Le même sentiment inspira la mélopée sourde du gong et les sublimes sonorités de Bayreuth. Des fresques naïves, tracées au silex, devaient un jour surgir les merveilles de la Grèce antique et de la Renaissance. Le ciseau de Phidias, le pinceau de Raphaël succédaient simplement au stylet des tatouages symboliques; et Versailles lui-même n'est que la caverne ancestrale agrandie et ornée par plusieurs siècles d'illusion !

§

A mesure que s'élargit l'horizon intellectuel de l'homme,

les mots pauvres et rares dont il se servait pour exprimer ses sensations frustes cessèrent de lui suffire. Il fallut des formules nouvelles pour traduire des idées neuves. La pensée, à son tour, se trouva travestie. On l'habilla de noms sonores, on couvrit ce que sa nudité avait de trop réaliste sous un amoncellement de périphrases subtiles, de termes imagés.

L'effort progressif de la *Littérature* fut précisément de masquer la brutalité de l'idée primitive sous des formes élégantes. Tragédiens, poètes, romanciers ne firent que tisser une trame ingénieuse et séduisante sur le fonds des vieux instincts frémissants. La philosophie même, en cherchant à déterminer les mobiles de l'homme, à les analyser, a seulement drapé de controverses, noyé de dissertations l'émanation invaincue, irrésistible de l'impulsion. Le cœur humain vibre toujours des mêmes émotions, mais il les exprime très différemment. Les mots sont le fard de la pensée. Ils peignent une époque, parce que c'est leur siècle même qui les crée. Ils se mysticisent, au Moyen-Age, dans l'envol naïf des lais et des complaintes; ils s'affadissent en de miguardes expressions sous le règne des Précieuses, et sont envahis, de nos jours, par une vigueur et une précision toutes scientifiques.

Les penseurs de génie dont le nom a conquis l'immortalité furent donc seulement de sublimes *transformateurs* de l'Idée. Ils nous ravissent par l'harmonie des parures intellectuelles dont ils ont su envelopper l'expression du sentiment primitif. Leurs chants sont le murmure berceur où l'humanité s'entend pleurer et se regarde sourire !... Les paroles, variées, nuancées à l'infini, sont les porte-voix de l'âme immuable.

Plaisir et Douleur, voilà les deux mots qui disent la vie : le reste n'est qu'un verbiage gracieux, une broderie légère jetée sur le canevas des sensations.

§

Un des résultats les plus appréciables du maquillage social fut d'élever l'homme déjà si réfractaire à la gêne des vertus civiques, jusqu'au *patriotisme* qui allait lui demander l'holocauste de sa vie au service d'une idée abstraite.

Aussi ne fut-ce pas cette idée qui triompha de son égoïsme naturel, mais bien le mobile d'intérêt qui avait présidé déjà à toutes ses transformations mentales.

La patrie ne représentait pas pour le primitif cette sublime

idéalité dont la seule évocation nous traverse aujourd'hui d'un frisson de fierté tendre ; le reliquaire où chaque héros d'un peuple vient déposer un nom à côté d'un souvenir, le patrimoine de gloire légué par le passé !... La lueur initiale du patriotisme fut le geste de l'animal, défendant le gîte au seuil duquel reposent ses petits.

Quand l'homme fut habitué à voir réunis dans un même lieu, tous ses biens, demeure, famille, récoltes, sous la protection de ses lares, il se prit à chérir ce petit coin de terre. Le jour où quelque audacieux voisin tenta de s'approprier cette possession si laborieusement acquise, la tribu entière se leva, sans pensée, sans réflexion, dans un mouvement de résistance purement instinctif. Cette bravoure impulsive, dictée par un intérêt collectif immédiat, fut le seul patriotisme que connurent les premiers âges. Il engendra une sorte d'organisation guerrière, la défense, telle que nous la voyons pratiquée chez les tribus animales supérieures.

Le danger arma l'homme. La civilisation, prévoyante auxiliaire, le dota d'une âme martiale, indispensable au maintien des sociétés naissantes. Plus tard, l'accumulation de ses réflexes ataviques lui enseigna *l'héroïsme*, cette élégance du courage.

Alors, une hérédité séculaire put lui dissimuler l'intérêt personnel un peu mesquin qui faisait son énergie de résistance. Elle maquilla l'obscur instinct d'égoïsme en un sentiment très pur d'abnégation, et l'exalta jusqu'à la ferveur d'un culte. La Patrie acquit une personnalité mystérieuse et forte. Elle devint plus qu'un symbole, un être, un dieu, digne de toutes les immolations.

Le patriotisme changea d'aspect aussi fréquemment que se modifièrent les conditions de combat. Corps à corps farouche dans la lutte préhistorique, il devint défi chevaleresque au temps féodal, pour n'être plus de nos jours qu'un duel à longue portée, entre deux corps ennemis invisibles. Mais, de quelque manteau que l'habillent les siècles, sa naissance reste la même. Hutte ou royaume, à coups de poings ou de canon, l'homme défend son bien. Les civilisations n'ont ajouté qu'une parure à sa bravoure primitive : le panache !

De tous les sentiments travestis par le maquillage social, il n'en est pas de plus fardé que *l'amour*.

En nos mentalités modernes, ce mot seul évoque un univers d'images artificielles totalement ignoré de nos premiers ancêtres. L'amour, tel que le pratiquait l'homme nature, nous le nommons attentat, et la société édicte contre lui des lois sévères.

Comme tous les instincts, celui de la chair a dû se déguiser pour pouvoir pénétrer dans le monde civilisé. Il n'a rien perdu de sa brutalité, mais on exige de lui la pudeur d'un travestissement. Dépourvu de la robe poétique et sentimentale dont nous le recouvrons, il nous apparaît un geste de sauvage, sans parenté aucune avec l'amour. Du viol animal de la forêt antique, la civilisation a fait le plus puissant, le plus complexe des sentiments. L'impulsion bestiale de la procréation peu à peu s'est parée de toutes les élégances de la séduction, de toutes les suavités de la tendresse.

L'histoire de l'évolution de la femme fixe et détermine les étapes successives franchies par l'amour.

Aux premiers âges, où elle ne fut qu'un instrument de plaisir et de reproduction, impersonnel, commun à la tribu, elle ne pouvait que déchaîner les appétits les plus grossiers du mâle. Les sociétés rudimentaires fondées ensuite limitèrent son rôle aux fonctions de la maternité, la libérant seulement du joug d'une possession collective. Les anciens, qui célébrèrent la nature et la patrie en d'immortels poèmes, ont peu chanté l'amour. Leurs dieux avaient des passions violentes, mais dépourvues de délicatesse. Les civilisations de l'Orient furent plus voluptueuses que sentimentales. L'amour ne pouvait exister tant que la femme restait propriété *achetée*.

Ce fut le Christianisme qui le créa en la relevant, en faisant de l'être passif qu'il suffisait de terrasser, une compagne, une égale libre de se donner ou de se refuser. Cessant de la posséder par la seule supériorité de sa force, l'homme commença de la désirer. Elle ne lui apparut plus comme la proie certaine, offerte à l'assouvissement brutal de sa convoitise, mais comme une conquête difficile, un pôle de joies souvent inaccessible. Pour la première fois il comprit la puissance de la

faiblesse. A l'attirance physique se joignit une séduction d'affinités morales.

La Femme apparaissait : être de délices et de mystère, formidable et fragile, sphinx redoutable avec sa magie silencieuse, ses philtres secrets d'enchantements.

Le Moyen-Age en fit l'Inspiratrice, l'Egide, la Dame, pour un sourire de laquelle on était heureux de mourir. La Renaissance idolâtra païennement ses charmes. Elle orna son esprit d'une instruction philosophique qui l'éleva considérablement au-dessus de l'homme, confiné dans ses soucis guerriers. L'ancienne esclave insensiblement devenait souveraine; elle entrait dans l'histoire et conquérait une influence prépondérante.

Aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, l'amour s'habilla d'élégance exquise, d'un dilettantisme de patriciens; il s'amenuisa en miévreries tendres, en délicatesses espiègles, en symbolismes puérils. Aimer et se battre, se battre en aimant, aimer en jouant, c'est toute l'époque, époque légère, charmante, dont la frivolité se relevait d'une pointe savoureuse d'héroïsme. Alors, pour les rois eux-mêmes, la vie, joie ou souffrance, tenait dans un ruban, une fleur fanée, tombés du corsage de la bien-aimée! Alors naissaient ces billets jolis du matin, où chaque mot d'amour, par pudeur, s'enveloppait d'un mot d'esprit. La passion, laissant sa brutalité à la porte, comme un manteau de rustre, flottait dans des parfums de bergamote et de poudre à la maréchale. Tant de souplesse harmonieuse dans les gestes leur donnait une allure de caresses; tant de courtoisie galante dans les propos leur prêtait la douceur d'aveux. Ce fut vraiment l'apothéose de l'amour, dont les derniers reflets devaient s'ensanglanter aux lueurs de l'échafaud !...

Notre époque, avec son caractère précis d'arrivisme et de progrès trépidant, a coloré l'amour d'autres nuances. Le fard est différent, mais il subsiste. Il y a loin du *flirt* à l'accouplement des cavernes.

§

L'amour, sentiment déjà si maquillé dans son essence, a le don de rendre artificiels tous les objets sur lesquels il se pose. Illusion lui-même, il se meut, respire dans une atmosphère

d'irréel et le suscite autour de lui. Ainsi que les religions, — dont il est la plus universelle, — sa puissance participe du merveilleux. Il a la faculté des créations surhumaines. Le cœur investi par l'amour est un champ clos ouvert au Rêve. Sous les rayons transfigurants de la passion, l'existence la plus fade, la plus grise, prend des allures de paradis. L'être le moins pourvu de charmes se divinise par la seule grâce d'une élection amoureuse. Le désir ouvre large ses ailes, sans se heurter à aucun impossible.

L'amour prend les yeux de l'amant, et lui donne un autre regard, trop ébloui d'illusion pour pouvoir saisir les réalités.

Cet aveuglement est d'ailleurs sa première condition de bonheur. Aimer !..... Qu'est-ce, sinon poser sur un être la frêle armature d'un rêve immense et lui demander de le soutenir ! chercher en une pauvre humanité défectueuse la réalisation d'un désir infini !... Pour que l'amour naisse et espère, il est donc obligé de parer *artificiellement* l'objet qu'il veut aimer. La clairvoyance serait sa mort. Quelle perfection pourrait, en effet, rivaliser avec la chimère enfantée par notre imagination ?

L'agonie de l'amour, c'est la chute du maquillage. Alors, sous la lumière brutale de la réalité, l'idole s'effrite et tombe, l'être vrai apparaît dans sa nudité décevante, et l'homme se retrouve seul avec sa soif d'idéal trompée. La sauvegarde de l'amour est donc tout entière aux mains de l'illusion.

Lorsque la passion est réciproque, l'être aimé contribue à entretenir cette illusion. Dans son désir de plaire, de retenir, de charmer, il se forge inconsciemment une nature factice, éphémère, faite de toutes les qualités qu'il juge propres à la séduction. De bonne foi, le positif, l'homme d'affaires se découvrira des tendances artistiques près d'une femme poète ou musicienne. La femme frivole, insouciante, s'imaginera aimant un savant, un politicien, que rien jamais ne l'a plus vivement intéressée que les problèmes ardus de la science ou de la philosophie. Et c'est là le vrai miracle de l'amour. *Recréer* un être !..... Non pas lui suggérer d'hypocrites apparences, démenties au fond de sa volonté intime ; mais faire réellement qu'il abdique son âme et en revête une autre, à la ressemblance, au goût de l'aimé ! Alors peut naître, — toute divergence, mentale étant effacée, — cette ineffable communion d'âmes, cette fusion de deux cœurs qui ne battent qu'une vie.

Plus l'amour est ardent, sincère, plus complet est ce mutuel maquillage. Le jour où la passion diminue chez l'un des amants, le caractère momentané qu'il s'était donné à son insu tombe, comme un masque que seules retenaient les mains de l'amour.

Voilà pourquoi, si souvent, une liaison heureuse dégénère, une fois légitimée, en ménage infernal; dans la sécurité, l'absence de romanesque, l'usure des sensations, on perd la coquetterie de se farder suffisamment. C'est l'évanouissement des illusoires beautés, le moment d'angoisse étreignante où le cœur, ne reconnaissant plus dans la créature quelconque qu'il a devant lui l'être de rêve qui le charmait, se demande avec une stupéfaction désolée : « Pourquoi donc l'ai-je aimée?... »

§

Ainsi, sous quelque angle que l'on veuille examiner le monde civilisé, quel que soit le sentiment scruté aux replis du cœur humain, le maquillage apparaît partout, palliatif bienfaisant de la rudesse primitive, seul lien de cohésion entre les êtres, seule possibilité de leurs rapports sociaux.

Derrière les lambris sculptés des palais ou sous le toit fumeux de la chaumière, vous trouverez des visages fardés, des âmes travesties.

L'homme a depuis longtemps compris qu'il ne pouvait influencer les sentiments de ses semblables qu'à l'aide du masque social.

Il n'accepte les supériorités que sanctionnées par le maquillage. Pour qu'une autorité s'impose à lui, pour que même elle existe, il faut la déguiser adroitement à ses yeux. Les êtres ne sont sensibles qu'à l'apparence extérieure. De là, nécessité des symboles. Le plus fort de la tribu, celui dont l'ascendant physique plia les volontés craintives de son entourage, ne fut vraiment le roi qu'avec un sceptre et une couronne.

Alors il personnifia une idée. Son droit du plus fort, revêtu d'hermine, s'érigea en droit divin. Sa cause fut consacrée, elle devint une religion et recruta des fidèles, des fanatiques, des martyrs même.

La foule n'obéit qu'à des emblèmes : l'autorité sans uniforme, la Justice sans robe rouge ne seraient que de risibles prétentions. Dans l'esprit du coupable au moment de commettre un

délit, c'est toujours l'ombre d'un chapeau de gendarme qui se profilera.

§

L'âme humaine, sans cesse travestie par les nécessités impérieuses des civilisations accumulées, ne pouvait donc conserver aucune possibilité d'être naturelle. L'homme sans fard n'existe qu'aux toutes premières heures de son entrée dans la vie. Petit sauvage, qui brièvement répète l'évolution ancestrale, il représente exactement alors l'état du primitif. Mais aussitôt, l'éducation, cette civilisation de l'enfant, intervient, qui le modèle, le pétrit, lui sculpte un être dont toutes les façons de penser et d'agir sont rigoureusement disciplinées par le code des conventions.

Sans doute est-il des organisations dont le premier mouvement, l'impulsion de nature se trouve conforme aux prescriptions des lois sociales, sans l'aide d'aucun maquillage ni raisonnement intéressé. L'homme qui se jette à l'eau pour sauver un de ses semblables qu'il ignore, sans témoins, sans profit, sans gloire, n'a suivi que son penchant naturel et n'a pas eu besoin de le déguiser pour agir héroïquement. Mais si son mouvement naît irréfléchi, il est le descendant de milliers d'ancêtres qui, dans la confusion sanglante des premières luttes, ont péniblement acquis pour lui la nécessaire conviction de la solidarité. Eux ont pensé. Lui agit. Il ne délibère pas, il obéit à la puissance de reflexes héréditaires qui le gouvernent plus infailliblement qu'aucune loi humaine. La lignée de ses atavismes lui a transmis des instincts altruistes. Il suit sa nature, mais une nature déjà superposée à celle de l'état primitif.

§

Les bienfaits du *maquillage social* ne sont plus aujourd'hui discutables. Sans lui, plongés encore dans une demi-animalité, nous serions semblables aux plus féroces peuplades de l'Océanie. Qu'il cesse un instant sur un coin du globe civilisé, et c'est aussitôt l'anarchie.

Seul un vain préjugé pourrait nous rendre hostile ce mot de maquillage, comme impliquant une idée de fausseté ou d'hypocrisie. Couvrir les défectuosités de la nature d'un manteau de sociabilité, ce n'est pas un mensonge, mais une inéluctable nécessité.

Ainsi que l'expliquait judicieusement Philinte à Alceste :

> Il est bien des endroits où la pleine franchise
> Deviendroit ridicule et seroit peu permise;
> Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
> Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.

Ce conseil, déjà utile au temps de Molière, ne l'est pas moins au nôtre. S'imagine-t-on ce que serait un moment de véracité universelle? Nous en voudrions aux êtres d'une sincérité qui briserait les ailes de nos illusions.

Quoi qu'en aient pensé Rousseau et ses disciples, en leurs sentimentalités aussi attrayantes que funestes, l'homme des cavernes, l'homme nature n'est pas un présent enviable pour une société civilisée. Sa réapparition est le prodrome du désordre et de la désorganisation.

C'est à peine si l'effort de la coutume et des croyances, combiné pendant des siècles, a pu réussir à masquer la brute originelle. Elle surgit à la première tourmente sentimentale. Pour rejeter le cœur humain à sa férocité d'antan, il suffit d'une panique, d'un cri d'épouvante. Le soir de l'incendie du bazar de la Charité, c'étaient des hommes nature, des âmes dont le vernis craquait à la chaleur des flammes, qui, pour gagner plus tôt l'issue libératrice, piétinaient les femmes et les assommaient à coups de cannes.

§

La Révolution française fut le premier, l'unique et gigantesque effort tenté par l'homme pour s'affranchir du maquillage social.

Farouches utopistes, les jacobins s'imaginèrent pouvoir, d'un geste, secouer l'œuvre séculaire et revenir d'un seul coup à ce bienheureux état de nature. D'un trait d'encre, ils biffèrent l'histoire de l'Humanité, et, gravement, inscrivirent au seuil de tous leurs actes : An I.

L'espoir de Danton, de Marat et de leurs illustres collaborateurs était d'arriver à créer une mentalité nouvelle. Durant quelques années, l'homme dépouillé de son artificiel put se croire revenu aux douceurs de l'âge d'or : plus de Dieu, plus de maîtres, plus de gênes, plus d'entraves!... Le seul culte de la Raison!...

Et ce fut l'horreur, la folie, toute une civilisation qui sombrait dans un fleuve de sang!

C'est qu'il existe des liens que l'homme ne peut briser à volonté : ceux qui l'attachent au Passé. L'expérience fut courte. Ces civilisés, débarrassés du masque héréditaire, repris par la voix tyrannique des morts, retenus par le poids formidable de leurs atavismes, comprirent l'inutilité d'une tentative rétrograde. Humbles et soumis, gênés par leur nudité morale comme le seraient des gens brusquement dévêtus, ils vinrent supplier un césar élevé par leurs mains de les maquiller à nouveau, réclamant à grands cris la restitution des fards sociaux, rejetés avec tant de rage. Bonaparte fut le psychologue de génie qui, par le rétablissement progressif des vieilles traditions, sut refaire le visage de ce peuple affolé.

§

Ainsi, tous les bienfaits de la civilisation : sécurité matérielle, jouissances artistiques et intellectuelles, agréments des relations sociales, sont dus aux travestissements successifs de l'âme primitive.

Le progrès de l'avenir reposera sur des fards plus délicats encore, plus perfectionnés ; et la dernière civilisation, la plus haute, sera celle qui distancera davantage l'homme de la nature.

Le maquillage seul libéra l'humanité de sa soumission servile à l'instinct. Il lui apprit à se regarder vivre, à chercher les pourquoi secrets de ses joies ou de sa souffrance et répandit sur sa misère mentale toutes les richesses de l'esprit et du cœur. Des mornes esclaves rivés aux fantaisies hasardeuses de l'impulsion, il fit des volontés fortes, capables d'initiative et de progrès. Par lui, l'intuition primitive chancelante, incertaine, débile, devint Pensée rayonnante, souple, hardie, créatrice !...

Le réalisme toujours horrible représente le fonds fangeux d'où nos sentiments ont eu tant de peine à s'évader. Le vulgaire peut en rester proche ; mais tout ce qui fait la grandeur, la noblesse, la beauté de l'existence, tout ce qui vibre, tout ce qui plane, s'en est depuis longtemps éloigné dans un essor magnifique.

Masque douloureux ou rieur, tragique ou burlesque, pervers ou sentimental, chacun de nous porte le sien. Tout n'est qu'apparences et relativités. L'homme a besoin du rêve pour vivre les réalités.

BARONNE CHARLES DE BENOIST.

M. DE MONTYON
ET CRÉBILLON LE FILS

Pendant qu'il était avocat du roi au Châtelet, Montyon habitait rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, et faisait maison commune avec sa mère, à laquelle il payait annuellement 3.000 livres de pension. Mais, en 1761, le 26 juillet, Mme de Montyon mourut (1). Montyon s'en fut alors habiter chez son beau-frère, Bouvard de Fourqueux. Là, il commença de mener vie à part, ayant sa table, ses domestiques, ses voitures et son écurie. Ses relations avec les Fourqueux n'en étaient pas moins très intimes et très suivies. Leur constance témoigne de leur solidité. Pendant plus de 25 ans, Montyon a suivi M. et Mme de Fourqueux dans tous leurs déménagements; nous le trouvons, en 1765, rue Vieille-du-Temple (2), et en 1767, rue Sainte-Avoye (3); nous le retrouverons, en 1771, rue du Temple, « en face de l'hôtel de Montbard » (4), en 1773, place Saint-Michel (5), en 1775, rue des Francs-Bourgeois (6), mais il sera toujours et partout le locataire de son beau-frère et de sa sœur.

On a beaucoup médit de Mme de Fourqueux. Plusieurs de ses contemporains n'ont vu en elle qu'une ambitieuse, aux prétentions ridicules; la postérité l'ignore, ou la classe parmi les faiseurs de romans ennuyeux. Pour nous, ces romans auront cependant un grand prix (7); ils nous permettront de reconstituer la vie et le caractère de celle qui initia Montyon

(1) *Archives de l'Assistance Publique.*
(2) *Archives de l'Assistance Publique.*
(3) *Archives du Puy-de-Dôme*, C. 909.
(4) *Archives du Puy-de-Dôme*, C. 3, 451.
(5) *Archives de Seine-et-Marne*, E. 79.
(6) *Archives de l'Assistance Publique.*
(7) Voici les titres de ceux que nous avons retrouvés : *Zélie ou la Difficulté d'être heureuse*. Amsterdam et Paris, 1775 *Julie de Saint-Olmont ou les Premières Illusions de l'Amour*, Paris, 1805. *Amélie de Tréville ou la Solitaire*, Paris, 1806. Barbier, dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, attribue encore à Mme de Fourqueux un ouvrage paru en 1817 et intitulé *Confessions de Mme de... ou Principes de morale pour se conduire dans le monde*. Il nous a été impossible de le découvrir.

aux choses du monde ; ce sont, en effet, des autobiographies ; ou plutôt, selon l'expression de Mme de Fourqueux elle-même, ce sont des tableaux où l'on peut, en un coin, apercevoir le portrait de l'auteur et lire une partie de son histoire. Et, à la vérité, si l'histoire est celle d'une femme à qui la vie fut peu clémente, le portrait n'est pas celui d'une personne sans mérite.

Elle était fille du premier mariage de Robert Auget, père de Montyon ; elle était née avec une certaine inclination à la mélancolie ; tout la fortifia dans ce penchant : la mort prématurée de sa mère, qu'elle n'eut pas le temps de connaître et d'aimer, la parcimonie et la froideur avec lesquelles lui furent dispensés les soins d'une marâtre d'esprit sérieux, « ignorant l'abandon, affectant en toutes choses une simplicité exagérée (1) » ; enfin la solitude d'esprit et de cœur où on la laissa vivre durant son enfance. Un soir d'hiver, elle découvrit, « au fond du coffre », dans une salle du château de Montyon, un exemplaire de l'*Astrée* (2) ; elle le dévora avec l'appétit de la douzième année ; mais elle y prit en vain le goût et la vocation des longues aventures romanesques ; sa vie sentimentale allait finir, avant même que d'avoir commencé. Dès le printemps suivant, en effet, on la maria, selon le bel usage, à un magistrat de 45 ans, qui ne lui convenait que par l'état et la fortune : honnête homme d'ailleurs, « d'une figure noble, d'un air de franchise, et d'une vertu éprouvée ». Elle a écrit de lui la phrase la plus cruelle qu'une femme puisse écrire sur son mari : « On en eût volontiers, dit-elle, fait son meilleur ami (3). » Et si l'on réfléchit que, dans le même temps et dans le même ouvrage, elle disait encore : « L'amour est un épisode de la vie des hommes ; c'est l'histoire de celle des femmes (4) », on devinera quel vide douloureux dut toujours demeurer au fond d'elle-même, et l'on comprendra qu'elle ait essayé de bercer son ennui par toutes sortes de fantaisies et d'engouements, d'ailleurs parfaitement innocents.

Elle se passionna d'abord pour les plaisirs que l'on défendait aux petites filles de douze ans, mais que l'on permettait aux

(1) *Julie de Saint-Olmont.*
(2) *Julie de Saint-Olmont.*
(3) *Julie de Saint-Olmont.*
(4) *Amélie de Tréville ou la Solitaire.*

jeunes femmes du même âge; en compagnie de Mme de Thiroux (1), épouse d'un président de Chambre, elle fréquenta les Porcherons, mena du bruit devant les parades, et commanda même, un soir de grand éclat, que l'on rouvrît, après souper, le théâtre de Polichinelle, en l'honneur de la bande dont elle était le boute-en-train (2). Aux enfants bruyants, M. de Fourqueux avait toujours vu que l'on donnait le fouet; il fouetta donc sa femme; puis, cette méthode ne lui ayant point réussi, il la rendit mère, deux fois en deux ans. Ce fut alors une folie d'éducation familiale et directe. Non seulement, Mme de Fourqueux voulut nourrir elle-même, mais elle se fit l'institutrice, le guide inséparable de ses deux filles. Parfois, cette noble passion lui a inspiré des maximes fort élevées: « Les règles d'éducation, écrit-elle, par exemple, sont faites pour les âmes froides : le cœur d'une mère va toujours au-delà de ce qu'elles prescrivent (3)... » Malheureusement, si elle réussit à faire de l'aînée de ses enfants la femme de Trudaine de Montigny (4), sa vanité lui fit jeter la cadette dans les bras d'un contrôleur général d'occasion, ce Maynon d'Inveau (5), également épris de philosophie et d'élégance, qui partageait son temps entre la lecture de l'*Encyclopédie* et le soin de ses perruques, sans arriver à comprendre la première et à rendre les secondes plus seyantes; n'est-ce pas sur lui que courait cette épigramme :

> Midas avait des mains qui changeaient tout en or.
> Que notre contrôleur n'en a-t-il de pareilles !
> Pour l'Etat épuisé ce serait un trésor ;
> Mais, hélas, de Midas il n'a que les oreilles !

Tant de ridicule rejaillit naturellement sur les Fourqueux, mais il ne corrigea pas l'imprudente ambitieuse. Privée de ses filles, elle se tourna vers son mari et rêva de guinder le bonhomme jusqu'aux grandes places ; en lui aussi, elle crut apercevoir l'étoffe d'un contrôleur général. Mais dans le moment même où elle réglait les notes de leur commune installation à

(1) Mme de Thiroux se fit connaître plus tard, dans les sciences et les lettres, sous le nom de Mme d'Arconville.
(2) *Journal de Police sous Louis XV*, publié par Camille Piton, 8, 9 et 18 avril 1743.
(3) *Julie de Saint-Olmont*.
(4) J.-N. Moreau, *Mes Souvenirs*.
(5) J.-N. Moreau, *Mes Souvenirs*.

l'hôtel du Contrôle (1), et le lendemain du jour où elle avait été présentée à la Cour, l'insuffisance du vieillard apparut plus que jamais, et il fallut faire venir les déménageurs. M^me^ de Fourqueux dut se rabattre alors sur sa première et principale ambition, qui avait été d'ouvrir et de tenir un grand salon littéraire.

Malheureusement, il ne semble pas que le cercle formé autour d'elle ait jamais compté parmi les réunions en vogue et les centres d'influence. Les contemporains n'en ont parlé que pour en médire, et nous voyons, dans Bachaumont, qu'en 1778, après plus de vingt ans d'efforts, d'habiletés, de gentillesses, la sœur de Montyon n'avait réussi qu'à passer pour « une virtuose, présidant un bureau du bel esprit (2). » On aime à penser que la vieillesse lui fut plus douce, et qu'elle trouva plus de satisfaction dans les soins de la bienfaisance, qui était pour elle une tradition de famille et à laquelle elle s'adonna. Nous avons d'ailleurs là-dessus cette confidence délicate (3) : « L'égoïsme resserre le cercle des jouissances : la charité l'étend à l'infini. »

Autant sa femme était désireuse de mener la vie du siècle, autant Bouvard de Fourqueux s'en était peu à peu détaché. Adonné à l'art des jardins, comme Malesherbes l'était à la botanique, il vivait, six mois de l'année, dans sa propriété de Fourqueux, au milieu des plantes, et sa conversation n'était que de greffes et de boutons ; il n'y avait pas jusqu'à sa conformation physique qui ne présentât quelque chose d'agreste ; la goutte avait de bonne heure tordu son corps dans la forme d'un noueux tronc d'arbre. Tel qu'il était, on l'aimait cependant et on le vénérait (4) ; les vieilles gens lui savaient gré

(1) Bachaumont, *Journal secret*, XXXIV, 8 mai 1787.

(2) Ce 3 mai 1787. M. de Villedeuil est contrôleur général, M. de Fourqueux renvoyé. Ce serait l'équivalent d'une mort subite pour un ambitieux ; mais ce bon homme, la simplicité même, trouvera en lui bien des motifs de consolation. Il n'en sera pas ainsi de sa femme, pendant les quinze jours juste qu'il a été en place, et elle n'avait pas de temps à perdre, car elle a été présentée le dimanche et son mari renvoyé le lundi. *Correspondance de la Comtesse de Sabran et du Chevalier de Boufflers.*

Bachaumont, XI, 2 mars 1778. Bachaumont ajoute à ce portrait rapide une anecdote qui n'atteint pas M^me^ de Fourqueux dans ses mœurs, mais que l'honnêteté nous défend de rapporter ici.

(3) *Julie de Saint-Olmont.*

(4) Sur la vénération générale qu'il inspirait, V. les Mémoires de Besenval, ceux de Marmontel et les *Lettres écrites par Duclos pendant son voyage en Italie*, le 1^er^ avril 1767, Duclos écrit à Abeille : Vous serez peut-être à Fourqueux en recevant cette lettre, vous savez ma vénération pour le mari et la femme et mon dévouement pour

d'avoir conservé, en des temps nouveaux, une simplicité et une modestie antiques ; les jeunes trouvaient charmant qu'il eût presque complètement transporté et organisé sa vie au fond d'un de ces asiles champêtres dont on disait alors qu'ils sont le cadre naturel de la vertu.

Dans cette note, nous avons, sur le beau-frère de Montyon et l'existence que l'on menait à Fourqueux ces vers écrits par la plus séduisante peut-être de toutes les femmes du temps, Mme d'Houdetot (1) :

Fourqueux, séjour charmant où l'on passe à son choix
Du domaine des rois aux demeures des sages (2),
Qu'on préfère à celles des rois,
Qu'il est doux d'admirer vos charmants paysages...
De ces lieux fortunés le sage possesseur
Nous peint dans ses plaisirs les vertus de son cœur....
D'un arbuste étranger il enrichit sa serre,
En greffant de ses mains d'utiles arbrisseaux,
Rend les fruits de son champ ou meilleurs ou plus beaux,
Et son goût, aussi simple, aussi pur que lui-même,
Dans la seule nature a pris tout ce qu'il aime.

Malheureusement, un jour viendra, ainsi que nous l'avons dit, où Marie-Antoinette et Mme de Fourqueux se rencontreront (3), sans d'ailleurs s'être concertées, pour faire du vieux jardinier un contrôleur général des finances. Et ce jour-là tout se gâtera. On apercevra que Fourqueux est un sot et que la vertu ne suffit pas à qui veut administrer un grand pays en mal de révolution ; les épigrammes pleuvront sur le podagre, on dira que sa principale qualité ministérielle, aux yeux d'une cour dispendieuse, est de ne pouvoir serrer une main que la goutte a péniblement affectée (4). Et, en plein Parlement, c'est-à-dire dans le pays même où était née sa réputation d'honnête homme, le pauvre Fourqueux s'entendra solennellement servir par le président de Nicolaï ce compliment de pince-sans-rire (5) : « L'Etat avait besoin d'une vertu délicate et de talents modestes : on vous a nommé Contrôleur Général. »

tout ce qui leur appartient au centième degré. V. aussi la *Correspondance de la Comtesse de Sabran et du Chevalier de Boufflers* et la *Correspondance secrète, passim*.

(1) V. Hippolyte Buffenoir, *Mme d'Houdetot*.
(2) Allusion à la proximité qui existe entre Marly et Fourqueux.
(3) Montyon, *Particularités sur les ministres des Finances*.
(4) Bachaumont, *Mémoires secrets*, XXIV, 21 février 1787.
(5) Bachaumont, *Mémoires secrets*, XXXV, 23 avril 1787.

D'un beau-frère ainsi bâti (1), il est permis de supposer que Montyon ne tira jamais grand secours. Le commerce quotidien de Mme de Fourqueux lui fut, au contraire, tout à fait précieux; à écouter, sans cesse, cette femme vive, facilement engouée, et qui brûlait d'être la marraine d'une jeune renommée, Montyon prit une conscience définitive de sa propre ambition; il se forma à la politesse, à la conversation et même à l'intrigue; il fortifia son goût pour les choses de l'esprit et de la morale; il fit connaissance avec les nouveautés à la mode en philosophie, en économie sociale, en politique... Puis on commença de le conduire dans les autres salons de Paris ou de Versailles; parmi ses hôtes ordinaires, le salon de Mme de Fourqueux comptait des hommes fort répandus; tels, par exemple, Trudaine de Montigny, que l'on voyait tantôt au Temple, chez le prince de Conti, et tantôt à la Place Royale, chez Mlle Mazarelli, l'Aspasie du moment; tel encore le chevalier de Chastellux, celui que Sainte-Beuve a appelé l'engoué par excellence, et auquel grandes dames ou parvenues pardonnaient communément de méchants livres en faveur de l'étonnante faculté d'admiration qu'il déployait (2) à tout propos. Ce fut à eux qu'incomba le soin de présenter le débutant, et, nous allons juger du zèle avec lequel ils s'acquittèrent de leur mission, d'après le nombre et l'étendue des relations qui furent bientôt celles de notre jeune magistrat.

Nous trouvons d'abord Montyon rue Saint-Louis-en-l'Ile, à l'hôtel Lambert, chez la femme d'un fermier général Mme Dupin, personne renommée à la fois pour sa beauté et sa sagesse (3), et de laquelle l'abbé de Saint-Pierre disait joliment: « Elle ne fait cas que des plaisirs qu'approuve la raison la plus voluptueuse ou la volupté la plus raisonnable. » Son salon constituait une société de transition, comme il en existait encore quelques-unes vers 1760; on y rencontrait plusieurs contemporains de Louis XIV. « On les respectait,

(1) Il est vrai d'ajouter ici que Montyon lui-même, d'ordinaire si incisif, a fait de son beau-frère un noble éloge dans ses *Particularités*, « sous le rapport de la probité, de la moralité et de tous genres de vertus ». Mais à l'exemple des contemporains, il s'en est tenu là.

(2) Les Chastellux étaient d'ailleurs vaguement parents des Montyon par les du Crest, auxquels ils s'étaient alliés (J.-N. Moreau, *Mes Souvenirs*). Sur le caractère du chevalier de Chastellux et l'étendue de ses relations v. notamment *les Lettres de Mlle de Lespinasse*: « Il est, dit-elle, à la suite de tous les princes. »

(3) V. de Villeneuve-Guibert, *le Portefeuille de Mme Dupin, dame de Chenonceaux.*

dit Mme de Genlis (1), comme les débris d'un beau siècle ; la jeunesse, contenue par leur seule présence, devenait naturellement, auprès d'eux, réservée, modeste, attentive ; leur suffrage était pour elle le succès le plus désirable, on les écoutait avec intérêt; on croyait entendre parler l'histoire. » Et certes, c'est bien dans une telle attitude que nous nous figurons le jeune Montyon paraissant devant ce Fontenelle, qui citait Mme de Sévigné comme une connaissance de la veille (2), ou devant cet abbé de Saint-Pierre qui avait connu Voltaire petit garçon, et pouvait difficilement se persuader que l'auteur de la *Henriade* fût devenu un vieillard (3)... Montyon rencontra aussi, chez Mme Dupin, Mably, Mairan, l'abbé Raynal, peut-être J.-J. Rousseau, et assurément Montesquieu. Le précepteur d'Emile avait rempli jadis, vers 1742, les fonctions de secrétaire auprès de Mme Dupin, et il aimait généralement à reparaître, en hôte de marque, partout où il avait tenu un rôle subalterne. Quant à Montesquieu, il faisait véritablement partie de la maison, et il y était depuis longtemps passé grand homme ; il possédait, dans la personne de M. Dupin, un peu plus qu'un disciple et un peu moins qu'un émule, quelque chose comme un glossateur riche et puissant ; il apportait à Mme Dupin des madrigaux renouvelés du *Temple de Gnide*, auxquels elle répondait par des dissertations imitées de *l'Esprit des Lois* ; enfin, il semait de temps en temps la bonne parole philosophique parmi les jeunes gens qui se groupaient respectueusement autour de son fauteuil : « Allons, Messieurs, disait-il (4), avec cette sérénité et cette élévation véritable, que connurent si rarement les adeptes de l'*Encyclopédie*, vous êtes dans l'âge des grands efforts et des grands succès : je vous invite à être utiles aux hommes, comme au plus grand bonheur de la vie d'un homme... Je suis fini, moi : toutes mes bougies sont éteintes ; vous commencez, vous ; marquez-vous bien le but ; je ne l'ai pas touché, je crois l'avoir vu. Les nations s'environnent du luxe de l'esprit, et les hommes manquent très souvent de pain et de sens commun. Pour leur assurer à tous le pain, le bon sens et les vertus qui leur sont

(1) Mme de Genlis, *Mémoires*.
(2) Garat, *Mémoires historiques sur le XVIIIe siècle et sur M. Suard*.
(3) Garat, *op., cit.*
(4) Garat, *op. cit.*

nécessaires, il n'y a qu'un moyen, il faut beaucoup éclairer les peuples et les gouvernements, c'est là l'œuvre des philosophes »... Montyon devait être très jeune quand il lui fut donné d'entendre le glorieux vieillard prononçant de semblables discours. Il en garda pourtant une impression ineffaçable et trente ans plus tard, voulant peindre le contraste qui existe parfois chez un homme illustre, entre son génie et sa tournure, il citera (1) « le président de Montesquieu, avec son « petit habit bleu, et son petit galon d'argent, son air mes- « quin, ses disgrâces, ses distractions, ses inégalités, le ridi- « cule de ses affections, de ses colères, de ses caprices, et cet « accent gascon », qui faisait parfois confondre l'auteur des « *Lettres Persanes* avec le premier venu d'entre ses mé- « tayers ».

Les dispositions philosophiques dans lesquelles il entra, à la suite de ses débuts chez Mme Dupin, conduisirent Montyon dans deux autres salons également célèbres, quoique rivaux, celui de Mme du Deffand et celui de Mlle de Lespinasse (2). La liberté d'esprit et la tranchante impartialité de la première devaient plaire à un jeune magistrat dont nous avons observé les instincts indépendants; chez la seconde, il apprécia peut-être, en moraliste qu'il était déjà, des ardeurs passionnées que dissimulait mal un ton perpétuel de sérieux et de politesse. Mais on peut affirmer qu'à ces deux femmes d'un mérite divers il préféra leur entourage plus divers encore et que son grand souci fut alors de nouer des liaisons avec tous les hommes célèbres qui emplissaient le salon du couvent Saint-Joseph et celui de la rue Belle-Chasse. C'est là, en effet, qu'il commença d'éprouver l'humeur dédaigneuse de Turgot (3) et de mériter l'estime louangeuse de Marmontel (4); c'est là qu'il soutint contre d'Alembert des discussions dont le souvenir le rendait très fier, dont il parlera plus tard, comme un vieux général raconte une bataille gagnée (5), c'est là enfin qu'il apprit à connaître l'abbé Barthélemy, et tout ce qu'il y avait de déli-

(1) *Archives de l'Assistance publique.*

(2) Archives du Puy-de-Dôme, C., [illegible]. Lettre de Mme de Saint-Chamans.

(3) Montyon, *Particularités sur les ministres des Finances*, et Morellet, *Mémoires*.

(4) Archives Communales d'[illegible], lettre de Marmontel à Montyon.

(5) Lettre à M. de Rosenstein, le 28 mars 1813. *Archives de l'Assistance Publique*.

cat et de rare dans l'esprit de cet ennuyeux conteur (1)... Puis les relations aussi multipliées se multiplièrent encore : Montyon fut présenté à Helvétius qui le présenta à sa femme; celle-ci n'avait pas encore sa fameuse installation d'Auteuil ; elle tenait salon rue Sainte-Anne, en plein cœur de Paris ; mais elle y était déjà accostée de son inséparable, l'abbé de la Roche, avec lequel (2) Montyon continua de s'instruire dans l'économie politique.

Cependant on était en 1764 : Necker venait de conquérir la notoriété par l'action la plus charmante sinon la plus belle de toute sa vie : il avait rencontré chez Mme de Vermenou (3) une jeune fille, sans naissance, sans dot, sans coquetterie, mais dont on ne savait à la vérité ce qu'elle offrait de plus clair et de plus pur, si c'était les yeux, l'esprit, ou le cœur : et bonnement, simplement, dédaignant de rechercher des alliances plus illustres et qui serviraient mieux ses desseins ambitieux, le riche banquier avait épousé la pauvre enfant... Ce beau geste trouva d'ailleurs sa récompense : tout de suite Mme Necker voulut que son mari eût un salon où elle pourrait l'aider à conquérir Paris; et, tout de suite, Paris fut conquis ; gens de robe et gens de lettres, grands seigneurs et grands financiers, diplomates et politiques se pressèrent dans l'hôtel de la rue de Cléry; en peu d'années, M. et Mme Necker furent classés parmi les richesses et les curiosités nationales, et bientôt on accoutumera de conduire près d'eux les souverains étrangers, entre un *Te Deum* à Notre-Dame, et une visite aux Gobelins (4). Il apparaît qu'en ce qui concerne Mme Necker Montyon n'a pas échappé à l'engouement universel ; aussi bien, tout ce qu'il y avait en elle de trop parfaitement raisonnable, de trop exclusivement intellectuel, d'un peu sec, et, s'il faut tout dire, d'un peu genevois, devait naturellement séduire notre futur contempteur des vaines émotions et des ornements frivoles. Autant donc nous le trouverons plus tard incisif, cruel, et parfois injuste, envers l'auteur du *Compte rendu*, autant nous le voyons maintenant attentif et empressé à faire sa cour chez la mère de Mme de Staël (5) ; présent à Paris, il

(1) *Archives du Puy-de-Dôme*, C. 2755 p.
(2) *Archives de l'Assistance Publique*.
(3) V., sur tous ces points, d'Haussonville, *le Salon de Mme Necker*
(4) Sur tous ces points, v. les mémoires du temps et, notamment, ceux de Marmontel et de Mme d'Oberkirch.
(5) *Archives de l'Assistance Publique*.

est de toutes les réunions de l'hôtel Leblanc, et, au retour, il prend des notes où abondent les épithètes admiratives en l'honneur de la maîtresse de maison ; absent de Paris (1), il la suit encore de loin par l'intermédiaire de Thomas, leur ami commun ; et, dès cette époque, on sent naître et se préciser en lui cette idée qu'il exprimera plus tard, à savoir, que tout ce qu'il y avait de grand et de noble dans le plus célèbre des ministres de Louis XVI, c'est Mme Necker qui l'y avait mis.

Un goût marqué pour le monde, et un talent véritable dans l'art de s'y conduire et d'y multiplier les liaisons, un souci évident d'approcher et de connaître les plus polis et les plus cultivés parmi les hommes et les femmes d'une société cultivée et polie entre toutes, un juste discernement du mérite, et, à l'occasion, une suffisante habileté dans la louange, — voilà donc quelques-uns des traits que nous pouvons d'ores et déjà considérer comme étant caractéristiques de Montyon, vers le moment de sa trentième année. Mais voilà qui cadre bien mal avec la réputation d'inélégance et de rudesse que l'on a cru, jusqu'à présent, devoir faire à notre héros. Ni le surnom de grenadier de la robe, ni les portraits qui représentent Montyon comme une sorte d'Alceste, ayant troqué les rubans verts contre une grosse perruque, ne conviennent désormais à ce jeune homme ajusté au mieux dans son habit de cour, plein d'entregent, et tellement répandu, tellement abandonné au courant du monde que l'on ne saurait dire, bien souvent, quel est au juste son état, si c'est celui de magistrat, celui de philosophe, ou simplement celui de courtisan.

Suivons-le donc, non plus quand il va en visite, mais quand il en revient ; dépouillons les notes qu'il a prises, au sortir d'un de ces soupers où la philosophie faisait communément bon ménage avec la débauche ; nous allons nous fortifier dans cette impression qu'il fut bien de son temps, qu'il promena dans les milieux les plus divers son regard pénétrant, son amour de l'observation, un certain goût pour le plaisir ; peut-être même découvrirons-nous qu'à tout prendre, de la vertu ou du vice, ce n'est pas toujours la première qui a le plus excité sa curiosité et le mieux inspiré son talent de moraliste.

Entre la bonne société et la mauvaise, il y avait vers le

(1) *Archives de l'Assistance Publique*. Lettre de Thomas à Montyon.

milieu du XVIII^e^ siècle, un excellent trait d'union : c'était la cour. Les moins difficiles convenaient qu'il y régnait un grand désordre, et Louis XV lui-même s'étonnait parfois des singuliers rapprochements qu'avaient exigés ses caprices ou qu'autorisaient ses exemples. Durant quelque temps et par ordre de Sa Majesté, on raffinait alors sur le cérémonial ; mais c'était en vain : Versailles prenait, chaque jour davantage, l'air et le ton des Porcherons, et, sous l'étiquette apparente, un grand sans-gêne continuait de dominer.

Montyon, qui allait au château très régulièrement, ainsi que nous l'apprennent les factures de son maréchal ferrant et celles de son carrossier (1), aperçut, sans doute, tout le parti qu'on pouvait tirer de la promiscuité générale ; il connut que deux sortes de liens unissaient les personnes : les liens officiels, formés au nom de la naissance, de la hiérarchie et du protocole, et les liens secrets, noués à la faveur de rencontres imprévues, dans un boudoir ou une ruelle, durant un petit lever, ou bien au cours d'un médianoche ; il connut aussi que les seconds n'étaient pas les moins puissants, et quand il voulut s'insinuer, comme on disait alors, jusqu'à la source des grâces, il négligea, après tant d'autres, la route unie et sans ombre que prenaient ordinairement les sots, et choisit l'avenue discrète prudemment réservée aux compagnons de plaisir.

On sait, par exemple, et l'on a imprimé plusieurs fois, qu'il avait mérité la protection du duc de Choiseul ; lui-même prononce quelque part (2) le mot d'*amitié* en parlant des sentiments que lui manifestait le célèbre homme d'Etat. Mais à lire les anecdotes, très précises, et, comme on dit aujourd'hui, très *vécues*, qui enrichirent ses notes, pendant le temps que dura cette liaison, on devine que bien souvent le maître des requêtes dut accompagner le ministre en des endroits assez éloignés du Conseil. Tantôt, en effet, dans une page trop libre pour être citée, il nous montre Choiseul devenant le rival heureux de Louis XV auprès de M^me^ de Pompadour (3), tantôt nous sommes conviés à suivre le duc chez une maîtresse d'occasion, et « sitôt entrés », nous voyons l'auguste personnage se débrider, jeter sa perruque en l'air, « faisant mille excen-

(1) *Archives de Seine-et-Marne*, E. 78.

(2) *Archives du Puy-de-Dôme*. C. 1884. Lettre de Montyon à Choiseul en date du 30 juillet 1768.

(3) *Archives de l'Assistance Publique.*

tricités, des gambades, des espèces de culbutes, et s'écriant : « Ah, enfin, me voilà, je crois qu'ils me feront périr d'ennui avec leurs affaires et leur Conseil ! Ma foi, je n'existe qu'ici ; ici, me voilà roi de France, souverain de l'Europe (1) ! » Un peu plus loin, c'est le chancelier Maupeou qui nous est offert en spectacle, tandis qu'il rend à Mme Dubarry « un genre d'hommage difficile à concilier avec la dignité d'un chef de la magistrature (2) ». Lui aussi, pour la circonstance, a mis bas la perruque et dépouillé la simarre ; le désordre de son costume n'est comparable qu'à l'ignominie de son geste ; jamais garde des sceaux ne parut aussi complètement enfoncé dans la crapule... Mais ici encore, pour expliquer la vivacité de ses peintures, on est bien obligé de convenir que Montyon dut étudier son modèle ailleurs que dans le silence du cabinet ou la majestueuse solennité des audiences.

Il y a d'ailleurs mieux encore : à force d'observer ses contemporains dans le privé, et de participer à leurs divertissements intimes, Montyon rêva de donner à ses observations et à ses souvenirs une forme littéraire et durable. Il s'était pris d'un goût décidé et d'une admiration sincère pour Crébillon le Fils ; il lisait les Contes, il en faisait des analyses ; il en prenait des extraits ; il en recherchait les clefs ; il commença même d'écrire un essai critique sur leur auteur, « l'homme, dit-il, qui a le mieux connu l'espèce humaine, dans les ruelles (3) ». Puis, un beau jour, il se haussa du rang des admirateurs au rang des émules. Et c'est ainsi que, dans les papiers du philanthrope, parmi les notes d'administration, les essais d'économie politique, les dissertations morales, on trouve des bouts de romans libertins qu'on dirait écrits par le conteur du *Sopha* lui-même. Nous n'abuserons pas de ces sortes de trouvailles ; et nous citerons seulement deux morceaux qui montrent définitivement jusqu'à quel point notre magistrat mena et connut la vie de son siècle, — et qui, au surplus, font le plus grand honneur à son talent littéraire.

Le premier se rapporte à Bouret, ce fermier général dont le nom était devenu synonyme de courtisanerie ingénue et qui fabriquait Louis XV avec un faste et une magnificence

(1) *Archives de l'Assistance Publique.*
(2) Montyon, *Particularités sur les ministres des Finances.*
(3) *Archives de l'Assistance Publique.*

passés à l'état de légende. D'autres que Montyon, Marmontel et Mme de Genlis, par exemple (1), nous ont déjà montré le personnage tel qu'il était avant tout, c'est-à-dire « sublime dans l'invention des petits moyens par lesquels on réussit plus souvent que par le mérite ou le génie » ; Montyon va nous le présenter sous les traits d'un barbon, riche, amoureux, beau joueur, mais qui a rencontré, dans une femme de la cour, un adversaire véritablement digne de lui.

Correspondance de M. Bouret, fermier général, avec Madame la marquise de *** (2).

Madame,

« J'aime comme à 20 ans, je paye comme à 60 : j'ai l'honneur de vous prévenir que je suis obligé de partir dans un mois pour un voyage. »

Réponse de la marquise de ***.

« Votre insolente richesse croit qu'on peut tout payer avec de l'argent et offense au lieu de séduire; étranger au monde, vous avez pu prendre des marques de politesse pour des agaceries; détrompez-vous, Monsieur, et sachez qu'une femme ne peut aimer qui elle n'estime pas; vous restez le dernier des hommes auquel je pourrais penser. »

Une femme vertueuse lorsqu'elle ment, une coquette quand elle refuse, désirent que leurs refus soient connus. La marquise de *** alla donc montrer à une de ses amies la lettre qu'elle avait reçue et la copie de sa réponse : elle s'attendait à des éloges et à des applaudissements, elle n'en reçut point. L'amie était une femme d'esprit, d'expérience, d'un grand sens, qui trouva que M. Bouret avait été beaucoup trop maltraité ; elle observa que sa manière de conduire les affaires était un peu leste, mais que ses intentions étaient bonnes, qu'un homme riche n'est pas à dédaigner, et qu'on ne sait jamais dans quelle situation l'on peut se trouver. Cette amie était dans le principe que tout homme qui témoigne des désirs use d'un procédé obligeant et qu'il est plus dangereux pour une femme de se faire des ennemis par ses refus que de faire des ingrats par ses bontés.

Soit force de raisonnement, soit que la marquise fût aisée à persuader sur cet article, l'amie l'engagea à écrire une lettre toute différente de celle qu'elle avait envoyée; celle-ci était peut-être moins bien écrite, parce qu'une lettre de rupture vaut toujours mieux qu'une let-

(1) Voir aussi, sur Bouret le petit livre de P. Clément et A. Lemoine, *M. de Silhouette Bouret et les derniers fermiers généraux*.

(2) *Archives de l'Assistance Publique*.

tre de raccommodement, mais cette lettre-ci du moins tendait à un but sage :

« Votre lettre, Monsieur, m'a fâchée et aigrie, j'ai cru entrevoir que vous aviez de moi une opinion injuste, et je n'ai pu être insensible à cette idée. Je ne me rappelle pas ce que je vous ai mandé ; mais je crois vous avoir marqué mon humeur ; oubliez ma lettre comme j'oublie la vôtre.

« Puisqu'il paraît que vous vous en êtes aperçu, je ne vous dissimule point, Monsieur, que votre esprit, votre conversation, votre société me sont agréables, et que je serais charmée d'être de vos amies : je vais même vous donner une preuve de mes sentiments en vous demandant un petit service. J'ai, hier, perdu au jeu 27 mille livres, je voudrais que mon mari ignorât cette perte, trouvez-moi quelqu'un, je vous prie, qui puisse me prêter cette somme, je la rendrai sous peu de mois. Voulez-vous me faire le plaisir de me venir visiter, après demain, sur les cinq heures ?

« Je ne puis mieux réparer les torts de ma vivacité que par les preuves de ma confiance (1). »

Le second morceau semble encore plus parfait : c'est une véritable petite comédie par correspondance, dont Crébillon le Fils tient le premier rôle et dans laquelle, il en faut bien convenir, Montyon a égalé sinon surpassé celui qui était ce jour-là son héros et son maître.

Correspondance de la princesse de... avec M.

(Il y a quelque apparence que c'est Crébillon le fils) (2).

Mme la princesse de M... à M.

Tu m'as quittée à trois heures du matin, il est une heure après midi, et il me semble qu'il y a des siècles que nous sommes séparés ; sans toi il n'y a pas de bonheur pour moi, sans toi je n'existe pas, reviens, je t'attends et compte les moments.

De la même au même :

Il y a deux heures que je t'ai écrit et je n'ai point encore reçu de réponse à ma lettre : que fais-tu ? De quoi peux tu t'occuper, si ce n'est d'une femme qui t'aime, qui te désire ?... Comment ai-je pu te voir si souvent sans le discerner, ce n'est que depuis que tu m'as prise que mes yeux se sont ouverts, mais tu es ma vie, je te le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, etc., etc.

Réponse de M... à Mme la princesse de...

Point de serments, Madame, tâchez seulement de m'être fidèle,

(1) *Archives de l'Assistance Publique.*
(2) *Id.*

tant que j'aurai le bonheur de vous plaire, et aimez-moi un peu moins aujourd'hui afin de m'aimer encore demain.

La princesse de... à M.

Vous parlez, Monsieur, un peu légèrement, et je ne suis pas trop habituée à ces petites manières ; il me semble qu'une femme comme moi, placée au-dessus du commun, mérite au moins des égards.

M... à Mme la princesse de...

Tous les tons vous vont à merveille, princesse, et la dignité ne vous sied pas mal ; je ne vous conseille pourtant pas de vous y tenir ; l'habit de cour n'est ni le plus agréable, ni le plus commode, un corset blanc, un jupon court font plus de sensation... Usez en, pourtant, comme vous voudrez : votre destinée est de plaire, comme la mienne est de vous admirer et de vous aimer.

La princesse de... à M.

Tu es charmant, et je n'ai qu'une fille : viens me voir ce soir et tu en useras avec ta très humble servante comme il te plaira.

De telles pages suggèrent tout naturellement une question : Montyon a-t-il aimé ? ou du moins a-t-il noué quelques-unes de ces heureuses galantes, qui achèvent de mettre un homme en bonne posture de cour, et à défaut desquelles la vie de cet personnage notoire semblait incomplète, mutilée, presque manquée ? A cette question, nous répondrons simplement que notre homme a trop médit des femmes pour ne pas les avoir beaucoup pratiquées. Sans doute, ses contemporains ne lui ont attribué aucune liaison secrète ou scandaleuse : lui-même ne nous a rien confessé de précis à ce sujet ; mais dès 1758, à l'apparition du livre *De l'Esprit*, que lui offrit Helvétius, nous le voyons noter et mettre précieusement de côté (1) cette pensée qui, sans doute, correspondait à un personnel état d'âme :

Dans les grands romans, c'est toujours avant leur mariage que les héros combattent les monstres, et les géants, et les enchanteresses. Un sentiment sûr et sourd avertit le romancier que, les désirs de son héros une fois satisfaits, il n'a plus en lui de principe d'action ; aussi, tous les auteurs de ce genre nous assurent qu'après les succès du Prince et de la Princesse tous deux vécurent heureux, mais en paix.

Un peu après, soit que la princesse lui ait été particulièrement cruelle, soit qu'elle l'ait désenchanté, nous voyons naître

(1) *Archives de l'Assistance Publique.*

chez Montyon une misogynie dont nous suivrons plus tard le développement et les exagérations et qui lui inspire déjà des réflexions dans le goût suivant (1) :

Un enfant désire un jouet ; si on le lui refuse, il le désire plus vivement. L'obtient-il, après des contradictions, il en jouit avec fureur, la jouissance est-elle longue et paisible, le dégoût survient, et enfin le jouet est abandonné ou brisé ; la plupart des femmes galantes traitent ainsi leurs amants, et toutes les femmes tiennent plus ou moins de la femme galante ; un moyen sûr de n'en être pas longtemps aimé, est qu'elles soient assurées d'être aimées.

. . . . . .

La science dans laquelle les femmes excellent, c'est la connaissance du cœur humain, et l'art de diriger, de fléchir les volontés. Les femmes forcées par nos mœurs à cacher le sentiment dont elles sont pénétrées, quelquefois même à feindre et montrer un sentiment qu'elles n'ont pas, placées par les lois dans la dépendance des hommes, obligées par conséquent à un sacrifice perpétuel de leurs volontés, ont un grand intérêt d'étudier la force et la faiblesse des hommes, d'être dans une observation perpétuelle de leurs pensées et de rechercher avec industrie les moyens d'influer sur leur détermination. Or comme l'intérêt fut toujours le germe de l'art, et que l'observation et l'expérience sont les instruments de son progrès, il est naturel que, dans cet art, les femmes aient une grande supériorité sur les hommes; aussi, tandis que, sur cette matière, les hommes spéculent et dissertent, les femmes pratiquent et règnent...

Quelque bizarre, quelque absurde que soit cet empire, il existe pourtant, et même, par la ligue secrète des femmes qui, divisées entre elles, se réunissent pour l'intérêt de leur puissance, cet empire dégénère en un despotisme tellement oppressif que tout homme sage le redoute, et n'ose critiquer les femmes qu'en prenant le langage des cours où on ne reproche aux rois que les défauts qu'ils veulent bien avouer. Celui-là rendra un grand service au siècle qui publiera cette conspiration d'un sexe contre l'autre, qui attaquera ces tyrans qu'on ne craint pas assez parce qu'ils sont faibles et jolis, qui fera connaître à combien de malheurs elles se dévouent, de combien de maux elles sont cause.

A la vérité, tant d'humeur, tant d'animadversion et de parti pris ne semblent-ils pas le fait d'un homme chagrin, déçu et qui a demandé aux belles dames de son temps un peu plus qu'elles ne pouvaient lui donner ? N'en doutons point : lancé

(1) *Archives de l'Assistance Publique.*

de bonne heure dans un monde où l'amour du plaisir avait détruit le plaisir d'aimer, Montyon connut d'abord ces « égarements du cœur » que favorisaient tantôt « le hasard du coin du feu », tantôt « la nuit », et tantôt « le moment ». Puis, comme il était né sensible, il devint plus exigeant : poussant sa pointe auprès de quelque beauté à la mode, il osa requérir d'elle de la constance, de l'émotion, « des élans de tendresse et d'amitié profonde (1) ». Il fut repoussé, maltraité, bafoué peut-être... Et c'est alors qu'il se prit à médire des choses et des êtres qu'il avait le plus aimés : la société, la conversation, le bel esprit, les femmes elles-mêmes. C'est alors qu'il commença de revêtir, dans les salons, le masque et l'habit de gravité, dont il ne s'affublait auparavant que dans les conseils... C'est alors aussi qu'il tourna définitivement son activité vers des objets moins frivoles que les intrigues et les propos de cour.

LOUIS GUIMBAUD.

(1) Expression de Montyon lui-même dans un des fragments partiellement cités plus haut.

MONTE...

Rien n'est fini puisque tu rêves.
C. P.

Quels élans anciens dormaient presque oubliés,
Dans ce rayonnement si las et si brouillé
De la boîte d'ébène, et alentour des touches?

— Monte, monte, petite forme d'âme douce...

Quelques désirs dans l'autrefois battaient ainsi,
Qui venaient, que portaient des doigts tout en tremblant,
— Oh! si riches, ces doigts, de leurs émois novices!
Quelques désirs, et que je vois morts à présent,
Soudain, là, — parmi un peu de poudre qui glisse,
Les notes l'ayant soulevée au fond du temps...

Comme c'est simplement qu'à ton tour dans la chambre,
Ô jeune essai fervent! — ô cruel, ô bien cher! —
O frêle et clair départ, tu te lèves et trembles!
— Monte, monte, poignant petit frisson de l'air...

Toi, tout incertain, qui te cherches et t'en vas,
Toi : dans notre maison un autre petit rythme
Qui se met à partir ce soir du même pas!
Et moi, debout, et là, comme on suit sur la rive
Un brusque envol charmant que l'on n'attendait pas!

Humble mise en présence et surprise ravie !
Ton départ qui se veut sans nulle cruauté
M'appelle et puis sourit d'adorable agonie...
— J'avais cru m'enivrer de l'accent de ma vie.

Toi, de même entends-les, à doux temps égrenés,
Tes propres pas au bout du silence exaltés !...
Toi, dont l'ardeur, innocemment venue, étoile
Et pique, d'un rythme ingénu et qui chancelle,
Cette ombre de la chambre ainsi qu'un pan de ciel,
Toi dont l'ardeur, petite remplaçante grave,
Dispose là les voix d'or de son chœur suave...

Devant ton beau triomphe et ta tranquille audace,
Tout ce qui reste en moi de pâle devenir
Fait silence, ô petite harmonie ! — et s'efface,
O doux modèlement d'un cœur de l'avenir !

Toute fraîche — voici — la vieille foi s'ébranle
Et chante, du piano sage et oublieux.
— Non, non, ne plus songer au passé ni l'entendre !...
Tout l'espoir, qu'il est simple et qu'il est merveilleux !
Monte, monte, petite forme d'âme tendre...

GEORGES PÉRIN.

LA CONVENTION DE BERLIN

SA PORTÉE GÉNÉRALE, SES CONSÉQUENCES AU POINT DE VUE DE LA PROTECTION ARTISTIQUE EN FRANCE

Jusqu'au mois de novembre dernier, la protection internationale des droits d'auteurs était assurée par la convention de Berne du 9 septembre 1886, complétée par les Actes de Paris du 4 mai 1896.

Il était particulièrement désirable qu'un texte unique de loi vînt remplacer ces différents actes, et ce vœu avait été exprimé d'ailleurs par la conférence de Paris dans sa séance du 1er mai 1896.

La convention de Berlin aura du moins réalisé ces légitimes aspirations.

Serait-ce donc là son principal bienfait ?

A son aurore, au moment où le rapport de notre représentant, M. Renault, et le secret des délibérations furent manifestés au monde, il y eut tout d'abord une véritable explosion d'enthousiasme. La nouvelle convention, où passait un grand souffle libéral, semblait avoir élargi d'une façon nette et magistrale l'esprit étroit et craintif des anciens textes, et, penchée sur la pensée universelle, elle apparaissait comme une amie dont les mains seraient pleines de présents et les regards nimbés de sourires.

Mais le propre des juristes est de ne se pas laisser dominer par la magnificence des promesses, et les sourires ne les émeuvent point; bien au contraire, les dons de joyeux avènement, clamés trop hauts par les fanfares, ont pour conséquence de les mettre en garde, et s'il est un vers dont ils font leur profit, c'est certes celui de *l'Enéïde :*

Timeo Danaos et dona ferentes.

Avec une patience scrupuleuse et une minutie gonflée de méfiance, ils se sont mis à disséquer la jeune et rayonnante convention de Berlin, comme si, à peine née, elle eût été déjà mûre pour le scalpel ; et voilà que les premiers résultats de

cette autopsie avant la lettre commencent à sortir des ombres du laboratoire.

Or il paraîtrait qu'il convient de déchanter et que le primitif enthousiasme était vain ; sous des parures brillantes la nouvelle réglementation dissimulait un corps vermoulu, et, tombé le fard, son visage magnifique se révélerait tissé de rides et craquelé de gerçures.

Loin de constituer un progrès, annoncé par un tintamarre dénué de discrétion, on y trouverait, sans trop chercher, des contradictions, des incohérences, des lacunes regrettables, et parfois même la rédaction des articles constituerait un recul sur les conventions antérieures de Berne et de Paris.

Il semble bien qu'il y ait dans ces appréciations, quelque exagération en sens contraire, et que l'Acte de Berlin paye maintenant le tribut des acclamations trop vives et des hosannahs dithyrambiques qui saluèrent son apparition. En vérité, s'il n'était point digne de cet excès d'honneur, il ne méritait pas davantage cette indignité ; mais, comme dans toutes les œuvres bâties par la main des hommes, il présente côte à côte des réformes heureuses et d'autres qui sont incomplètes ou n'ont même de réformes que le nom. Or, pour juger d'un ensemble il convient de prendre le recul nécessaire ; l'on est donc mal venu de faire un crime aux congressistes de Berlin de n'avoir pas vécu à la fois dans le présent et l'avenir, et, plutôt que de leur reprocher ce qu'ils ne pouvaient discerner avec autant de précision que nous-mêmes, il serait plus juste de leur savoir gré de leurs efforts parfois heureux et de leurs bonnes intentions.

Au surplus, leur tâche fut rien moins qu'aisée. Des oppositions systématiques, certaines mauvaises volontés, en particulier celle de l'Angleterre toujours si circonspecte et si méfiante quand il s'agit d'aller de l'avant et modifier ce qui est, sont venues paralyser les tendances libérales de la grande majorité des délégués. Pour parvenir à faire adopter un *principe*, gros de conséquences pour l'avenir, il leur a fallu souvent passer par-dessus les réformes *effectives*, qui restaient ainsi un pied en l'air et à titre de simple indication.

Un écho des difficultés auxquelles les délégués furent en but se manifeste et se prolonge dans la rédaction des articles. En général les premiers paragraphes en sont toujours excellents;

c'est là que les *desiderata* essentiels et les progrès attendus se posent avec autorité et véhémence. On souhaiterait de pouvoir s'en tenir à ces bons et sympathiques paragraphes; mais la désillusion commence aux seconds qui viennent presque toujours restreindre, sinon détruire, les excellents effets des premiers, et s'il en existe un troisième, on peut être certain que tout est perdu.

Malgré des tentatives généreuses souvent avortées, malgré l'obligation de faire des réserves au chapitre louanges, il n'en est pas moins vrai que la convention de Berlin apporte un certain nombre d'améliorations, et ce serait puéril de le nier.

Quelle que soit la portée réelle de ses réformes, elle mérite au moins de demeurer comme un beau monument de l'esprit libéral.

Il nous reste maintenant à entrer plus avant dans notre sujet, en passant à l'examen des principaux articles.

Dès l'article II, qui définit les œuvres protégées, et tient lieu de l'ancien titre IV de la convention de Berne, les tendances des délégués se manifestent de façon heureuse.

Le droit d'asile et la protection sont en effet accordés aux *œuvres chorégraphiques* et *aux pantomimes* dont la mise en scène est fixée par écrit ou autrement; les *traductions*, licites ou non, les *adaptations* et *arrangements de musique* sont également protégés comme ouvrages originaux, sous réserve des droits des auteurs de l'œuvre première.

Malheureusement, et cet adverbe de mauvais augure reviendra souvent sous notre plume, le dernier paragraphe vient restreindre ces heureuses dispositions, en décrétant que les *œuvres d'art appliquées à l'industrie* ne seront défendues qu'autant que le permettra la législation intérieure de chaque pays. Pauvres arts appliqués, que trop de nations étrangères s'obstinent encore à tenir à l'écart du domaine de l'art, et qui, protégés en France, se trouvent sans défense dès qu'ils franchissent la frontière! Le Congrès eût fait un beau geste, escompté d'ailleurs, en prononçant la parole libératrice! Mais l'Angleterre demeura intraitable.

On se demande aussi pourquoi les *œuvres photographiques*, qui viennent d'acquérir droit de cité, n'ont point été comprises dans cet article II, et ont l'honneur d'un article particulier, le titre III.

Serait-ce un souvenir du vieil ostracisme qui les frappait jadis et en faisait quelque chose d'à part?

Sans examiner pour l'instant l'article IV, dont les conséquences au point de vue de la défense artistique en France feront l'objet de la deuxième partie de ce travail, passons à l'article VII, qui fixe la durée de la protection à la vie de l'auteur et 50 ans après la mort. Jusque-là tout est bien; cette expansion mondiale d'un principe adopté depuis longtemps par la jurisprudence française était une des innovations heureuses du Congrès de Berlin.

Malheureusement, la méchante figure d'un deuxième paragraphe vient encore se glisser à la suite des sourires du premier; et, comme par enchantement, il ne demeure plus rien de tant de sourires.

Les Anglais toujours, mais unis aux Allemands cette fois-ci, ayant refusé d'adopter notre façon de voir, les délégués conservèrent la première partie à titre d'indication pour l'avenir; mais ils en restreignirent complètement la portée en décrétant que, si la durée proposée n'était pas uniformément acceptée par tous les pays de l'Union, elle serait réglée par la loi du pays où la protection serait réclamée, et ne pourrait excéder la durée fixée dans le pays d'origine de l'œuvre.

Que reste-t-il du paragraphe I ? Rien, sinon son *principe;* et l'on peut dire que tout est perdu fors l'honneur.

L'article IX, qui définit les œuvres ne pouvant être publiées par les journaux et périodiques sans le consentement des auteurs, complète heureusement les actes de Berne et de Paris en adjoignant aux romans-feuilletons et aux nouvelles *toutes autres œuvres, soit littéraires, soit scientifiques, soit artistiques, quel qu'en soit l'objet.*

Exception toutefois est faite, comme par le passé, pour les articles de journaux qui ont un caractère d'information, à condition que la source soit indiquée ; cette façon de voir est d'accord avec la jurisprudence en usage dans nos tribunaux, mais on est en droit de regretter que la Convention de Berlin, si heureusement inspirée en ce titre IX, n'en ait point étendu les bénéfices aux nombreux articles de journaux qui ne relèvent point de l'information.

Aucunes restrictions ne viennent atténuer les heureux effets des articles XI et XII.

Par le titre XI, le bénéfice des stipulations de la Convention est étendu non seulement à la représentation publique des œuvres dramatiques et dramatico-musicales, mais encore à *l'exécution publique des œuvres musicales*, que ces œuvres soient publiées ou non. De plus, pour jouir de la protection du présent article, les auteurs, en publiant leurs œuvres, *ne sont pas tenus d'en interdire la représentation ou l'exécution publique.*

Ainsi donc les auteurs n'auront plus à faire de réserves et à redouter un oubli toujours possible de leur part; ils sont protégés d'*autorité.*

L'article XII complète l'article X de la Convention de 1886, en ajoutant aux reproductions illicites déjà connues la transformation d'une *nouvelle* ou d'une *poésie* en pièce de théâtre et réciproquement, quand l'auteur n'a point autorisé cette appropriation. Tout cela est fort bien.

Avec l'article XIII, la série des réformes heureuses de la Convention de Berlin continue; toutefois, quelques réserves doivent nuancer nos éloges.

Le protocole de clôture de la Convention de 1886 avait décrété que la fabrication et la vente des instruments servant à reproduire mécaniquement des airs de musique, relevait du domaine privé et qu'il n'y avait pas là contrefaçon. Cet article était un nid à chicanes et la jurisprudence des différents pays ne parvenait point à se mettre d'accord.

Plus rien ne subsistera de ces mauvais souvenirs. L'acte de Berlin en effet définit que, seuls, les auteurs d'œuvres musicales auront le droit exclusif d'autoriser : 1° l'adaptation de leurs œuvres à des instruments servant à les reproduire mécaniquement; 2° l'exécution publique des mêmes œuvres au moyen de ces instruments.

Cependant, puisque la critique suit, en général, de près la louange quand on parle du congrès de Berlin, on est obligé de reconnaître que le 3e paragraphe de l'article XIII n'est pas rédigé d'une façon nette.

Il décrète, en effet, que le présent article n'a pas d'effet rétroactif, ce qui est parfait; mais si on voulait l'appliquer dans toute sa rigueur, son manque de précision pourrait conduire à l'étrange conclusion suivante : les fabricants qui jusqu'ici n'ont pas payé aux compositeurs de redevances sur certaines

de leurs œuvres reproduites mécaniquement, auraient la faculté, par la suite, de rééditer ces mêmes œuvres aux mêmes conditions.

Evidemment, une telle conclusion n'est point conforme à l'esprit de la loi, et les législateurs envisageaient la portée de leur article de toute autre façon; leur tort est simplement de n'avoir pas assez prévu.

On ne peut qu'applaudir sans réserves à l'article XIV définissant que les auteurs d'œuvres littéraires, scientifiques ou artistiques, ont seuls le droit d'autoriser la reproduction et la représentation de leurs œuvres par la *cinématographie*. Les productions cinématographiques elles-mêmes sont protégées comme œuvres artistiques, quand l'auteur a su, par la mise en scène ou les combinaisons des incidents, leur donner un caractère original.

Par cet article qui ne figurait pas dans les conventions antérieures, et pour cause, la convention de Berlin consacre l'importance que l'invention récente du cinématographe a su acquérir en ces dernières années.

Peu de choses à dire de l'article XVI, si ce n'est qu'il vient compléter, dans le sens heureux du mot, les stipulations antérieures concernant les conditions de saisie des œuvres contrefaites; il ajoute en effet que la saisie peut s'appliquer aux reproductions provenant d'un pays où l'œuvre n'est pas protégée ou a cessé de l'être.

Avec cet article XVI se termine la série des réformes bonnes ou médiocres édictées par les congressistes de Berlin, et jusqu'à l'article XXV, nous n'avons plus que des remaniements sans importance des dispositions adoptées à Berne et à Paris; mais avec les titres XXV et XXVII nous pénétrons dans la partie franchement mauvaise et regrettable de l'acte élaboré à Berlin.

On dirait que, vers la fin de leurs travaux, les congressistes, effrayés des quelques audaces dont ils avaient eu la coquetterie, n'auraient plus songé qu'à exécuter un vaste saut en arrière; ils n'avaient point songé que ce n'est pas en vain que certains sauts sont dénommés périlleux.

Or ils crurent bon, dans le but peut-être d'augmenter les adhésions nouvelles à l'Union, de spécifier à l'article XXV que les nouveaux adhérents auraient le choix, soit d'adhérer à

la nouvelle convention, soit de prendre parmi ses propositions et celles des conventions qui la précédèrent, ce qui serait à leur convenance.

Si jamais un tel article était appliqué, les complications qui en résulteraient seraient telles qu'auprès d'elles les maquis de la procédure les plus touffus ne seraient plus que des forêts bien émondées, aux allées largement ouvertes.

Ce fâcheux état d'esprit se retrouve dans l'article XXVII, qui, avec son air innocent, ne tend rien moins qu'à créer une conception nouvelle, mais déplorable, en matière de conventions internationales.

D'après cet article, en effet, les actes antérieurs resteraient en vigueur dans les états qui ne ratifieraient pas la présente convention ; de plus les pays signataires des nouveaux Actes pourraient, lors de l'échange des ratifications, déclarer qu'ils entendent, sur tel ou tel point, rester liés par les dispositions des conventions auxquelles ils ont souscrit antérieurement.

De tout ceci il résulte sans ambiguité que les États contractants auront le choix entre les actes de Berne et de Paris d'une part et celui de Berlin de l'autre, mais que, de plus — et ceci n'est point fait pour diminuer le mal — ils pourront prendre dans les uns ou les autres ce qui leur semblera bon, et rejeter le reste.

Ainsi, chaque pays aurait de ce fait la faculté de revendiquer pour lui une convention particulière, faite de pièces et de morceaux empruntés aux différents Actes existants, et alors que deviendrait en tout ceci la convention dite internationale?

Non seulement les travaux des congressistes de Berlin, mais encore ceux de Berne et de Paris, rentreraient dans le néant comme une ombre légère; au lieu de tendre vers l'unité, on serait retourné à une diversité comme n'en ont jamais présenté les conventions de 1886 et 1896.

On conçoit maintenant pourquoi, à Berlin, les nations les plus rétrogrades adoptèrent, sans trop se faire prier, un certain nombre de réformes libérales.

C'est qu'elles savaient bien, en effet, que, grâce à ce regrettable article XXVII, elles pourraient toujours, au moment de la signature, faire leurs réserves sur les points qui affectaient des allures révolutionnaires.

Sans doute, et c'est là l'espoir que manifestait notre délégué,

M. Renault, les Etats ne joueront peut-être que médiocrement de cette arme laissée imprudemment entre leurs mains d'enfants terribles; mais montrer trop d'optimisme serait vraiment puéril. Il suffit, en effet, que cette menace soit suspendue au-dessus de nos têtes pour encourager toutes les craintes; or, ce sont simplement les destinées de la protection internationale en matière artistique qui sont en jeu dans cet article.

Il ne nous reste donc plus qu'à voir venir, et aussi à espérer malgré tout, puisque l'espérance est encore le bien le plus parfait qui ait été réparti aux enfants des hommes.

C'est dans cette conviction que nous allons maintenant parler de cet article IV, réservé tout à l'heure, et dont les conséquences peuvent être, si la convention est ratifiée, de la plus haute importance pour les artistes français.

Alors que les réformes intéressantes du congrès de Berlin sont en général depuis longtemps assurées en France par notre jurisprudence intérieure, il se trouve que l'article IV pourrait nous apporter un bienfait appréciable sur un point de droit particulièrement délicat.

Sans doute, l'article lui-même n'envisage nullement notre intérêt spécial, et tout le bénéfice que nous espérons en retirer y est seulement contenu en *puissance;* mais cela nous suffit.

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il est de toute nécessité de faire connaître auparavant à ceux qui les ignorent, comment en France est défendue et réglementée la *propriété artistique.*

C'est avec intention que le mot *artistique* est venu sous ma plume, et que je passe sous silence les domaines littéraire et musical.

Chez nous, en effet, les hommes de lettres et les compositeurs de musique sont depuis longtemps constitués en sociétés riches et puissantes, et leur grand effort mutualiste est parvenu à assurer, à la satisfaction de tous, la protection de leurs œuvres, et à régler au mieux de leurs intérêts les divers conflits qui pouvaient agiter les syndiqués.

Or, pour les artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, etc., les choses sont loin de s'être passées de façon aussi heureuse, et, à l'encontre de leurs frères des lettres qui ont su acquérir la force et par elle la liberté, ils ont tout à attendre des législateurs qui s'inclineront vers leur faiblesse; c'est pour-

quoi l'article IV de la convention de Berlin ne peut avoir d'intérêt que pour eux.

Mais, direz-vous, pourquoi existe-t-il en France une différence de condition entre les artistes d'une part, les hommes de lettres et les compositeurs de musique de l'autre? La raison en est que les artistes, soit par suite d'un certain antagonisme existant entre les différentes branches d'art, soit par insouciance, soit encore à cause de la complexité plus grande de leurs intérêts et des difficultés de réglementation de leurs *desiderata*, sont restés longtemps en dehors du mouvement d'union qui groupait les autres travailleurs de la pensée.

Avant 1885, en effet, on ne trouve rien dans le domaine des arts qui puisse rappeler — oh! de très loin — les syndicats des gens de lettres; c'est à cette époque que la *Société des Artistes français*, sur l'initiative de M. Tony-Robert Fleury, créait la première agence pour la *défense de la propriété artistique*.

Les débuts furent pénibles; les artistes ne semblaient pas avoir compris l'utilité de ce syndicat nouveau, qui s'était mis en tête de les arracher à leur apathie et prenait de leurs intérêts un plus grand souci qu'eux-mêmes. De plus, les attributions trop variées de la *Société des Artistes français* nuisaient au développement particulier de l'agence qui vivait dans son ombre.

Aussi peut-on dire que ce n'est guère avant 1896 que la protection en matière artistique entra dans la voie des réformes pratiques.

A cette date, la *Société des Artistes Français*, ne conservant de ses attributions que la partie contentieuse, fondait pour la défense et le recouvrement des droits de reproduction un syndicat, ou mieux une société mutuelle, constituée en conformité de la loi de 1884 sur les syndicats professionnels.

Les artistes allaient donc enfin pouvoir ne plus se laisser égorger sans défense; mais ils ne tarderaient pas à s'apercevoir aussi que, pour les sociétés, à l'inverse des hommes, l'impétueuse et splendide jeunesse n'a point pour habituel cortège la force et la puissance, mais qu'auparavant elles doivent apprendre à vieillir.

Malgré une organisation parfaite et d'une grande simplicité, malgré l'extrême limitation des frais généraux, malgré l'augmentation constante du nombre des syndiqués, en dépit d'une

progression impressionnante dans le recouvrement des droits qui se sont élevés de 6.000 francs la 1re année à 80.000 fr. en 1908, rien ne pourra empêcher que le *Syndicat de la Propriété artistique* n'ait que treize années d'existence. Et c'est pourquoi, en face de la loi, le petit monde des arts demeure dans une situation inférieure à celle qu'ont acquise les sociétés plus anciennes; trop jeune socialement pour être redoutable et écouté, il est resté impuissant, malgré le zèle de ses chefs, à se libérer des mauvaises lois qui l'oppriment et à s'attacher ceux qui les défont.

Mais quelles sont donc ces lois néfastes qui régissent en France le domaine des arts?

Le croirait-on? La jurisprudence artistique de notre pays est toujours dominée par le vieux décret du 19 juillet 1793. Or ce décret préhistorique, qui n'a point été abrogé, n'a oublié, en reconnaissant le principe du *droit de reproduction* des œuvres d'art, qu'une seule chose, mais à vrai dire l'essentielle, c'est de définir à qui ce droit appartient. L'artiste, en vendant son œuvre, aliène-t-il par cela même ses droits sur les reproductions futures de la dite œuvre, ou se les réserve-t-il tacitement? Le décret garde sur cette question capitale un silence qui, pour être plein de majesté, n'en est pas moins déplorable; son manque de précision et sa négligence livraient les artistes au régime de la fantaisie et du bon plaisir. Le jour viendrait fatalement où les tribunaux, se trouvant dans l'obligation d'interpréter cette loi boiteuse, en fixeraient l'esprit à leur façon.

On le vit bien. Le 27 mai 1842, à l'occasion d'un tableau du baron Gros, la Cour de Cassation, toutes Chambres réunies, rendait l'étonnant arrêt suivant qui, par le fait du silence du décret de 1793, n'a cessé depuis d'avoir force de loi.

Son importance nous autorise à le citer en entier :

La Cour,

Sur le premier moyen : — Attendu en droit que, conformément aux dispositions du Code civil, la vente faite sans aucune réserve transmet à l'acquéreur la pleine et absolue propriété de la chose vendue, avec tous les accessoires, avec tous les droits et avantages qui s'y attachent ou en dépendent;

Attendu que la vente d'un tableau et les effets qu'elle est appelée à produire ne sauraient échapper à l'application de ces principes qu'autant qu'une loi spéciale et exceptionnelle en aurait, d'une manière

formelle, autrement disposé, puisque, par sa nature, un tableau et les avantages qui peuvent se rattacher à sa possession sont susceptibles de l'appropriation la plus complète ;

Attendu que le droit de reproduire le tableau par la gravure doit être compris au nombre des droits et facultés que transmet à l'acquéreur une vente faite sans réserve ;

Attendu que la loi du 19 juillet 1793, invoquée par les demandeurs en cassation, se borne, en ce qui concerne les peintres, à assurer à ceux qui font graver des tableaux ou dessins, à leurs héritiers et cessionnaires la propriété de leurs ouvrages et le droit de les reproduire, en plaçant ce droit de reproduction sous la protection d'un privilège temporairement exclusif, mais que cette même loi applicable seulement au cas où le peintre, reste propriétaire de son tableau, a entrepris de le reproduire par le procédé de la gravure, n'a eu aucunement en vue de créer à son profit, quant à ce droit de reproduction, une propriété distincte, indépendante de celle du tableau, et qui lui serait toujours conservée, malgré l'aliénation, par lui faite sans aucune restriction, du tableau auquel se rattache l'exercice de ce droit ;

Sur les deuxième et troisième moyens :

Attendu que ces deux moyens se confondent avec le précédent et restent soumis à la même solution, puisqu'ils présentent l'un et l'autre l'unique question de savoir si le sieur Gros, après avoir vendu sans réserve son tableau en 1809 et les ajoutés en 1835, a pu ensuite transmettre utilement à Vallot le droit de reproduire ce tableau ou ces ajoutés par la gravure, et que, sous ce rapport, l'arrêt attaqué se trouve suffisamment motivé ;

Rejette, etc.

Président : M. Portalis, p. p.
Rapporteur : M. Mesnard.
Proc. général : M. Dupin (concl. conformes).
Avocats : MM. Nachet et Scribe.

De cet arrêt, il résulte nettement qu'un artiste, en vendant une de ses œuvres, perd tous ses droits sur les reproductions de ladite œuvre, s'il a omis — et c'est le cas habituel — de *spécifier explicitement qu'il se les réservait.*

Or, les peintres, graveurs, etc., et même les acquéreurs de leurs travaux ignorent pour la plupart que cet arrêt a force de loi, et c'est pourquoi nous avons cru utile de leur en donner connaissance.

D'ailleurs, pourquoi voulez-vous que l'idée de faire une pareille réserve vienne aux artistes ? n'est-il point absurde

d'être obligé de spécifier que l'on se réserve *ce qui vous appartient?* C'est le contraire qui est logique : un artiste veut-il vendre en même temps que son œuvre le droit de la reproduire? Dans ce cas, il est tout naturel qu'il spécifie explicitement un semblable abandon.

Les conséquences de l'arrêt de 1842, qui complète de façon si désastreuse le décret de 1793, sont innombrables et méritent de retenir notre attention.

D'abord cette loi est une menace constante pour les intérêts des artistes qui sont exposés, en omettant la fameuse clause, à perdre par la suite tous droits sur les reproductions que des industriels peuvent faire de leurs œuvres vendues.

La plupart du temps ils ne font aucune réserve, non seulement quand ils ignorent la loi, mais même quand ils la connaissent, dans la crainte où ils sont, en soulevant des difficultés inconnues de l'acheteur, de manquer une vente souvent par elle-même déjà bien aléatoire.

En dehors de toute question d'intérêts, les mauvais effets de la loi peuvent même avoir une répercussion sur le côté « Art ».

Il est rare en effet qu'un artiste parvienne du premier jet à réaliser sa pensée : un tableau, une sculpture, procèdent en général de diverses études, au cours desquelles l'idée première va sans cesse en se modifiant et se précisant. Supposons que l'auteur ait été amené à vendre ces études — sans réserves, selon le cas habituel — alors qu'il n'a point encore manifesté sa pensée dans la forme définitive. Plus tard il lui sera impossible, sans risquer des poursuites, de reprendre son œuvre inachevée, au moment peut-être où, l'idée qu'il poursuivait à travers les années étant enfin mûre, il allait pouvoir la cueillir comme un beau fruit.

Mais les conséquences de la loi peuvent même encore être néfastes dans le cas où l'artiste aura spécifié explicitement la réserve de ses droits; et c'est là que les beautés de la loi se manifestent dans toute leur splendeur.

M. Chapelle, le distingué délégué général du *Syndicat de la Propriété artistique*, avec lequel nous nous entretenions récemment de cette intéressante question, nous disait avec malice :

— Je ne souhaite point d'ennuis aux tribunaux de mon pays; mais cependant je serais bien heureux de les voir dans l'obligation de solutionner le cas suivant : Admettons qu'un éditeur, après avoir acquis les droits de reproduction sur un tableau, commande à un graveur une eau-forte représentant ce dit tableau. Ce travail peut exiger de longues années, coûter fort cher à l'éditeur, et pendant ce temps l'original passer en différentes mains.

« Or supposons qu'à la suite d'un décès, par exemple, le dernier acquéreur laissant des enfants mineurs, le tableau en cause soit vendu à une enchère publique; il le sera sans doute *sans réserves*, car les vendeurs ignorent le plus souvent si le premier acquéreur a consenti une réserve ou non. Sur ces entrefaites, un éditeur achète le tableau et, se trouvant acquéreur d'une œuvre vendue sans réserves, en fait faire à son tour des reproductions. Le jour où elles paraîtront, le premier éditeur les fera saisir en vertu du droit qu'il a acheté de pouvoir seul reproduire le tableau en question.

« Que décideront les tribunaux ? Leur embarras sera grand, car l'éditeur saisissant est bien fondé en sa réclamation, puisqu'il est propriétaire des droits de reproduction, et le deuxième ne l'est pas moins, puisqu'il est propriétaire de l'original sans réserves.

« Il faudra donc rechercher quel est celui des vendeurs qui a omis de notifier à son acquéreur la réserve des droits concernant le tableau, et les difficultés peuvent être inextricables. »

L'arrêt de 1842, qui est nuisible aux intérêts moraux et matériels des artistes, l'est aussi au fonctionnement du *Syndicat de la Propriété artistique*. Il complique toutes ses opérations et fait perdre un temps précieux aux membres dévoués qui le dirigent. Quand un artiste demande au syndicat la protection pour une de ses œuvres, on est en effet obligé, entre autres questions, de lui demander s'il en est encore possesseur et, s'il ne l'est point, force est bien de s'enquérir s'il a fait la fameuse réserve des droits; or, ils ne la font presque jamais, comme nous l'avons vu précédemment, et le Syndicat se trouve alors impuissant à récupérer les sommes qui leur sont dues.

Et cependant cette loi était si facilement modifiable, sans

pour cela déchaîner aucun bouleversement sensationnel, aucune révolution tapageuse au travers de notre vieille jurisprudence qui se croit bâtie pour l'éternité!

Il y a déjà beau temps que le *Syndicat de la Propriété artistique* avait tenté de faire aboutir une réforme aussi simple; M. Tony Robert-Fleury avait même déposé un projet de loi dont l'essentiel tenait en deux articles rédigés dans ce sens :

Article 1. — Sauf stipulation contraire, l'aliénation d'une œuvre d'art n'emporte pas avec elle le droit de la reproduire.

Article 2. — Exception est faite pour le cas des portraits.

Or, jusqu'à ces derniers temps, où M. Couyba vient, en le reprenant, de lui apporter une vie nouvelle, ce projet, si simple et si digne d'intérêt, était demeuré enfoui au plus profond des archives ministérielles, sans que jamais s'élevât une voix en sa faveur au sein des commissions.

De leur côté les artistes semblaient plutôt indifférents; seuls, quelques rares journaux avaient bien voulu ne pas se désintéresser entièrement de la question, et moi-même, dans *la Liberté*, je m'étais fait l'écho des revendications du Syndicat.

Mais pour tirer un tel projet de loi du sépulcre, il eût fallu davantage; il eût fallu surtout au *Syndicat de la Propriété artistique* la puissance des sociétés similaires, cette force qui soulève l'opinion publique, déclanche à la Chambre et au Sénat les concours véhéments, et secoue la torpeur des maîtres devenus inquiets.

Les artistes syndiqués — et que dire des autres — payaient leur longue insouciance d'antan; avant de surmonter l'indifférence ou le dédain, il était nécessaire à leur adolescence de passer à l'âge viril, d'acquérir des muscles et de laisser pousser ses griffes ; car si la loi d'amour élève les âmes vers les Au-delà où doit être le règne de Dieu, ici-bas la loi de force est la seule par laquelle l'homme puisse arracher à l'égoïsme de l'homme les biens de la terre et consolider son trône.

Heureusement, si la Convention de Berlin est ratifiée, peut-être n'aura-t-on pas besoin de porter la question au Parlement, et, à lui seul, l'article IV épargnera-t-il aux artistes une longue patience.

C'est ce qui nous reste à examiner.

D'après l'article II des Actes de Berne et de Paris, les conditions de jouissance et d'exercice des droits des auteurs dans les pays autres que le pays d'origine de l'œuvre étaient subordonnés à l'accomplissement des *formalités* prescrites par la législation de ces derniers pays.

Or, l'article IV de Berlin, qui remplace ce titre II, décrète que toute *formalité est supprimée*, et que même la jouissance et l'exercice des droits sont indépendants de l'existence de la protection dans les pays d'origine de l'œuvre.

Du fait de cet article, nous allons donc assister à cet étrange spectacle : les artistes étrangers qui, dans leur pays d'origine, étaient astreints, avant le Congrès de Berlin, à de multiples formalités, et devaient les avoir remplies pour se faire protéger en France, pays où du moins ces formalités n'existaient pas, vont voir dorénavant toutes ces entraves supprimées chez eux; à ce point de vue, ils seront devenus nos égaux. Mais voilà où la chose devient plaisante : les artistes français, pour être protégés en France, doivent, d'après la loi du 27 mai 1842, avoir fait la réserve de leurs droits, clause qui n'a jamais été demandée par les pays étrangers à leurs propres nationaux.

Il arrivera donc que les étrangers se trouveront en France dans une condition plus avantageuse que les Français.

Devant une telle anomalie, ou plutôt devant une aussi monstrueuse iniquité, qui doit être criée sur les toits et qui le sera, en un pays léger mais en somme généreux et prompt à combattre l'injustice pourvu qu'il n'ait point la peine de la découvrir, ou bien les lois de 1793 et 1842 tomberont d'elles-mêmes comme un fruit blet qui se détache de l'arbre, ou l'on sera obligé d'adopter, en la matière, la jurisprudence de l'Europe qui, sur certains points, s'offre parfois le malin plaisir de se montrer plus que nous libérale. Ainsi, les congressistes de Berlin, dont l'unique souci était d'améliorer la protection internationale, auront, à leur insu et d'une façon indirecte, rendu un service particulier à toute une catégorie de citoyens français.

Et certes cette conséquence lointaine et inattendue d'un article des Actes de Berlin serait un des bienfaits les plus évidents et les plus certains d'une convention où les améliora-

tions attendues et définies comportent en général peu d'évidence et moins encore de certitude.

Nous espérons cependant que si cet heureux présage se réalise, les artistes français ne s'endormiront point sur ce don de joyeux avènement ; mais que, prenant pour modèle leurs frères des Lettres, ils poursuivront avec une ardeur égale toute autre amélioration possible de leur condition. Une fois libérés de lois étroites et archaïques, une fois assurés de retirer au moins ce qui leur est dû des *reproductions* de leurs œuvres, il sera temps pour eux d'essayer de faire bénéficier les *originaux* à leur tour, sinon de conditions identiques, du moins des avantages qui les placent en regard des œuvres littéraires et musicales dans un nouveau cas d'infériorité. Alors que, pour ces dernières, l'original ne cesse de *produire* tant que l'œuvre n'est pas tombée dans le domaine public, alors qu'*a priori* il n'y a pas de limites aux bénéfices des auteurs et de leurs ayants droit, l'artiste et ses héritiers, une fois vendu l'original de leur œuvre, peuvent la considérer comme perdue pour eux *entièrement* et sans retour. Sans doute cet original, comme *l'Angelus* de Millet, pourra bien par la suite acquérir une valeur que nul n'avait prévue ; peu importe ! L'auteur et ses proches peuvent mourir de faim : tels les damnés de *l'Enfer* du Dante, ils n'ont plus qu'à laisser toute espérance.

Il semble donc qu'il serait de la plus élémentaire justice d'abandonner aux artistes et à leurs descendants un *tant pour cent*, par exemple, sur les ventes successives de leurs œuvres. On annonce, d'ailleurs, qu'une commission de peintres et de sculpteurs, sur l'initiative du *Journal*, vient de se réunir dans le but de déterminer dans quelles conditions pratiques cet acte d'humanité pourrait avoir quelque chance d'aboutir.

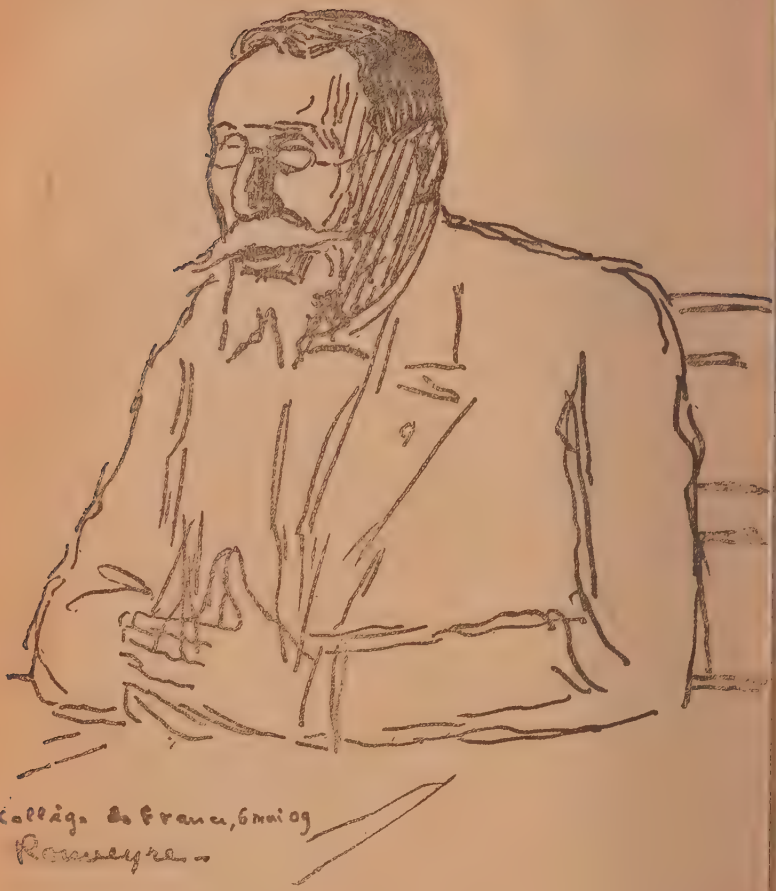
Souhaitons-lui donc d'aboutir rapidement ; c'est en vain d'ailleurs que l'on retarde l'inévitable, et plutôt que de se laisser arracher lambeaux par lambeaux les réformes nécessaires, n'est-il point plus magnifique, sinon plus habile, d'aller à leur rencontre et de les accueillir comme des amies ?

D'autres congrès suivront sans doute celui de Berlin et tenteront de nouveaux efforts vers un idéal jamais atteint de plus grande justice.

Puisse d'ici là la France, dont la prétention a toujours été

de diriger le Progrès, se libérer des dernières entraves qui enserrent son domaine artistique, ne pas attendre, pour travailler au bonheur de ses enfants, que l'exemple lui en vienne du reste du monde, et ne point se laisser donner parfois de grandes et ironiques leçons !

MAURICE PÉZARD.



GABRIEL MONOD

JOE JEANNETTE

LES SURPRISES DU BACHELIER PETRUCCIO

(*Suite* [1])

CHAPITRE VIII

UN ESTOMAC CREUX EST PEU ENCLIN A MÉPRISER LA RICHESSE, ET LES AMANTS ILLUSTRES DEVAIENT AVOIR DES RENTES

Petruccio savait sa leçon ; il avait hâte de la répéter. L'ardeur des néophytes qui brûlent de communiquer à d'autres la science dont ils sont nouvellement imbus l'embrasait. Avec cette différence, toutefois, qu'il n'apprendrait sûrement rien à Rosalinde. Mais il pourrait lui prouver qu'il *savait*, et n'était plus le godiche trouvant le moyen de se piquer le doigt précisément là où tout autre n'eût rencontré sous sa caresse que douceur et suavité.

Le pied léger, le cœur en joie, il se rendit chez la toute-belle. Il tomba au milieu d'un grand branlebas, comme le premier soir où il l'approcha. Elle houspillait rudement le comte de San Paolo. Sa bonne volonté de chercher noise à ce noble seigneur, sans motif appréciable, était évidente. Elle l'accablait avec une injustice criante. Il s'efforçait de demeurer indulgent et calme. Plus il y réussissait, plus elle s'irritait et s'acharnait. Petruccio ne comprenait rien à cette querelle d'Allemand, pas plus que San Paolo ; pris à témoin, il branlait la tête tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, indifféremment et de telle sorte qu'on y pouvait lire, à la vérité, une approbation ou une improbation, suivant le désir qu'on en éprouvait. Le comte, ni surtout Rosalinde, n'en demandait pas davantage.

A la fin, le comte s'obstinant à ne pas sortir de ses gonds, Rosalinde le mit fort déshonnêtement à la porte. Philosophiquement, il rajusta sa perruque dont ce manège avait dérangé la belle ordonnance, prit son tricorne et sa haute canne, se

1) Voy. *Mercure de France*, nos 286 et 287.

retourna (le trois quart l'avantageait) pour, souriant, lancer un : « Au revoir, ma toute belle » du dernier galant, et disparut, très digne.

Elle continua de tempêter bruyamment jusqu'à ce que le carrosse du vieux gentilhomme roulât au dehors. Elle prêta l'oreille pour s'en assurer. Aussitôt, sa physionomie se transforma ; le plus joyeusement du monde, elle fredonna un chant de victoire, exécuta plusieurs gambades, prit Petruccio par le cou, et l'embrassa énergiquement sur les deux joues en disant :

— T'es gentil !

Il en convint volontiers, et pensa défaillir de joie. Plus profond psychologue, il se fût aperçu que ces baisers ne s'adressaient pas à lui. Il crut devoir s'en autoriser pour entamer quelqu'un de ces travaux d'approche dans lesquels il se croyait désormais une habileté consommée. Rosalinde, préoccupée par ailleurs, ne s'en aperçut même pas, et l'interrompit tout de go en l'entraînant à son cabinet de toilette.

— Viens ! Tu me tiendras compagnie.

Relégué au rang d'objet familier, il accepta cette mortification. Il le vit bien : sa présence ne troublait en rien la Rosalinde. Elle se déshabilla sans plus de façons, afin de procéder à une toilette des grands jours. L'occasion eût pu sembler favorable ; nulle épingle sur le chemin ! Mais au cœur de Petruccio mille piqûres vives le lancinaient. Leur douleur le paralysait. Et jamais les trésors qu'il contemplait à portée de son geste ne lui avaient paru si lointains.

Rosalinde parlait d'abondance. Elle contait la grande nouvelle du jour : la douairière de Bastignano, grand'tante du marquis Arrighi d'Ascaldi, venait d'entreprendre le grand voyage, après avoir institué son petit-neveu légataire universel. Cet héritage en faisait un des personnages les plus riches de la République. Sans hésiter, Rosalinde déréta l'exil du vieux San Paolo, dont l'avoir s'écornait, et griffonna un mot à d'Ascaldi. La place était libre ; on l'attendait.

— Lucinda ne le retiendra-t-elle pas? objecta Petruccio, se raccrochant à un espoir aussi inutile qu'improbable.

— C'est me faire injure que le supposer, dit Rosalinde. D'Ascaldi ne peut manquer de venir; dès qu'il m'aura vue... j'en réponds.

Avec une minutie rare, un goût impeccable, un art merveilleux, elle avivait, exaltait les multiples aspects de sa beauté. On ne pouvait en conscience la contredire : elle était irrésistible. D'ailleurs, à quoi bon? En se résignant au rôle de confident, Petruccio s'insinuerait dans son intimité ; il en prendrait le plus possible, le principal excepté.

Quiconque sait se contenter de peu est sur la voie de la sagesse. Nulle philosophie n'est plus propre à consoler ceux à qui la vie ne laisse que des miettes.

Une fois attifée, Rosalinde passa dans son boudoir. Un galop sonna dans la cour. D'Ascaldi se présenta. Il fut accueilli avec grâce, mais le plus naturellement du monde, comme si sa démarche n'avait rien que de normal et d'attendu.

Galamment, il déposa aux pieds de Rosalinde l'hommage des terres, des prés, des champs, des forêts, des villages, lieux-dits et dépendances, dont il héritait.

Elle accepta avec enjouement.

— Je me sens en appétit : nous allons manger un village dans la semaine.

D'Ascaldi se montra charmé de tant d'esprit, s'assit à ses côtés, et commença de la caresser. Elle congédia gentiment Petruccio. Il quitta la place, le cœur gros. Battant le pavé sans but, il monologua :

— Oui, je sais ; on m'a doctoralement enseigné le mépris des richesses; mais pour prétendre à cet état d'âme, il faut mépriser aussi les biens qu'elles procurent. De sorte que « faulte d'argent » est le pis qui puisse advenir à tout homme ayant simplement faim, ou tombant amoureux, c'est-à-dire soumis à deux des nécessités essentielles de sa nature. J'en fus convaincu le jour où je ne trouvai pas au fond de ma poche le nécessaire à payer mon dîner ; je m'en convaincs encore aujourd'hui, où un autre mange mon dîner, c'est-à-dire se repaît d'amour avec celle qui est l'objet du mien, uniquement parce qu'il est riche et que je suis pauvre.

Il prit, à tout hasard, la résolution de faire fortune. Il concéda :

— L'argent ne doit pas être un but, j'en conviens volontiers. Mais c'est un moyen, le plus efficace. Il serait sot de s'en priver bénévolement.

Il réfléchit encore, ses habitudes d'École le portant à philosopher :

— Il est donc impossible, quand on est un homme, quand on est une femme, pétris tous deux du limon terrestre, de s'aimer dans l'absolu. Je vois que les illustres amants des temps passés n'avaient nulle autre préoccupation hors leur amour : il leur fallait, pour cela, être nantis de rentes solides. J'en suis persuadé, bien que l'on ait négligé de m'en avertir.

Cette conclusion d'ordre pratique dépoétisa singulièrement à ses yeux Laure, Pétrarque, et tutti quanti. Non sans amertume, il considéra cet aspect bourgeois de leur physionomie, négligé jusque-là, et, dans un sens, légèrement comique.

— Car il est bien certain que le proverbe a raison : nul ne vit d'amour et d'eau fraîche... pas plus que l'amour ne vit de pain sec.

Ces considérations empreintes de sagacité ne le consolaient nullement. Il manquait de philosophie.

CHAPITRE IX

LA SAGESSE, POUR UN POÈTE, CONSISTE A NAÎTRE RICHE, ET L'ÉGALITÉ S'OBTIENT EN BALANÇANT LE MÉRITE PAR LA FAVEUR

Vers cette époque, Petruccio perdit ses parents. Ils se suivirent de près dans la tombe, après avoir été longuement et étroitement unis dans la vie. Jamais ne donnèrent-ils que des marques de tendresse à leur fils : il leur avait voué une affection profonde. Le coup frappa rudement son âme délicate, sensible aux meurtrissures, et non encore familiarisée avec la mort.

Avec eux, il perdait les subsides mensuels qui lui permettaient de vivre. Pour tout héritage, quelques centaines d'écus assuraient son existence un bref laps de temps. Il fallait aviser à l'avenir, autrement que pour escompter purement et simplement cette viande creuse, la Gloire.

Il décida de la monnayer, après l'avoir conquise, ce à quoi il n'imaginait aucun obstacle. Ses succès de poète l'encourageaient. Il compulsa ses manuscrits, et recueillit en poèmes, après un choix amoureusement pratiqué, la valeur d'un volume.

Sa copie sous le bras, il se rendit chez un éditeur, persuadé qu'il lui apportait la fortune. A son grand étonnement, l'éditeur la refusa, au moins sous cette forme. Il s'écria, les bras au ciel :

— Mais vous êtes totalement inconnu, jeune homme! Comment voulez-vous qu'on vous édite?

Le jeune homme ayant, non sans sagacité, observé que si personne ne l'éditait parce qu'il était inconnu, il demeurerait inconnu tant qu'il ne serait pas édité, — cercle vicieux au premier chef, — le marchand de livres entama un verbeux discours sur la crise du livre et le krach de la librairie, évoqua le sinistre fantôme de la faillite, geignit plaintivement sur son malheureux sort, et sur la bonté d'âme qui le portait à se ruiner par et pour les auteurs. Colporteur au début de sa carrière, il possédait aujourd'hui un somptueux hôtel dans le plus riche quartier de Mantoue, en même temps qu'une délicieuse maison des champs. Quel incommensurable propriétaire foncier fût-il devenu, si le commerce du livre avait prospéré, au lieu de péricliter!

Il conclut sa jérémiade en proposant à Petruccio de publier le volume à frais d'auteur, et moyennant une honnête commission.

Le poète estima cet homme à la valeur d'un âne, et s'en fut de la boutique en secouant la poussière de ses semelles. Il y revint, après en avoir visité d'autres de même espèce, qui l'étourdirent de la même antienne. Après tout, il avait confiance en soi. Les écus déboursés rentreraient bientôt au bercail après avoir fait des petits : il convertit une part de son héritage en un chiffre respectable de coquets volumes in-16. Il en distribua à diverses célébrités littéraires et à des gazetiers notoires : négligeant les uns d'en lire le contenu, les autres d'en mentionner fût-ce le titre dans leurs feuilles, ils les revendirent à bas prix à des bouquinistes. Voilà comment l'échoppe de ces fripiers de la pensée livresque est à la fois le dépotoir et le Panthéon où naissent les jeunes gloires, et où s'oublient les anciennes.

D'autres exemplaires, marqués d'hommages follement respectueux, allèrent à de nobles dames, vieilles ou jeunes, qui daignaient parfois recevoir l'auteur de la façon que nous avons dite plus haut : il se fit, à cette occasion, de mortelles ennemies de celles qu'il négligea.

Il reçut quelques lettres particulièrement élogieuses, prédisant le succès. Il en accepta l'augure et se donna partie gagnée. Mais la joie de voir son nom briller aux étalages des libraires ne dura pas : la fraîcheur des couvertures non plus ; sous les vitrines, les coquets volumes in-16 se fanèrent comme des roses à l'automne, et disparurent, noyés sous le flot des nouveaux arrivants. L'éditeur accusa dix-sept exemplaires vendus. Amertume ! Prodigieuse distance entre le point de vue d'où ses maîtres envisageaient les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et celui des vendeurs de livres ! Il s'étonna auprès d'Hiéronymo que tant de gloire rapportât si peu.

— A de rarissimes exceptions près, dit son ami, les poètes ne font pas fortune, du moins avec leurs œuvres. Les plus sages naissent riches. Les autres ne tirent du produit de leur cerveau qu'un prix dérisoire, quand par hasard on le leur paie. Heureux ceux sur qui s'arrête la faveur des princes, sous forme de pensions ! Si M. de Voltaire laissa après sa mort une grosse fortune, il faut se souvenir qu'il la gagna dans les fournitures militaires ; ses poésies n'y entraient pour rien, et ses tragédies pour pas grand'chose. Tu admireras maintenant avec moi la sagesse des parents qui détournent leurs fils de la littérature. Par un étrange illogisme, ils coupent les vivres aux récalcitrants qui persistent dans cette carrière infructueuse, et continuent l'adjuvant de leurs deniers à ceux qui entrent dans une voie de tout rapport et de tout repos. Mais je vois là une de ces contradictions par quoi les hommes s'amusent à dérouter le philosophe, qui s'ingénie à découvrir une raison valable à leurs mobiles.

Après un silence, il ajouta :

— Ce n'est pas à dire que la Gloire ne soit que fumée. Elle a bel et bien sa valeur sur la place pour qui sait en jouer. Mais le bénéfice en va généralement à d'autres qu'aux poètes.

— A qui donc ?

— Aux marchands, qui sont des hommes sans génie, mais habiles. Entre leurs mains, les chefs-d'œuvre fructifient. Le plus souvent, les auteurs sont morts quand la Renommée les consacre ; de sorte que mourir est pour eux le moyen le plus sûr et le plus rapide d'arriver. J'en discerne une double raison : premièrement leur cerveau devance les conceptions de la moyenne de leurs contemporains ; et « quand on a raison vingt-

quatre heures avant le commun des hommes, on passe pour n'avoir pas le sens commun pendant vingt-quatre heures », comme l'affirme très justement M. de Rivarol ; deuxièmement, ils sont moins gênants pour leurs confrères dans l'autre monde que dans celui-ci. Or, ton bagage est trop léger pour prétendre à la Gloire, même si tu trépassais dès ce soir. Il te faut vivre. Crois-moi : cherche un emploi.

Petruccio se pénétra de la justesse de ce conseil. Il se prit la tête dans les mains, et réfléchit au genre d'emploi qui lui conviendrait le mieux.

— Les Secrétaireries d'Etat m'iraient comme un gant. On y est parcimonieusement rétribué, mais on en donne à l'Etat pour son argent. Les diplômes universitaires y sont une excellente référence, et, de ces solennels parchemins, je tapisserais les murs de ma chambre. Enfin on y accède par le moyen d'un concours, qui en réserve l'entrée au seul mérite personnel.

Et justement la *Gazette officielle* annonça que la Secrétairerie d'Etat du Commerce ouvrait un concours pour cinq places de rédacteur dans ses bureaux.

— Un peu pour moi ! se dit Petruccio, à la lecture des matières qui en faisaient l'objet.

Il se présenta hardiment, sûr de soi. Dans la salle où il subit les épreuves, il compta trente-deux concurrents. Quelques-uns, comme lui, ne connaissaient là personne. Par leur façon d'interpeller les huissiers, d'afficher d'indubitables signes de connivence avec les fonctionnaires assurant la police du concours, d'autres faisaient étalage de leurs intelligences dans la place ; ils semblaient presque de la maison, et voulaient en paraître le plus possible, afin d'intimider leurs rivaux. D'un air d'ennui hautain et de dédain superbe, le voisin de Petruccio bâcla de sommaires et hâtives réponses aux questions posées.

— Vous comprenez, quand on est, comme moi, le petit-neveu du concierge de la maison de campagne de la maîtresse du Podestat, inutile de se fouler la rate : on passe parmi les premiers.

— Voilà une visible outrecuidance ! pensa Petruccio, qui ne s'en appliqua pas moins à donner toutes satisfactions aux examinateurs.

Le lendemain, la liste de classement des candidats fut affi-

chée : son nom figurait en tête, et celui du petit neveu du concierge de la maison de campagne de la maîtresse du Podestat, en queue.

— Et maintenant, que comptes-tu faire ? lui demanda Hiéronymo.

— Attendre ma nomination, et me laisser vivre. Tout est fait.

— Rien n'est fait, au contraire ! Il est indispensable de chercher des appuis. Si tu veux, j'en parlerai à mon père.

— J'intriguerais ? Alors que j'ai pour moi le droit le plus évident ? Ce serait suspecter l'impartialité de mes juges, et je ne m'y résoudrai pas. Ce serait mettre en doute les grands principes de Justice et d'Humanité dont nos pères ont assuré le triomphe ; ils ont fait une révolution pour supprimer la faveur et les privilèges héréditaires, et introduire l'honnêteté dans le gouvernement et l'administration de ce pays. J'ai foi en la bonté et la solidité de leur œuvre.

Hiéronymo hocha la tête. Il essaya de convaincre son ami, et se buta à sa belle âme comme à une borne. Petruccio n'en démordit pas. Régulièrement, chaque matin, il guetta sa nomination à la *Gazette officielle*. La lecture de ce quotidien ne manque apparemment pas d'aridité : il put s'en pénétrer ; il ne savait pas y découvrir ces motifs de douce gaieté qui la rendent attrayante aux yeux des initiés.

Les nominations parurent. Le candidat classé premier sursauta : en tête venait celle du petit-neveu du concierge de la maison de campagne de la maîtresse du Podestat ; puis celle du cousin de la femme de Son Excellence l'un des Secrétaires d'Etat en fonctions ; puis celle du frère cadet d'un Sénateur ; puis celle du fils d'un des directeurs de la Secrétairerie du Commerce ; enfin, celle d'un petit gazetier de l'opposition.

Il restait sur le carreau, avec son numéro un. Cette injustice le révolta : car c'est chose à quoi les animaux, les enfants et les natures primitives sont vivement sensibles ; cette sensibilité s'atténue et disparaît quand la civilisation a suffisamment sophistiqué les âmes des hommes.

Indifférent à la politique, Petruccio l'ignorait ; il la voyait à travers les belles phrases dont les manuels d'histoire habillent les vilaines actions des chefs d'Etat et de leurs suppôts ; il avait accepté bonnement de ses maîtres tout le bien que le gouvernement présent — à l'instar de tous les gouvernements

présents — leur enjoignait de professer publiquement, et même privément, sur son propre compte. Ces gens à gages cornèrent à ses oreilles les beautés de la revolution mantouane, qui avait ouvert au monde une ère lumineuse de Justice, de Pitie, d'Amour, etc..., assurant aux humains un bonheur edénique. Ils négligaient d'ajouter que les fils de ses auteurs l'avaient soigneusement détournée de son but, s'en reservant, dans la plus large mesure, le bénéfice exclusif. Les descendants de ceux mêmes contre qui elle etait dirigée avaient su, eux aussi, s'approprier une part du gâteau. Et le troupeau du peuple était tondu d'un peu plus près qu'auparavant.

Le bachelier avait cru en ces mirages; par nature et par éducation, il était homme de beaucoup de foi, aimant le Vrai, le Beau et le Bien, qu'il s'imaginait rois de l'univers. L'experience lui enseignait que, pour principal résultat de cet effort grandiose vers un monde meilleur, des nouveaux venus se superposaient aux privilégiés d'autrefois, investis d'analogues avantages sociaux, mais infiniment plus nombreux. L'abus se développait : progrès évident.

Petruccio fulmina contre la corruption du siècle. Hiéronymo tenta de le calmer.

— Tu aurais mieux fait de m'écouter, de laisser agir mon père. Il eût protégé un citoyen méritant, sans enthousiasme, je le concède, parce que sans benefice ; mais je l'y eus contraint. Le cas se présente rarement ; les moins méritants ont, en effet, plus besoin de protections que les autres, et s'efforcent davantage à en obtenir. C'est un axiome que la valeur intrinsèque d'un candidat, comme d'un magistrat ou d'un fonctionnaire, est inversement proportionnelle au cube de son dossier. La faveur, remplaçant le mérite pour ceux qui en manquent, rétablit l'équilibre, et on obtient l'égalité. Mon père eût peut-être réussi. Je ne puis l'affirmer absolument; car si mes renseignements sont exacts — et je le crois, — le concours que tu subis fut ouvert dans le seul but de caser aussi reglementairement que possible les cinq candidats attitrés depuis. Leur nomination était acquise d'avance.

Assommé sous le coup de cette révélation imprévue, Petruccio balbutia :

— Alors !... Alors !...

Il se sentit une âme d'anarchiste, et comprit toutes les révoltes. Hiéronymo ajouta pour l'achever :

— Du reste, ton aventure n'épuise pas le sujet. Il est d'autres beautés en matière de carrières et de fonctions publiques. Nos pères ont supprimé le privilège de l'hérédité comme entaché d'aristocratie. Leur but fut louable. L'accession de tous à tous les emplois rendue possible : quel rêve ! Or, vois autour de nous : les Sénateurs, élus par le peuple, se transmettent leurs sièges de père en fils ; les fils des Secrétaires d'Etat parcourent avec une rapidité vertigineuse les échelons de la hiérarchie administrative, et témoignent d'aptitudes notoires pour les plus grasses sinécures ; les fils des généraux parviennent aux hauts grades de l'armée dans le temps le plus court ; les fils d'amiraux ont beau échouer ou couler nos navires, le nombre sans cesse croissant de leurs galons est un sûr garant de leurs qualités nautiques éprouvées. Comme du tempérament physique de leurs parents, il est à croire que les enfants en héritent l'éloquence, ou les talents administratifs, ou les capacités militaires. Ce phénomène s'étend aux neveux, et jusqu'aux gendres. Le commun des mortels ne saurait se mesurer avec eux : ils le lui font bien voir. L'hérédité des charges est abolie en droit comme loi de l'Etat ; elle se maintient en fait comme loi naturelle, je suppose ; sa base est scientifique, et non plus juridique. Tu saisis la différence. Je te rappelle que, pour la marquer, pour aboutir à ce résultat mirobolant, il fallut une révolution. Tu ne sembles pas t'en réjouir avec un enthousiasme proportionné !

Hiéronymo riait sataniquement. Petruccio le traita de bourreau, et s'en fut.

CHAPITRE X

PETRUCCIO BÉNÉFICIE D'UNE INFLUENCE OCCULTE, TANDIS QUE ROSALINDE SE RÉJOUIT DU PLUS BEAU COUP DE SA CARRIÈRE

Il fut outré de cet échec et de ses causes, au point de n'en pouvoir rien celer, le soir, chez Rosalinde, où il figurait au souper. Elle s'enquit, amicale :

— Quelle tête, mon pauvre ami !... Seriez-vous amoureux ?

— Amoureux !... Je n'ai jamais cessé de l'être, de toute

mon ardeur, vous le savez bien, et vous savez aussi sur quel autel brûlent mes feux ! Non, il ne s'agit pas de cela !

A la fréquenter assidûment, il s'était familiarisé peu à peu avec sa divinité. Rosalinde, sans rien lui accorder, entretenait sa flamme avec autant de soins que jadis les Vestales en dévouaient à l'entretien du feu sacré. Elle y mettait de la douceur, de la fermeté, de la pitié, de l'ironie, amalgamant au mieux ces sentiments divers. Elle eût considéré comme une défaite toute tentative de sa victime pour s'évader de ses fers ; son amour-propre était en jeu ; on eût dit à certaines heures qu'elle éprouvait une tendresse pour Petruccio : l'instant d'après, elle le maltraitait. Sans lui céder, elle le voulait enchaîné à son char ; elle s'étonnait fort qu'il ne se jugeât point satisfait de ce platonisme imposé, qui devait cesser le jour où le poète serait en mesure d'y mettre le prix. Arrangez comme vous voudrez ces bizarreries et ces contradictions ; vous n'y découvrirez rien que de naturel, si vous avez tant soit peu pratiqué le cœur des femmes : il en est encore plus pétri que le cœur des hommes. Ce n'est pas peu dire.

La camaraderie, l'intimité nées de cette situation étrange cessaient lorsque Petruccio, revenant à son dada favori, assaillait Rosalinde de ses objurgations amoureuses. Elle répondait invariablement :

— Vous savez mes principes : je m'y tiens. Devenez riche ; je serai à vous autant, et peut-être plus que vous ne le désirerez.

Ce manège ne tirait pas à conséquence ; si peu que le marquis Arrighi d'Ascaldi lui-même n'y trouvait pas à redire ; il ne daignait se montrer jaloux. Le poète digérait mal cette humiliation ; d'autres pesaient déjà sur son estomac, pain amer et quotidien pour les pauvres bougres de son espèce.

Donc, ce soir-là, il n'hésita pas à conter l'histoire de son cours.

— Quelle discrétion ! dit-elle ; pourquoi ne m'en avoir pas parlé plus tôt ?

Quatre jours après, le candidat blackboulé du Commerce reçut un billet signé de M. le secrétaire particulier de Son Excellence le Secrétaire d'Etat des Menus Plaisirs de la république mantouane, le convoquant à son bureau dans le plus bref délai, « pour affaire le concernant ». Puissamment intri-

gué, mais l'âme sereine parce que vierge de crimes, il s'y rendit. Un huissier solennel et magnifique le dévisagea, le toisa sur toutes les coutures, qu'il avait râpées, pendant l'heure entière, plus quarante-sept minutes, qu'il attendit sur une banquette de l'antichambre le coup de sonnette annonçant que M. le secrétaire particulier daignait enfin le recevoir.

Il fut introduit. M. le secrétaire particulier s'offrit à ses yeux sous l'aspect d'un très jeune homme vêtu à la dernière mode, qu'il exagérait, d'une élégance trop riche, fines dentelles à son jabot, bagues luxueuses à tous les doigts. Cette mise somptueuse ne correspondait nullement à la modicité de ses appointements. Petruccio ignorait ce détail, dont il eût été incapable d'approfondir le mystère. Il s'en tint à l'apparence et se borna à vénérer en ce beau jeune homme le titulaire des biens terrestres qui lui manquaient, hélas! si cruellement.

L'accueillant avec son plus gracieux sourire (Petruccio n'en revenait pas de tant d'égards), M. le secrétaire particulier lui annonça que Son Excellence le mandait pour lui adresser personnellement une communication de la plus haute importance. Petruccio ouvrit des yeux que son interlocuteur eût certainement comparés à des lanternes de locomotive, si les chemins de fer avaient existé à cette époque.

— Vous êtes bien sûr qu'il s'agit de moi? fit-il, dubitatif.

— Absolument sûr!

Le sourire officiel se chargea de mystère et de sous-entendus. Sans plus, Petruccio fut poussé dans une salle magnifiquement tendue de lourdes tapisseries, rutilante de dorures, où, derrière un majestueux bureau, trônait Son Excellence Monseigneur le Secrétaire d'Etat des Menus. Ce haut personnage reçut l'humble visiteur avec affabilité, le ton, cependant, accentuant avec complaisance l'énorme distance sociale qui les séparait. Il lui annonça que, sur l'intervention d'une personne amie, et qu'il connaissait bien, il daignait l'attacher à sa personne en attendant un poste disponible dans les bureaux de sa Secrétairerie.

Abasourdi, Petruccio se confondit en remercîments; puisqu'on le supposait au courant des faits, il n'osa étaler son ignorance en demandant à quelle providence il devait cette heureuse saute de fortune. Au surplus, l'Excellence coupa court à l'entretien.

— Vous prendrez votre service dès demain ; Philippo Sandri, mon secrétaire particulier, vous mettra au courant de vos nouvelles fonctions.

De retour en son bureau, cet élégant jeune homme serra la main de Petruccio.

— Je vous félicite, et suis heureux de vous avoir pour collègue. Je connais vos œuvres (Petruccio rougit d'orgueil). Ensemble, nous ferons de bonne besogne. Je commencerai, sans plus tarder, à vous initier aux mystères de l'Administration.

Il souleva une portière qui dissimulait l'entrée d'une pièce contiguë, et appela :

— Entrez, ma chère; vous vous retrouverez en pays de connaissance.

En effet, la Graziella apparut. L'état de son costume, et un certain air qu'elle ne dissimulait pas, ne laissaient aucun doute sur les occupations pressantes qui avaient contraint M. le secrétaire particulier à infliger à Petruccio une heure et quarante-sept minutes d'antichambre. Elle sauta au cou du nouvel intronisé, l'embrassa cordialement, et témoigna sa joie de le savoir désormais de la maison.

Petruccio voguait à pleines voiles sur la mer des étonnements. Le moindre n'était pas qu'il se fût trouvé une main mystérieuse et bienfaisante pour orienter sa misérable destinée vers un cap aussi favorable. Sandri et Graziella se récrièrent sur cette ignorance, et refusèrent d'y croire.

— Personne ne s'intéresse à moi... Je ne vois guère que le Sénateur Parvisan...

— Mon pauvre ami, dit pitoyablement Sandri, si vous saviez à quel point Son Excellence s'en moque !

— Alors qui?...

Devant l'évidence de sa bonne foi, Sandri leva le voile, et nomma Rosalinde. Incrédule, Petruccio se récria :

— Quelle farce ! Quelle influence pourrait-elle exercer sur Son Excellence?

— Quelle influence ? fit Graziella, riant à belles dents ; naïf enfant ! Mais son influence est des plus actives ! Je ne la calomnierai pas en la déclarant énorme, car vous voyez assez de quoi je veux parler. Une femme, mon cher, a toujours son influence, comme sa vengeance, toute prête.

Petruccio prétexta la nécessité de porter d'urgence ses remercîments à Rosalinde, pour s'éclipser, réfléchir à son aventure et tâcher d'y voir clair.

— N'hésitez pas à la remercier congrûment et en toute conscience, dit Sandri, car moi, qui connais mon patron, je puis vous certifier qu'elle a dû se donner beaucoup de mal en votre faveur !

Et Sandri et Graziella recommencèrent de rire à gorge déployée, cette dernière surtout, dont le corsage était mal rajusté.

Une fois dehors, Petruccio songea :

— Voici qui est un fait : je conquiers par les moyens les plus légaux le droit à une place ; on la donne à d'autres qui ne l'ont pas méritée. Et j'en obtiens une au moment où je m'y attends le moins, par un moyen que nul règlement n'a sans doute prévu. Soit. Mais que deviennent la haute sagesse, l'incorruptible probité, l'infrangible équité, l'infaillible justice, dont mes maîtres faisaient l'apanage exclusif des gens qui sont le gouvernement, et dont la pratique constitue leur unique raison d'être dans les situations qu'ils occupent? Les rois invoquent le droit divin : les Podestats, les Secrétaires d'État n'ont pas cette ressource. Leur justification résiderait-elle en ce que tous autres, à leur place, agiraient de même ? Comment, dans ces conditions, garder la foi, l'espoir en un avenir meilleur ?

Ses pas l'avaient conduit à la porte du palais de Rosalinde, malgré l'angoisse de cette conclusion. Il entra, la remercia comme il convenait, puis ajouta :

— Je ne m'explique pas que vous ayez pu vous résoudre à accorder à un indifférent, un étranger, mais pour moi, et sans bénéfice appréciable pour vous, ce que vous me refusez constamment à moi-même, alors qu'afin de l'obtenir je donnerais avec joie toutes les places de ce monde, y compris celle à laquelle je puis prétendre dans l'autre, en Paradis?

— Mon ami, répondit judicieusement Rosalinde, qui cependant n'avait oncques suivi le moindre cours de logique, sachez qu'il est bon d'affirmer son crédit de temps à autre, dans le seul but de ne lui laisser subir aucune diminution ni dépréciation, et de l'avoir constamment entier à sa disposition. Calculez, d'autre part, la somme considérable que repré-

sente le capital dont le caissier de la Secrétairerie des Menus vous versera les rentes sous forme d'appointements ou de pension de retraite, jusqu'à la fin de vos jours. Réfléchissez ensuite qu'il m'a suffi d'une seule audience pour conquérir tout cela. Et vous jugerez que je n'ai pas perdu mon temps.

Quelques secondes, elle réfléchit, et dit encore :

— C'est même un des plus beaux cours de ma carrière.

HENRI MALO.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXXVII. — Les Cousins de Jésus-Christ.

M. DELARUE. — Est-ce que vous prenez cela au sérieux, vous, le sionisme?

M. DESMAISONS. — Hélas! J'ai bien peur que cela ne réussisse pas. Pourtant, ce serait beau. La reconstruction du royaume de Jérusalem, quelque Salomon peut-être, le Temple...

M. DEL. — Le Veau d'or.

M. DESM. — Seriez-vous antisémite, cher ami?

M. DEL. — Non, c'est démodé, et puis c'est inutile...

M. DESM. — C'est peut-être parce que c'est inutile que c'est démodé?

M. DEL. — En effet, l'antisémitisme n'a guère d'autre résultat que de révéler, à nous et aux Juifs eux-mêmes, leur puissance. Mais si le sionisme était sérieux, j'aimerais à être sioniste.

M. DESM. — C'est une idée à propager. Si les Juifs, par hasard, avaient la nostalgie de la terre de Chanaan, il serait malséant de les décourager d'un si noble sentiment.

M. DEL. — Oh! très malséant. Puissent-ils retrouver enfin une patrie, sous la protection de Jéhovah et de son tonnerre! Le souvenir de Jésus-Christ ne les gênera pas?

M. DESM. — Non, il était de la famille, quoiqu'il n'ait probablement jamais existé, et sa pendaison ne fut qu'un épisode comme les Juifs devaient en connaître tant d'autres. Je vous dirai même qu'ils en sont fiers.

M. DEL. — Comment cela?

M. DESM. — N'est-ce rien pour ce petit peuple que d'avoir donné un dieu au monde, à la moitié de la terre? Quelle réclame! La force des Juifs vient de là. Les Chrétiens eux-mêmes sont forcés de reconnaître qu'ils furent le peuple élu de Dieu, que Dieu se voulut pour premier temple terrestre une matrice juive, pour première outre, des mamelles juives. Les croyez-vous assez bêtes pour renier tout cela?

M. DEL. — Pourtant, ils en ont l'air.

M. DESM. — Ils n'en ont que l'air. Et de saint Paul, pensez-vous qu'ils n'en aient pas également quelque fierté?

M. DEL. — C'est déjà moins compromettant, et moins mythique.

M. DESM. — Leur opposition au catholicisme n'est que de la jalousie. Ils en veulent à l'Eglise de donner au nouveau Testament, empreint d'hellénisme, le pas sur l'ancien, d'une juiverie plus pure. Mais ils ne détestent pas le Nazaréen, et la preuve c'est la tendresse réciproque qui règne entre eux et les protestants. La Bible est leur commun biberon et ils sucent alternativement, avec une joie égale, l'antique tétine de Sara. Le protestantisme n'est qu'un judaïsme modernisé. Au fond, tous cousins de Jésus-Christ, les uns par la foi, les autres par le sang.

M. DEL. — Tout cela est très bien, mais ne fait pas beaucoup avancer la question du sionisme.

M. DESM. — Malheureusement.

M. DEL. — Malheureusement.

M. DESM. — Nous sommes unanimes.

M. DEL. — S'il suffisait d'une bonne petite souscription?

M. DESM. — Oui, j'apporterais volontiers mon obole à cette pieuse et patriotique entreprise.

M. DEL. — Nous ne sommes pourtant pas antisémites.

M. DESM. — Au contraire, puisque nous sommes disposés à contribuer à la grandeur et au bonheur d'Israël régénéré.

M. DEL. — Vous n'avez aucune arrière-pensée?

M. DESM. — Aucune.

M. DEL. — Ni moi non plus.

M. DESM. — Très bien.

M. DEL. — Mais s'en iraient-ils tous?

M. DESM. — Y pensez-vous? Ne voudriez-vous pas retenir les Juifs de science, d'art, de lettres?

M. DEL. — Sans doute, mais ils illustreraient leur patrie retrouvée, lui donneraient notre langue, notre goût. Cela simplifierait..

M. DESM. — Bien, mais si on nous enlevait les autres, peut-être les regretterions-nous aussi.

M. DEL. — Comme sujet de conversation?

M. DESM. — D'abord.

M. DEL. — Oh! Nous en parlons bien rarement.

M. DESM. — Nous ne sommes pas seuls au monde, cher ami, et je puis vous assurer qu'il est peu de familles, peu de cercles, peu de de groupes où l'on ne conte, une fois au moins par jour, quelque bonne histoire juive.

M. DEL. — Il est de fait que, depuis quelques années, ils prêtent à la causerie avec une certaine abondance.

M. DESM. — Ils multiplient les feux d'artifice. La marine, l'armée en sont tout illuminées.

M. DEL. — Dites éblouies.

M. DESM. — Et pendant qu'on cligne les yeux...

M. DEL. — Mais ils sont bien maladroits.

M. DESM. — Croyez-vous ? Pour un que l'on prend...

M. DEL. — Peut-être allez-vous trop loin.

M. DESM. — Mettons qu'ils n'ont pas de chance.

M. DEL. — C'est cela.

M. DESM. — Pauvres gens sur lesquels une fatalité s'acharne !

M. DEL. — Parfait.

M. DESM. — Ils font des bêtises, mais bien plutôt par ignorance de nos mœurs que par méchanceté.

M. DEL. — Ils ne sont pas encore tous très bien acclimatés.

M. DESM. — Non. Ainsi, tenez, parmi les nombreux Juifs qui collaborèrent à la loi de séparation, il y en avait un pour qui la sacristie, dans les églises, c'était le maître autel.

M. DEL. — Ah! pièges de l'étymologie !

M. DESM. — Mais si nous avions à inventorier une synagogue, nous ferions peut-être de pires bévues.

M. DEL. — Seulement, nous ne nous mêlons pas d'inventorier ou de réglementer les synagogues.

M. DESM. — Cela m'amuserait peu. J'aime mieux relire Rabelais...

M. DEL. — Ou Voltaire...

M. DESM. — Ou Renan...

M. DEL. — Renan, non, cela sent trop la vieille église bretonne.

M. DESM. — Ah! que les religions sont laides!

M. DEL. — Et sottes.

M. DESM. — Et qu'elles nous inspirent mal!

M. DEL. — Oui, nous avons dit bien des bêtises.

M. DESM. — Car les Juifs, au fond, nous indifférent.

M. DEL. — Complètement.

M. DESM. — Et nous ne demandons qu'à oublier qu'ils sont juifs.

M. DEL. — A condition qu'ils commencent par l'oublier eux-mêmes.

M. DESM. — Vous avez raison. Ils se souviennent trop qu'ils sont une race.

M. DEL. — Et ils se comportent trop comme une secte.

M. DESM. — Comme une famille.

M. DEL. — Ah! que les anciens Japonais avaient raison qui, avant de commercer avec les Européens, leur faisaient piétiner la croix.

M. DESM. — Oui, c'est un beau symbole. Celui-là n'est pas un être social, qui ne sait pas s'élever au-dessus de la famille, au-dessus de la secte, au-dessus de la race, et il sera toujours un danger pour la communauté où il exerce quelque fonction. Ce qui me répugne le plus dans Napoléon, c'est son népotisme.

M. DEL. — La promiscuité primitive...

M. DESM. — Les Juifs ont beaucoup de mal à en sortir. Donnez une direction à un Juif, l'année suivante tous les employés seront juifs.

M. DEL. — La religion a les mêmes effets que la race. Mettez un catholique à la tête d'une maison, il en aura bientôt fait une capucinière; ou un bon calviniste, et l'esprit de Dieu soufflera à travers les murs.

M. DESM. — C'est la morale de la secte, une morale que Paul Adam a oubliée dans sa collection de morales.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Touny-Lérys : *La Pâque des Roses;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Jules Romains : *Premières prières :* Éditions de « Vers et Prose », 12 fr. — Géry Legrand: *Poésies ;* Taillandier. — Marcello Fabri : *Hallucinations;* Éditions de l'Imprimerie Algérienne, 3 fr. 50. — Robert Huchard : *Clochettes et bourdons ;* Perrin et Cie, 3 fr. 50.

La Pâque des Roses. Est-ce parce qu'à maintes reprises M. Touny-Lérys, fils très fervent de sa terre natale, se plut à en dire la beauté? En lisant son livre, je n'ai pu écarter le souvenir d'une belle matinée d'automne; de la terrasse du palais archiépiscopal, fait de brique rose derrière la cathédrale d'Albi, toute de brique rose elle aussi, on voyait, sous un pont aux arches roses, couler l'eau rose du Tarn : de grandes pluies avaient entraîné la terre de la vallée haute et c'est pourquoi, sous le soleil clair, la rivière coulait en nappe moirée d'une rare couleur qui s'harmonisait à la couleur de la cité. Bien qu'un deuil encore cruellement ressenti attriste l'œuvre, les poèmes que M. Touny-Lérys dédie au souvenir de sa mère morte, qui les avait lus et les aimait, c'est vraiment, dans une fête de fleurs,

Le bouquet que ses mains ne purent pas cueillir.

La mémoire des minutes heureuses a été gardée dans des vers qui sont un réconfort pour les heures mauvaises :

Et c'est surtout à vous, ô mes Vers de lumière,
Poèmes de l'amour heureux que murmuraient
Les lèvres de l'amante, ainsi qu'une prière,
C'est à vous, mes bons Vers, qu'en cette heure je vais :

Vous êtes les consolateurs, les seuls fidèles ;
Votre rayon de joie épure ma douleur,
Et tandis que renaît mon bonheur avec Elle,
Le mal qu'Elle m'a fait dort au fond de mon cœur...

Vous vibrez, doux échos d'un lointain jour de fête,
où mes yeux n'avaient vu sourire que l'Amour,
— Et revivant encore en vous l'instant trop court,
Je vous chéris, ô pauvres vers d'humble poète!...

M. Francis Jammes, dans une préface charmante, a remarqué que si « la poésie de M. Touny-Léris est parfois inhabile, c'est qu'elle se laisse aller sans apprêt à son frais sentiment comme un enfant à son premier amour ». Dans les trois strophes que j'ai citées tout à l'heure, il y a bien quelques défaillances, mais aussi un sentiment exquis d'indulgence envers la faiblesse humaine et un consentement parfait aux joies qui s'offrent, une gratitude anticipée pour celles qui seront offertes. Parfois la phrase est heurtée et même d'une construction quasi barbare :

J'ai rêvé de — semblable à la fleur aquatique,
La vallisuère aimante — en un élan tragique
Atteindre un but divin que mon espoir poursuit.

Mais il ne faudrait pas que ces tares empêchassent de goûter sans réserve la délicatesse de l'émotion intime ; le même poète qui s'amusa à ce marivaudage :

Je vous avais offert des fleurs,
Vous m'avez envoyé des rêves ;
Les fleurs ont embaumé vos lèvres,
Les rêves ont charmé mon cœur...

sera à un autre moment jaloux du rêve qui l'exilerait d'une chère pensée:

Les rêves, pâles fleurs qui ne sont point les nôtres,
Laisse-les au jardin où l'on ne peut entrer ;
Nous avons en nous seuls de quoi nous embaumer,
Il est si bon d'être tous deux et l'un à l'autre.

Un poème, entre tous, n'est pas loin d'être excellent : c'est une sorte d'églogue en trois parties, *l'Attente*, *l'Accueil*, *l'Adieu :* lorsque l'ami longtemps espéré, sollicité de ne plus quitter la maison hospitalière où brûle dans l'âtre, en son honneur, un tronc de peuplier, s'éloigne pour chercher ailleurs une gloire moins tranquille, celui qui désira, pour épitaphe, figurée.

... une seule Rose aux corolles d'une lyre

le regarde partir d'un cœur résigné :

Et si, quelque matin, ton âme endolorie,
Tu revenais vers moi par le petit sentier
Et qu'un enfant te dise : « Il dort dans la prairie
Sous le vaste linceul des herbes parfumées »....

Je ne veux pas, ami, entendre de prières,
Et voir tes pauvres yeux se noyer sous les pleurs,
Mais t'inclinant un peu tu baiseras la terre
Et ma pensée vers toi s'exhalera des fleurs.

L'art de M. Touny-Lérys est harmonieux et clair comme la belle

matinée d'automne où le Tarn roulait des eaux roses au pied de la cathédrale d'Albi.

Premier Livre de prières. Il est en ce moment peu de poètes aussi personnels et aussi intéressants que M. Jules Romains. On se souvient de *la Vie unanime*, recueil de vers ordonnés en un véritable poème, d'une forme tourmentée parfois. Avec des mots moins techniques, sur des rythmes plus apaisés, mais où subsiste toujours l'ancienne frénésie, le *Premier Livre de Prières* magnifie encore alternativement l'homme seul,

> ..... l'âme en bloc qui se pense au milieu

et les groupes divers, provisoires, mobiles, en perpétuelle transformation, qui l'entourent.

Ce sont les dieux redoutables et chéris que l'homme seul crée à son image, reçoit et chasse parfois, ils n'existent pas avant qu'il les ait créés par sa parole toute-puissante :

> Je ne veux pas murmurer un seul nom,
> Ce soir, je ne veux pas tenter les ombres ;
> Il ne faut plus qu'on naisse par ma voix.

Du couple qui est le plus restreint de tous jusqu'à l'ensemble des choses, une fois nés, ils oppriment de leur force l'individu consentant et révolté : dès que le couple est né, il y a plus que la rencontre de deux êtres humains, il s'est constitué en dehors d'eux et au-dessus d'eux une puissance nouvelle, issue d'eux, qui leur « met sa poigne sur le cou ». Cependant plus encore que l'homme, les dieux collectifs sont tenus pendant leur vie éphémère en une sorte de captivité, tant qu'une conscience où ils prennent leur forme ne les libère pas. La rue, le village ne deviennent des dieux que par la pensée qui les définit ; ainsi dans Rome, plus ou moins obscure, une apparence divine vivait dans l'âme de chaque citoyen et ce n'était pas à une entité morte que les fidèles de la cité élevaient des temples dans les provinces les plus éloignées. Dans les nuits de joie, un nombre infini de dieux rôdent autour des tables heureuses, leur murmure est plus deviné que perçu par l'homme seul et c'est par des paroles de détresse et presque de piété que le poète invoque la ville, si forte et si petite en face de lui :

> Ainsi nous sommes seuls, toi et moi, grande ville !
> Ils ne t'ont rien laissé que cette brume moite
> Où je voudrais monter comme un feu qu'on allume
>
> Ils sont dieux hors de toi et tu trembles qu'une ombre
> Dévorant le milieu de toi-même ressemble
> Au néant de mon cœur qui ne peut plus t'aimer.
>
> Tu n'es que cette brume où monte ma pensée.

Tantôt il souhaite que des maisons, des familles, des rues reliées entre elles par une vie secrète,

. . . . jusqu'aux remparts la ville soit un dieu.

Tantôt, et presque simultanément, il la voudrait résorber en lui et cette dialectique passionnée qui anime l'œuvre de M. Jules Romains ne s'est nulle part exprimée plus pathétiquement qu'au ce verset final :

Puisse un large remous naître dans le lointain
Dans les corps les plus las des maisons mal fermées
Qui frissonnent au bout d'exsangues avenues,
Et puisse-t-il se rétrécir de plus en plus
Avec les lents reculs d'une eau qui s'évapore,
Abandonner une âme, une autre, une autre encore,
Et si frileusement essayer de mourir
Qu'il ne soit plus, à l'heure où cette nuit commence
Que moi-même étendu qui tremble sur mon lit.

Poésies. Géry-Legrand, mort en 1901, fut en son temps sénateur du département du Nord; il ne faisait pas profession de mépriser les belles-lettres et les reliques poétiques que ses amis ont recueillies, sans lui assurer une mémoire immortelle, témoignent qu'il était un peu plus qu'un simple amateur; les influences d'Hugo et de Théophile Gautier sont très sensibles et celles aussi de Banville et de Henri Heine; certaine parade foraine où les dieux ressuscités font le boniment du cirque Olympique et se montrent en leur splendeur nue aux foules qui ont désappris la beauté se termine par l'intervention du commissaire :

Tandis qu'on admire les charmes
De cet Olympe radieux,
Voici venir les bons gendarmes
Qui veulent empoigner les dieux !
Mais de leurs fronts crevant les toiles
Malgré les bourgeois pudibonds
On vit monter vers les étoiles
Tous ces augustes vagabonds.

Les octosyllabes du sénateur Géry-Legrand ne manquaient pas de toute verve et il n'est peut-être pas beaucoup de ses collègues qui les eussent pu écrire.

Hallucinations. Sauf quand il les emprunte à M. René Bazin : « Allez, souriez, buvez la vie ! », M. Marcelle Fabri s'entend à bien choisir ses épigraphes, si bien même qu'elles lui font tort par comparaison. Il est dangereux de commenter en vers Baudelaire, Léon Dierx, Albert Samain ou même M. de Montesquiou quand il est en ses bons jours.

Clochettes et Bourdons. M. Robert Huchard est un lettré aimable qui concilie sans peine le culte de Boileau et d'Horace et celui de Victor Hugo. Il a retracé en quelques épisodes la vie d'Hugo : il a célébré sur tous les modes la gloire du poète; mais surtout il excelle dans l'épître comme M. Viennet excellait dans la fable et avec une précision qui égale, ou peu s'en faut, celle du docte M. Philippe Martinon, il adressa à « M... Critique aux Annales » son épître *De l'accent tonique dans l'Alexandrin sans hémistiche :*

Ce vers que n'ont connu ni Boileau ni Chénier
Est beau. . . . . .

Que si ceux qu'il a tenté d'écrire ne convainquent pas les critiques, M. Robert Huchard, plein de modestie, ira chercher des exemples :

Parmi les vers caracolants de Cyrano.

Tous les alexandrins de Rostand ne sont pas probants et il en est un au moins qui sonne assez mal :

D'une voix que je t'ignorais, sous ma fenêtre.

Mais M. Rostand lui-même ne peut témoigner toujours d'un infaillible génie.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Jean Giraudoux : *Provinciales*, Bernard Grasset, 3.5o. — Jules Lafforgue : *La Revanche de Paris*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Jean Morgan : *La Dupe*, Plon, 3.5o. — Henri Davignon : *Le Prix de la vie*, Plon, 3.5o. — Paul Bonhomme : *Les Demoiselles de la poste*, Plon, 3.5o. — René d'Ulmès : *Sibylle mère*, Lemerre, 3.5o. — Charles d'Ollone : *Sœur Marie Odile*, Lemerre, 3.5o. — Léon Thévenin : *L'Affranchi*, Perrin, 3.5o. — Paul Tany : *Les Deux routes*, Perrin, 3.5o. — Louis Lefebvre : *Le Couple invincible*, Perrin, 3.5o. — Victor Tresaugue : *Les Voix du large*, Ollendorff, 3.5o. — Paul Gourmand : *Tout à l'anglaise*, M. Falgue, 3.5o. — René Bazin : *Le Mariage de Mademoiselle Gimel, dactylographe*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Georges Philippe : *Les Jardins de Bade*, « Le Beffroi », 3.5o. — Sylvain Bonmariage : *Attitudes*, Éditions modernes, 3.5o. — Gaston Derys : *Contes pour les amoureuses*, Librairie Universelle, 1.5o.

Provinciales, par Jean Giraudoux. Il vous est arrivé, n'est-ce pas, de flâner devant une boutique de marchand de curiosités, de ces boutiques où l'on ne voit jamais entrer personne, qui n'ont pour ainsi dire point de comptoir, car personne ne vient pour acheter, et qui semblent abandonnées par leur propriétaire, lesquels, objets curieux eux-mêmes, vieilles dames 183o ou israélite vraiment juif, se tiennent dans l'obscurité d'une arrière-boutique, où ils songent à leur ancienne splendeur : « Tel que vous me voyez, Monsieur, j'ai jadis enlevé les bijoux de Cora Pearl au plus offrant. » Tout en flânant vous vous êtes demandé comment ces bien honnêtes commerçants pouvaient

gagner leur vie, empilant des trésors sans jamais s'en débarrasser, sans même avoir l'air de gens inquiets de cet amas de choses destinées à moisir ensemble. C'est qu'au fond ces commerçants là sont presque toujours des maniaques, ils ne vendent pas, ils collectionnent et quand ils se séparent d'un bibelot il y a toujours un autre bibelot qui en souffre, sinon son propriétaire. En examinant bien leur étalage, posé sur velours noir très poussiéreux, on s'aperçoit que ces objets ont certaines relations entre eux, qu'ils sont des épaves du même naufrage et que les Saint-Esprit en petits brillants ternes ne côtoient point sans raison les menues pantoufles de satin écorché d'une ex-danseuse ; on a vendu cette croix pour acheter ces mules et plus tard le même commissaire-priseur a saisi l'un par les boutons de son habit de gala, l'autre par ses pieds déjà nus. Le livre de M. Jean Giraudoux, le bouquin devrais-je dire, est un de ces étalages de marchand de curiosités. Il a un parfum suret, un goût de poussière ou de poudre d'iris, mais ce n'est pas sans raison que sont réunies ces choses à la fois anciennes et modernes malgré leur apparent désordre. Leur propriétaire, qui n'est, je pense, ni une vieille dame ni un monsieur maniaque, ne tient pas à s'en défaire, mais il consent à nous les montrer dans leur pittoresque pêle-mêle de jolis détails artistiques. Il est difficile de détacher tous ces bijoux de leur monture et il serait impossible de nous expliquer l'anatomie qui se cache sous les oripeaux ondoyants de ce texte touffu, emmêlé, parfois inextricable jusqu'à en sembler obscur. (Cette obscurité c'est l'arrière-boutique où réfléchit l'amateur et où le vendeur vous prépare quelque malice !) Je cueille ceci en passant : « La mort est si ancienne qu'on lui parle latin. » « Des arbres... dont les racines se glissent peu à peu vers la fosse pour reconnaître le mort et de quel bois est le cercueil. » « Cet enfant est insupportable : la semaine dernière il s'est coupé les cils avec mes ciseaux. » « Ferme les yeux : tout ce que tu vois t'appartient ! » « Une poule chante, malgré le crépuscule, espérant faire compter son œuf pour le lendemain. » « Un moineau nous effleurait d'un vol déraisonnable et saccadé qui semblait tenir au ciel par une élastique. » Et ainsi de suite tout le long du livre où les histoires se succèdent sans autres liens entre elles qu'une observation aiguë de la minute qui passe, de l'éclair qui luit, « comme si on essayait un fouet », de la sensation d'amitié ou d'amour si fugitive « que prenant, pour marquer sa vraie peine, le premier souvenir triste qui passât à sa portée, il pleurait sur sa cousine qui était boscotte en murmurant ses noms et prénoms ». Il faudrait tout citer... Alors on s'aperçoit qu'il y en a trop, qu'on ne vendra jamais tout et d'ailleurs qu'en citant on dépareille, que pour la beauté de l'étalage il vaut mieux tout laisser sur les bras du vendeur. Tant pis pour lui puisqu'il est si riche...

La Revanche de Paris, par Jules Lafforgue. On accuse Paris et son existence fiévreuse de détraquer les poètes, de détruire souvent de grandes intelligences, de mener à la misère et à la mort de pauvres diables qui seraient restés sains de corps et d'esprit en demeurant dans leur pays natal. Je crois qu'à Paris ou en province l'homme de lettres vraiment digne de ce titre (qu'on décerne aujourd'hui un peu comme les palmes académiques) porte tout son monde avec lui et qu'il n'a besoin d'aucun milieu pour développer les qualités ou les défauts qu'il détient en germes. Jacques Labourat est un naïf s'imaginant que le don de poésie peut s'acquérir comme les prix au collège; on travaille, on est sage, d'abord, plus tard, on s'endort dans la quiétude procurée par les premiers lauriers. Revenu pour un petit congé, une période de vacances chez sa mère, il s'y organise une vie de bon bourgeois coupée de stations apéritives au café, parce que la vie provinciale se concentre, paraît-il, entre deux parties de dominos. En commençant à faire poser ses compatriotes pour son prochain roman : *Fleur de Province*, Labourat commence à boire et à oublier le pur enthousiasme de ses premiers essais poétiques; il tombe dans la prose du train-train quotidien des cancans et *le Café des amis* l'absorbe, le transforme, le réduit à sa portion congrue d'atmosphère alcoolique. Bientôt Labourat perd l'habitude du travail, il perd aussi sa fortune, sa mère si dévouée et il se lie avec des hommes d'affaires louches qui achèvent sa ruine. La province est aux pieds de ceux qui la méprisent après avoir réussi, mais elle est sans pitié pour les éclopés qui lui reviennent. Labourat n'obtient même plus les honneurs d'une récitation au *Café des amis*. C'est le bouffon qui sert de jouet aux mauvais garçons de la petite ville, on se le renvoie de bourrades en bourrades et il finit à l'hospice, gâteux, n'ayant eu, pour toute consolation, que l'amitié de Catisette, la vieille fille laide. Paris aurait tué, avec moins de cérémonies cruelles ce pauvre garçon certainement destiné à l'oubli de ses contemporains, mais Labourat devait mourir de cette mort. Un fou naît fou. Un raté naît raté. Rien ne peut empêcher ces fatalités-là. Rendons seulement hommage au talent de l'auteur de *la Revanche de Paris*, qui a su entourer la fin de son héros de toutes les délicates attentions d'une compassion sincère. Et que si Labourat existe dans le livre qui relate ses misères, c'est déjà bien heureux pour lui, poète obscur !

La Dupe, par Jean Morgan. Tiens! Voilà cette vieille Venise avec ses gondoles qui revient sur l'eau! J'éprouve toujours le même plaisir à la revoir. C'est comme si brusquement une malsaine humidité m'enveloppait des pieds à la tête et me forçait à éternuer sans grâce (éternuer gracieusement c'est déjà bien improbable, même à Venise!). A Venise, les gens changent de manière de voir, ils se con-

forment au guide et devant la *Casa d'Oro*, ils tirent leurs manchettes pour écrire dessus, ils cataloguent leurs impressions en pensées nobles et en pensées impures. Les pensées nobles pour le *Pont des Soupirs* et les pensées impures pour le campo *San Morosini*... ou le contraire. Enfin, à Venise, on fait l'amour sur une mesure spéciale. Il paraît même que les pires malpropretés sont permises, que dis-je, de rigueur... Du Sang, de la Volupté et du Chat mort ! « Vous manquez de simplicité, » dit-on à Claude Mallet, qui s'amuse à berner une femme parce qu'il a des aspirations pas ordinaires sur les lagunes et probablement essaye de dissimuler son pauvre tempérament dans l'ampleur de ses tirades perverses. Où est la dupe ? Est-ce lui, est-ce la jeune femme honnêtement naïve, terriblement snob, qui meurt d'avoir rencontré ce fat ? Moralité : si l'auteur a pris beaucoup de peine pour nous pavoiser cette gondole, remerciez-le, ô jeunes femmes en mal de soupirs sous le pont, mais ne montez jamais dedans... ou mieux balancez le psychologue de façon à lui ôter l'envie de jouer au plus fin !

Le Prix de la vie, par Henri Davignon. On ne connaît le prix de son bonheur que lorsqu'on l'a perdu, mais il est facile de reconstituer un bonheur autre par comparaison. La vie est un escalier qu'on descend toujours sans se rendre compte que le plus vaste horizon, le plus grand espoir possible a déjà disparu lorsqu'on essaye de se situer raisonnablement. Puis de marche en marche on devient plus lâche, c'est-à-dire de plus en plus raisonnable, on rétrécit le cercle de sa vision intérieure, on désire de moins en moins de choses et le jour où l'on arrive tout près d'un certain tapis de gazon qu'on envie comme lit de repos on s'aperçoit qu'on peut en effet s'y étendre à son aise, car on est mort. C'est pourquoi Isabelle Ferreins ne trahira pas son mari, elle descend vers le néant de toute aspiration, le seul bonheur offert aux créatures bien douées comme elle.

Les Demoiselles de la poste, par Paul Bonhomme. Touchante idylle entre un jeune peintre restaurant de vieux tableaux et une blonde créature préposée au bureau de poste de *Cormeilles-en-Vexin*. Ils finissent par s'épouser après avoir été injustement accusés l'une de détournement de fonds, l'autre de détournement de mineure. Par ces temps de grève postale, nul doute que le roman des *demoiselles* en question ne fasse prime.

Sibylle mère, par Renée d'Ulmès. J'ai trop le respect de la liberté de penser pour chercher noise à l'auteur au sujet de... son sujet, mais Sibylle mère, épouse de la main gauche d'un premier... compagnon et devenant la compagne, non moins de la main gauche, d'un second compagnon me paraît beaucoup moins respectable, au seul point de vue *maternel*, que la très jeune veuve qui se consacre exclusivement à l'éducation de son fils et refuse de lui

donner un second père... même légitimement. Je ne vois pas quel bien il peut résulter pour les enfants de ce passage de leur mère de bras en bras... car on peut espérer un troisième compagnon puisque, pour mieux établir une loi, on évoque les précédents.

Sœur Marie-Odile, par Charles d'Olonne. L'âge de raison chez l'homme ne correspond pas à l'époque de ses premiers serments. Il est sincère en croyant aimer pour la vie et il oublie facilement ses premières émotions. Du reste, son amour est éternel, il n'y a que la femme qui change; tant pis pour celle qui a cru à sa propre durée. La petite chevrette sauvage apprend tour à tour à faire de la dentelle et à se résigner. Elle ne se révolte pas contre la fatalité et se jette dans les bras de sainte Odile, qui lui donnera son nom, puisqu'elle n'aura jamais l'époux de son rêve.

Le Libérateur, par Léon Thevenin. Le libérateur pour cette jeune personne qui cherche à s'émanciper est le vieux Monsieur chauve, mais intelligent, le protecteur, plutôt. Il prend la peine d'initier la demoiselle aux différents arts d'agrément de la femme libre et meurt pour céder la place, espérons-le, à un plus jeune héros. Ce roman est, je l'espère, plein d'ironies habilement cachées...

Les Deux routes, par Paul Tany. Histoire ou roman de l'esprit critique. L'homme qui sait tout, qui cherche, compare, analyse et qui ne peut rien créer ni tirer de son propre fonds. Il ne faut pas trop le plaindre, car il meurt en se croyant Léonard de Vinci. C'est une belle mort qu'envierait un artiste suivant l'autre route.

Le Couple invincible, par Louis Lefèbvre. Dans une cité nouvelle où depuis longtemps l'union libre et passagère est permise, un couple introduit le mariage indissoluble. Le mari fait scandale, naturellement, et au moment où l'on reconnaît enfin... ses droits *sociaux* il meurt... ce qui est une façon de consacrer définitivement son... esclavage.

Les Voix du large, par Victor Trésaugne. De très mauvaises conseillères, qui sont cause de la chute d'une honnête fille de pêcheur et de sa mort après l'abandon de son don Juan. Pauvre Mer, pauvre Nature, que de crimes on commet en ton nom, alors qu'il suffit de la malpropreté de l'imagination humaine pour tout avilir!

Tout à l'Anglaise, par Paul Gourmand. Petite satire sportive où l'on voit triompher un Zéphirin-Tartarin... Au moins dans l'exercice de toutes les séductions françaises.

Le Mariage de Mademoiselle Gimel, par René Bazin. Cette jolie dactylographe (l'avenir est aux dactylographes du temps de René Bazin, comme du temps de Georges Ohnet il appartenait aux ingénieurs) est une enfant trouvée qui devient une enfant de troupe de par le subtil et généreux stratagème d'un brave colonel :

« Puisque cette petite n'est à personne, elle peut être ma fille et je ne perdrai pas un bon soldat, car ils se font de plus en plus rares de nos jours où l'antimilitarisme... » Cette orpheline a donc toutes les chances. Elle file le parfait amour dans une crémerie, puis sur la terrasse de l'orangerie, sans qu'aucun militaire lui manque de respect et elle devient fille d'officier supérieur sans qu'il lui arrive les aventures d'usage. La dactylographie mène à tout : l'essayer c'est adopter la dactylographe !

Les Jardins de Bade, par Georges Philippe. Œuvres posthumes d'un jeune homme à qui la piété amicale élève le petit monument d'un livre. C'est toujours faire l'éloge de l'auteur que rappeler le nom de ses amis.

Attitudes, par Sylvain Bonmariage. Certes, ce sont des attitudes et elles sont souvent un peu forcées, mais n'excluent pas la grâce de la vraie nature. Jolis exercices de style, très sportifs.

Contes pour les amoureuses, par Gaston Derys. Il y en a pour les brunes, pour les blondes et pour les rousses.... Je pense que si l'auteur a oublié les négresses, c'est simplement parce que c'est un homme bien élevé.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Anatole Le Braz : *Au pays d'exil de Chateaubriand*, 1 vol. in-18, 3.50, Champion. — Louis Estève et George Gaudion : *Les Héritages du Romantisme*, 1 vol. in-8, 3 fr., « Edition du Salon des Poètes », Toulouse. — François de Mévillard : *Œuvres Poétiques choisies, et précédées d'une notice* par Pierre Fons, 1 vol. in-16, 2 fr., Sansot. — Paul Déroulède : *Pages Françaises précédées d'un Essai* de Jérôme et Jean Tharaud, 1 vol. in-18, 3.50, Bloud.

Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, nous a raconté sa vie, en l'harmonisant selon la belle conception qu'il se faisait de lui-même. Il croyait sans doute que la postérité se lierait à sa parole, et il s'était endormi, satisfait du portrait qu'il nous laissait de sa personnalité. Mais quelques critiques et historiens de nos jours ont pensé qu'il ne serait pas sacrilège de rétablir la vérité, et ont voulu mettre à côté de la version embellie du grand écrivain la biographie réelle de Chateaubriand. Cette double version, la poétique et la réelle, nous permettra de connaître le véritable caractère de Chateaubriand. Cette volonté de nier ou de déformer les faits qui eussent taché son amour-propre est bien significatif de sa nature orgueilleuse si aristocratique. Cette étude de M. Anatole Le Braz : **Au Pays d'exil de Chateaubriand**, nous apporte des éclaircissements sur la période la plus mystérieuse de la vie de René, et peut-être la plus importante pour la formation de son génie. De ce voyage au pays de Suffolk, dans cette région de Beccles et de Bungay,

où l'auteur d'*Atala* passa sept années de son existence, de vingt-cinq à trente-deux ans, M. Le Braz a rapporté des documents qui, restés inédits jusqu'à ce jour, sont, dit-il, « singulièrement propres à enrichir d'aperçus nouveaux la biographie de Chateaubriand et même à suggérer certaines interprétations nouvelles de son œuvre ».

La principale de ces interprétations nouvelles que nous propose M. Le Braz est celle-ci : *Atala* serait une des multiples incarnations de Miss Ives, cette Charlotte qui fut le premier amour de Chateaubriand. Après avoir lu les pages que M. Le Braz consacre à la fille du pasteur de Bungay, on en est tout à fait persuadé. Il n'est pas jusqu'à la description du *désert* qui ne reproduise la campagne de Bungay :

Le dimanche, le jeune couple se rendait avec le « vieux ministre » à Saint-Margaret Ilketshall, ou, pour parler comme Chactas, au « petit village de la Mission, situé au bord d'un lac charmant, au milieu d'une savane semée de fleurs ». Le lac n'est plus aujourd'hui — et n'a peut-être jamais été — qu'une mare profonde, à l'orée du cimetière, voilée de ronces, d'osiers et de plantes aquatiques, mais la « savane » n'a guère changé d'aspect. « On y arrivoit par une avenue de magnolias et de chênes verts, qui bordoient une de ces anciennes routes, que l'on trouve dans la solitude. »

C'est la route de Saint-Margaret. Il est amusant aussi de constater que c'est l'ex-missionnaire protestant John Ives, le vieux pasteur anglican de Saint-Margaret, « qui a servi de prototype » au personnage du Père Aubry.

On sait, d'après les *Mémoires*, comment finit cette aventure. Chateaubriand fut longtemps inconsolable, il maudissait son mariage qui « l'avait jeté hors de ses voies et le privait du bonheur ». On ne peut s'empêcher de se réciter cette magnifique page :

Les lieux que j'avais parcourus, les heures et les paroles que j'avais échangées avec Charlotte, étaient gravés dans ma mémoire : je voyais le sourire de l'épouse qui m'avait été destinée; je touchais respectueusement ses cheveux noirs ; je pressais ses beaux bras contre ma poitrine, ainsi qu'une chaîne de lis que j'aurais portée à mon cou. Je n'étais pas plutôt dans un lieu écarté, que Charlotte, aux blanches mains, se venait placer à mes côtés. Je devinais sa présence, comme la nuit on respire le parfum des fleurs qu'on ne voit pas.

Ce furent les amères réflexions qu'il fit alors sur sa destinée qui mûrirent en lui les idées qu'il devait exprimer dans *René*. Sans doute que si l'aventure de Bungay eût eu un autre épilogue, Chateaubriand n'aurait jamais écrit *René*. Et voilà un exemple de l'influence que peut avoir une petite femme sur la vie et sur l'œuvre d'un grand écrivain. Il faut songer encore à la profonde répercussion que produisit ce roman dans toutes les âmes du siècle.

Mais M. Le Braz nous apporte une autre révélation concernant la

vie de Chateaubriand, et les raisons de son séjour à Beccles. Il devait y trouver pour vivre non pas, comme il le dit dans ses *Mémoires*, une besogne d'érudit et de traducteur de vieux textes français du XII^e^ siècle, mais une situation de professeur de français. Et, dans le temps même qu'il vivait de ses leçons, « il n'admettait pas que les gens de sa sorte et de sa trempe pussent accepter d'en vivre ». N'était-ce pas, ajoute M. Le Braz, « aux jours de Beccles, en rentrant chez lui de la *Brightley's School*, qu'il écrivait dans *l'Essai :* « Un pareil homme aimera mieux mourir de faim que de se procurer à un tel prix les besoins de sa vie. »

Non, il n'est pas professeur de français, il ne donne pas de leçons à de jeunes garçons, aux jeunes filles et aux jeunes femmes de la région, mais, et l'euphémisme est admirable : « Les femmes, dit-il, étaient charmées de rencontrer un Français pour parler français. »

Mais la plus importante contribution à l'histoire de Chateaubriand que nous apporte M. Le Braz est cette révélation du véritable modèle d'Atala, de Celuta et de Cymodocée, « idéales transfigurations de cette Charlotte, à qui j'ai tâché, dit l'auteur, de rendre une justice tardive ».

§

Les Héritages du Romantisme. Dans ce petit livre, MM. Louis Estève et Georges Gaudion étudient la psychologie de la tristesse poétique actuelle, ses origines, ses causes, et nous démontrent que l'angoisse de nos poètes tels que Rodenbach est comme une aggravation de la maladie romantique. Il est difficile, nous disent-ils, de classer des phénomènes à la limite de l'art et de la psycho-pathologie, qui n'ont fait l'objet d'aucune étude antérieure, mais par cela même la nouveauté de leur travail nous intéresse. Voici, selon ces critiques, les trois degrés de cette tristesse « esthétique » ou décadente. Le mal du Crépuscule. Le mal de la Province. Le mal de l'Au-delà. Le caractère commun à ces trois psychoses est la nostalgie : la nostalgie de la lumière, la nostalgie des lieux qu'on ne connaît pas, la nostalgie de l'inconnu.

Ces psychoses sévissent surtout chez les jeunes gens. C'est que « de tout temps, la tristesse paraît avoir été l'apanage de la jeunesse », et « il faut arriver à l'âge mûr pour savoir sourire à la vie sans contrainte ». La sérénité, c'est déjà le commencement de la mort, et peut-être qu'il y a plus de bonheur dans la tristesse vivante de la jeunesse que dans la sérénité passive de la vieillesse. Nietzsche ne dit-il pas de Jésus-Christ, dans son Zarathoustra :

> En vérité, il est mort trop tôt... Il ne connaissait encore que les larmes et la tristesse, cet Hébreu Jésus : et le désir de la mort le saisit soudain.
>
> Pourquoi n'est-il pas resté au désert, loin des bons et des justes ! Peut-être aurait-il appris à vivre et à aimer la terre — et aussi à rire.

Jésus-Christ est, en effet, le premier poète romantique : il plaçait le bonheur au delà de la vie, ou plutôt, au delà de sa vie, à lui ; il croyait au progrès de l'humanité, comme ses disciples les socialistes.

Mais en vérité c'est le bonheur que cherchent tous les êtres humains : beaucoup ne le trouvent que dans la culture de la tristesse et il faudrait trouver d'autres mots que tristesse et souffrance pour qualifier cet état d'inquiétude et de recherche de la sensation adéquate à l'organisme. Il semble que nous rêvions un état psychique neutre, en parfait équilibre de santé et de maladie (1), une sorte d'état de rêve et de somnolence où les sensations ne feraient que nous effleurer. N'est-ce pas, d'ailleurs, ce que la plupart des hommes cherchent à obtenir par l'alcool, le tabac, et par toutes sortes d'auto-suggestions mentales.

Mais nos critiques notent cette remarque de M. Fierens-Gevaert : Beethoven s'évertuait à accentuer « la tristesse de sa vie : elle était nécessaire à son art », dit-il. Cette remarque explique et glorifie la tristesse des artistes, poètes et musiciens. Poursuivons la lecture de ce volume, nous verrons que les trois nostalgies étudiées chez les poètes indiquent, chez eux, une volonté de trouver l'équilibre de leur être. N'oublions pas « que les maladies ne sont que les frontières de la santé et que le psychisme d'alternance et d'opposition émotive fonctionnant sans abus, est une des lois les plus communes de la vie mentale ». Nietzsche, malade, a prêché la joie et la santé ; l'œuvre morbide des poètes jaillit parfois d'une âme pleine de santé.

§

M. Pierre Fons, en un gracieux petit volume, publie les **Œuvres poétiques choisies** de François de Maynard, un poète trop oublié de la fin du XVI^e^ siècle. Voici donc, en attendant que l'on édite ses *Priapées*, demeurées emprisonnées en l'enfer de la Bibliothèque Nationale, ses meilleures productions élégiaques ou héroïques. Maynard avait, dans ses poèmes courtisé et espéré la grande gloire, mais il mourut à soixante-quatre ans, découragé de l'injustice de ses contemporains. La postérité devait un peu réparer cette injustice et Voltaire écrivait de lui : « On peut compter Maynard parmi ceux qui ont annoncé le grand siècle ; il reste de lui un assez grand nombre de vers purement écrits. » Plus tard, Sainte-Beuve le représentera comme un des tenants de Malherbe. M. Pierre Fons demande pour lui davantage, et veut que nous le saluions comme « un des plus hauts tenants de notre plus sûre tradition classique » ; et il cite ces vers que Henri de Régnier pourrait lui envier :

Damon, tu ne vis plus : déjà le nautonnier

(1) « La maladie est un des aspects des forces biologiques », écrivent MM. Estève et Gaudion.

Des eaux mortes et sombres
A, de tes belles mains, retiré le denier
Qu'il exige des ombres.

J'aime, pour sa grave simplicité, cette *Inscription* gravée sur un arbre :

Adieu donc, arbres toujours verds,
Bien que la rigueur des hivers
Vous blesse de toute sa force,
Croissez et faites croître aussi
Ces chiffres qui dans votre écorce
Sont les témoins de mon souci.

Enfin, ce premier quatrain d'un sonnet *Aux Muses*, qui est du plus pur art classique :

Je touche de mon pied le bord de l'autre monde,
L'âge m'ôte le goût, la force et le sommeil ;
Et l'on verra bientôt naître du sein de l'onde
La première clarté de mon dernier sommeil.

Malherbe, rapporte M. Pierre Fons, reconnaissait que « Maynard était de tous ses disciples celui qui faisait le mieux les vers », mais Maynard, de son côté, confessait : « Malherbe est à certains endroits si rempli de bourre qu'il en est insupportable. »

§

Ce que je goûte le plus dans ces **Pages Françaises** de Paul Déroulède, c'est l'essai de Jérôme et Jean Tharaud, qui les précède. Cette étude est une synthèse de l'histoire de ces dernières années, et je suis persuadé que les futurs historiens de notre époque l'utiliseront. Quant à l'œuvre elle-même de Paul Déroulède, elle dut sa renommée à la spécialité patriotique de son inspiration ; mais vraiment ce sont là de bien pauvres poésies, écrites en une bien pauvre langue. Je leur préfère encore ces *Feuilles de route*, qui relatent des faits de la guerre de 1870, écrits par un soldat, qui conserve toute sa fierté dans la défaite. C'est que Paul Déroulède est, plutôt qu'un écrivain, un homme d'action : il n'écrit pas, il prêche, tâchant de convertir les Français à sa religion particulière, à son nationalisme exalté.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Julien Malric : *Le Drame de la Science* (I, *la Nuit*, dr. en 4 a. et 1 tabl.-prol. ; II, *l'Irradié*, dr. en 4 a. et 1 tabl.-prol.) ; Stock, 3 fr. 50. — Adolphe Thalasso : *Le Théâtre Libre*, essai critique, historique et documentaire ; Mercure de France, 3 fr. 50. — Carlos M. Noel : *La Bourgeoisie française et l'Œuvre de M. Capus ;* Société française d'Imprimerie et de Librairie, 3 fr. 50. — L.-Henry Lecomte : *Les*

Folies Nouvelles ; Daragon, 6 fr. — J. Barbey d'Aurevilly : *Le Théâtre contemporain, t. III (1869-1870)* ; Stock, 3 fr. 50. — Jean Plémeur : *Dans la Vie* (*Yan*, p. en 1 a. ; *le Tableau*, p. en 1 a. ; *Un Justicier*, p. en 1 a. ; *Premiers Nuages*, com. en 1 a. ; *Maître Ruban*, p. en 1 a. ; *Annaïk*, p. en 1 a.) ; Librairie Molière, 3 fr. 50. — E. Matrat et Jean Conti : *Justicier*, dr. en 1 a. ; Editions Dramatica, 1 fr. — Jean Conti : *Le Père*, p. en 1 a. ; même éd., 1 fr. — Memento.

Il y a deux espèces, au moins, d'athéismes : l'athéisme « de cœur » et l'athéisme « d'esprit ». Le premier naît de l'inévitable difficulté que l'on éprouve à mettre d'accord sa conduite avec les commandements d'un culte (ou « principes » du déisme) : et cyniquement, c'est ceux-ci qu'on sacrifie à celle-là. Une telle « philosophie » est au-dessous de toute discussion.

L'athéisme « d'esprit » résulte, lui, d'un affaiblissement, dans l'humanité, de la faculté imaginative. Or, c'est, je crois bien, notre faculté supérieure, — la seule réellement créatrice. Car, de la roue du syllogisme comme de la Machine à Penser de Raymond Lulle, rien ne sort qu'elle n'y ait glissé à notre insu, et l'inconscient, le subconscient de nos modernes, — voire le futur super-conscient, — ne sont que provinces de son domaine. Voilà pourquoi, sans doute, l'on voit toujours une période de grand enthousiasme religieux précéder les siècles d'art, puis de science. Aussi quiconque aime sincèrement cette dernière ne voit pas sans angoisse la piété s'amoindrir.

M. Malric semble avoir reçu une éducation surtout scientifique. Et la beauté de la Science lui arrache ces vers superbes :

> L'Eternel a choisi tes orgueilleux Passeurs
> Pour creuser le sillage où sa barque s'élance.
>
> Quand la douleur s'incruste aux profondeurs des chairs,
> Lorsque le doute mord les âmes oppressées,
> Tu te penches vers nous, ainsi qu'aux matins clairs
> La douceur du soleil sur les roses blessées.

Mais il sait que la Science vit de doute méthodique et que ses lois, elle ne les pose momentanément qu'afin de les renverser au plus tôt : leur ruine fait son progrès. Elle ne court qu'un seul danger : que des esprits obtus n'aillent les prendre, toutes ou quelques-unes, pour des dogmes — dans lesquels leur mauvaise conscience les obligea de chercher un refuge contre l'enseignement religieux ou moral, — et que ces tard-venus triomphant, l'Enquête ne se rétrécisse de plus en plus :

> ... un mur grandit et cache l'horizon,
> A sa base mugit un tumulte de foule ;
> Plus obscure toujours s'élève la prison
> Qui restreint la pensée aux limites d'un moule.
>
> Ton poing bat ce granit qui borne l'Incertain,
> Tu sens un vague effroi filtrer en tes artères,
> Et le sang de tes yeux s'épuise en torrent vain.

Et cette faillite, non pas actuelle (Dieu merci !), mais possible au cas où triompherait non plus seulement dans la rue, mais dans les âmes définitivement la barbarie antireligieuse, cette banqueroute plutôt constituerait l'épouvantable **Drame de la Science**. Même si le savoir se concentrait, au-dessus des foules riches et bestiales qu'on nous prépare, aux mains d'une aristocratie de sages, il se limiterait, lentement, mais sûrement, avec la diminution progressive de ces hommes supérieurs. Et il n'y aurait bientôt plus, parmi cette *Nuit*, d'espoir que, peut-être, quelque *Irradié*, jailli des dernières solitudes sauvages de la terre ; qui sait encore s'il aurait d'autre rôle que d'anéantir avec soi-même une humanité pleine d'expérience, mais avilie, et de retirer à son indignité cette « Science » — l'une des trois vertus intellectuelles, d'après la *Somme* — et à laquelle notre poète crie :

> Mais, du moins, en donnant l'immortelle clarté
> Si tu tombes avec les Dieux que tu renommes,
> Montre tes poings meurtris... et qu'il te soit compté
> Ton vouloir obstiné de délivrer les hommes !

... Je ne blâmerai chez M. Malric, — dont ces citations montrent assez le tempérament, — qu'une absence de dramaturgie et aussi un vocabulaire trop encombré par des termes de laboratoire.

§

C'est un croyant — Balzac — qui, le premier, a importé dans la littérature, non point les mots, rébarbatifs et d'ailleurs inutiles, mais les idées directrices de la science moderne. Dans le roman, du moins. Car, au théâtre, on n'a guère fait monter encore que le naturalisme, dérivé inférieur de *la Comédie Humaine*.

Vous vous rappelez la distinction de l'*ithos* et du *pathos*, je veux dire des mœurs (caractères, *personnages*, etc.) et de l'action (ou des *situations*) : le romantisme ayant abusé des *situations* jusqu'à effacer les *personnages*, il devait venir une réaction — qui dure encore — au profit de ceux-ci contre celles-là. Et les antiromantiques de l'heure présente (provinciaux offusqués, universitaires étrillés, nationalistes, etc.,) n'osant se réclamer du naturalisme, d'invoquer... leurs classiques, qui n'en peuvent mais.

M. Thalasso, dans un ouvrage d'une lucidité merveilleuse, définit fort bien le programme du **Théâtre-Libre** : au contraire de l'ancien procédé qui consistait à produire la vie (ou plutôt l'illusion de la vie) par le mouvement, par l'intrigue habile des grands escamoteurs, comme Scribe, Dumas père ou Sardou, il s'agissait de produire le mouvement, et avec lui l'émotion, l'intérêt, par la vie, c'est-à-dire de faire sortir l'action des caractères. (A dire vrai, j'estime qu'on entretient sur ceux-ci et leurs unité, dualité, contradictions intimes,

etc., des illusions aussi naïves que naguère sur l'imprévu des situations dramatiques, et je fournirais aussi facilement à nos « observateurs » des Personnages inédits qu'à nos « charpentiers » des Intrigues vierges, par douzaines).

Afin de montrer l'œuvre accomplie, M. Thalasso nous trace un résumé rapide, mais dont je ne sais pas l'équivalent, de l'histoire théâtrale jusqu'à l'apparition de M. Antoine. J'abandonne son antithèse, trop sommaire, de Sophocle et d'Euripide (il y a là, je crois, des erreurs dont la responsabilité remonte à feu Mendès), et j'estime qu'avec Sarcey il s'exagère le rôle de Scribe : à franchement parler, je n'ai eu le courage de lire que deux ou trois volumes de ce dernier ; ils m'ont paru surtout regorger de plagiats, et j'y ai même trouvé, avec stupeur, la traduction, pure et simple, d'un drame de Gœthe : d'où le danger, à condamner Scribe, de condamner, bon ou mauvais, tout le théâtre passé, dont les éléments renferment les théâtres futurs. L'école de l'action à outrance, à laquelle Hugo se rallia, sort peut-être, tout bonnement, du *Mariage de Figaro*.

Je crois bien aussi que la foule vivait à la scène avant le Théâtre-Libre : il existe un certain *Camp de Wallenstein*, que nos « pièces sociales » n'ont pas égalé.

Mais quel portrait que celui du bon Sarcey, si solidement campé entre

l'art des préparations que lui avait enseigné Dumas fils et la fameuse scène à faire qu'il tenait de Sardou ;

et quel excellent résumé de la nouvelle technique :

Aux données compliquées succèdent des données simples... La tirade disparaît... Desgenais et toute la progéniture du brillant raisonneur des *Filles de Marbre* sont pourchassés de la scène : plus d'Oliviers de Jalins et de Bordognons expliquant la philosophie d'une pièce. Les faits seuls doivent faire ressortir cette philosophie. Pourchassé aussi le personnage systématiquement et bénévolement sympathique.

C'était remonter au delà de Molière (vrai père de tous ces « raisonneurs », « jeunes premières raisonnables » et « jeunes premiers sympathiques ») ; c'était remonter au Moyen-Age, comme le dit audacieusement, en la préface, M. Jean Jullien.

M. Thalasso ne se fait pas illusion sur la décadence profonde où ne tarda pas à tomber le théâtre de M. Antoine, ce *Got moderne embourgeoisé* auquel il fallait, dans toute pièce, tenir le premier rôle. Une convention (et combien étroite !) se substituait à une autre.

Il n'en résulte pas moins qu'

à l'exception de Céard et d'Hennique qui, avant d'être joués chez Antoine, n'avaient été représentés qu'une seule fois, tous les autres, Jullien, Salan-

dri, Ancey, de Curel, Courteline, Brieux et Méténier ont fait leurs débuts sur la scène théâtre-libresque.

(Que d'autres auparavant, et depuis, seront demeurés inconnus faute d'une égale bonne fortune !)

Le Théâtre-Libre, en neuf ans, a produit, à lui tout seul, plus d'auteurs et de pièces que nos deux scènes subventionnées et nos scènes littéraires réunies ensemble n'en avaient produit en trente ans.

Si judicieux mélange de compréhension et de critiques n'est point du fait de M. Carlos-M. Noel. En extase devant ce double spectacle, la **Bourgeoisie française et l'Œuvre de M. Capus**, il finit par s'écrier :

Il a des anciens le fatalisme, des romantiques le lyrisme, du génie français la générosité... Son talent, comme la mélancolie, chez le héros de *Hamlet*, semble fait de l' « essence de trop de choses » !

L'opérette eut son temple, comme on sait, aux **Folies-Nouvelles** : les délirants scénarios que perpétrèrent le digne organiste de Bicêtre ainsi que ses émules sont, au nombre de 162, racontés par M. L.-Henry Lecomte, avec une patience vraiment bénédictine.

Car le rire de cette époque nous paraît bien bas,

ce rire qui soulève et fait monter le plus, à la surface des créatures intellectuelles, la bourbe de leur animalité, dont, quand il est passé, l'homme, pour peu qu'il ait l'esprit élevé, est presque honteux,

— dit Barbey d'Aurevilly. Quelle distance en effet de cette « obscénisation » de l'idée à l'idéalisation en nous de l'obscène et du scurrile eux-mêmes qui, à la lecture d'Aristophane, voire de Rabelais, semble nous diviniser jusqu'aux entrailles... y compris le pénis et l'anus ! Mais Barbey tombe dans l'injustice en appliquant son arrêt au cas d'un Labiche (puissant, en somme, dans la trivialité), après s'être montré plus qu'indulgent pour je ne sais quelle revue de fin d'année montée par l'ami Roqueplan ; même injustice criante lorsqu'il écrit — d'un Villiers de l'Isle-Adam :

Quel grand nom pour faire des choses si petites !

après avoir gracieusement souri — à un Montépin :

M. de Montépin ne dépend pas de la littérature, et il n'a pas renoncé à la littérature, ce qui prouve un amour pour elle qui n'est pas sans noblesse puisqu'il est désintéressé.

Sainte-Beuve n'aurait tout de même pas lâché de ces bourdes. C'est que le talent d'Aurevilly est dans son caractère : on ne le saurait mieux placer ; seulement, gare à la moindre défaillance. Il subit visiblement, dans ce **III^e^ tome du Théâtre Contemporain**, l'influence des relations parisiennes, et « le Connétable »

rapporte parfois un peu l'odeur... de l'étable. Il reprend, heureusement, sa hautaine élégance en des remarques comme celle-ci sur la méthode de composition par antithèses, chez Hugo, —

M. Hugo, qui s'est le plus moqué des lignes de le Nôtre et des tilleuls taillés des jardins de Versailles, et qui, de tous les hommes peut-être, est celui, certes ! qui le moins en avait le droit.

Avec une sûreté qui manque singulièrement à nos critiques, il s'aperçoit donc que le grand, le vrai mal de l'hugolisme, c'est *un classicisme exagéré*, queue de Voltaire. Il éprouverait des nausées devant ces messieurs, quoique les ayant prédits.

Le Juste Milieu n'est pas mort, allez ! avec le gouvernement de Louis-Philippe, avec la poésie de C. Delavigne... Il vit encore. Il vit toujours. Il est même immortel, puisqu'il est le système forcé de la médiocrité humaine.

Seulement il s'est encanaillé.

§

« Dans la vie », M. Jean Plémeur a vu : la veuve du peintre Durieu (qu'elle n'a pas aimé) préférer, que vendre, donner le **Tableau**, peint d'après elle, faute de sa propre personne, hélas ! vieillie ; **maître Ruban** adopter la fille adultérine de sa femme et la défendre bien que coupable d'un infanticide (« Mais la condamnation possible ? lui objecte le père de cette jeune fille. — Il y a des juges à Paris : je la ferai acquitter ! ») ; **Annaïk** mourir en apprenant, après bien des années de séparation, que son promis est marié ; et le père de **Yan**, un pauvre abbé Constantin, mourir aussi du chagrin qu'a son enfant d'être bâtard. Tout cela non sans ce charme poétique propre aux Bretons, charme que cause la sensation du « longtemps plus tard », — sauf en la plus prosaïque de ces pièces (la seule en vers), où les **Premiers Nuages**, soulevés par l'infidélité de l'époux, sont dissipés, de manière assez imprévue, par la menace de représailles. Enfin un drame plus poignant (**Un Justicier**) nous montre un magistrat, que corrompt sa femme adultère et toujours séduisante, la sauver dans une affaire criminelle et laisser l'accusation retomber sur l'amant, dont il reconnaît, mais trop tard, l'innocence : alors il tue la coupable, puis soi-même.

Le **Justicier** de MM. Matrat et Conti trompe au contraire sa femme et, poussé par sa complice, il l'empoisonne : après quoi, pris de remords, il tue — comme dans l'autre pièce du même nom — l'adultère, puis soi-même. — Le **Père** légal (de M. Conti seul, cette fois) se voit obligé de céder la place au père d'adoption : le premier est un cambrioleur retour de Fresnes et le second un très brave homme qui recueillit la pauvre Jeanne et la petite Titine. — Œuvres essentiellement scéniques.

Memento. — Pourquoi *Comœdia* pénètre partout ? Parce qu'on y trouve, depuis des bagatelles destinées aux esprits les plus frivoles, jusqu'à des pensées telles que la suivante : *Ce n'est point en juxtaposant artificiellement des pétales que l'on fait éclore une fleur, mais par le lent et obscur travail de la germination.* Combien de lourds Arlequins de notre littérature gagneraient à lire M. de Pawlowski !

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Théodore Duret : *Les Napoléons. Réalité et Imagination;* Fasquelle, 3 fr. 50.

Les Napoléons. Réalité et Imagination, par Théodore Duret. — S'il est une entreprise malaisée, c'est assurément celle que M. Théodore Duret a tentée en essayant de dédoubler le type napoléonien, de faire en lui le départ entre ce qui peut appartenir à la réalité et ce que lui a prêté l'imagination. « La réalité est en elle-même si étrange, constate M. Duret lui-même à la dernière page de son ouvrage, qu'elle approche de l'invraisemblable. » Cette réalité est un gouffre. L'analyse historico-psycho-physiologique de Taine ne l'a point sondé. Les spécialistes militaires, tels que M. le colonel Rousset, après avoir expliqué, dans toutes ses parties, l'art de Napoléon, quand il s'agit de saisir la faculté dernière qui a produit cet art, s'arrêtent. Thiers, avec sa clarté si excellente, explique l'administration de Napoléon, raconte ses guerres, et, pour le reste, partage la fascination de son époque, dont il aura recueilli toute la tradition orale, avec ses enthousiasmes et son idéalisation. L'école documentaire, avec MM. Henry Houssaye, Jean Morvan, Albert Sorel, a montré tout ce que pouvait la connaissance minutieuse des documents, en ce qui concernait, d'une part, les campagnes napoléoniennes, et d'autre part la politique de l'Europe à l'égard du Conquérant ; mais elle ne touche pas à la légende, tacitement restée comme réservée. D'un autre côté, les écrits contre Napoléon n'ont, aucun, un caractère d'étude positive : illustres ou obscurs, supérieurs ou subalternes, ils sont tous des diatribes, depuis les écrits, inspirés par la Restauration, où se détache l'admirable pamphlet de Chateaubriand, jusqu'aux écrits isolés de ces derniers temps, en passant par l'outrecuidant « delebo eum » de Proudhon. L'essai réaliste de M. Duret, dégagé de toute passion pour ou contre, se range donc à part.

M. Duret, dans son interprétation positive du génie de Napoléon, ne perd jamais de vue, en lui, une certaine faculté-maîtresse, définissable comme « une force agressive agissant à l'état continu » toujours la même, raison à la fois de son élévation et de sa chute, et qui cause l'une et l'autre simplement parce qu'elle reste semblable à elle-même du commencement jusqu'à la fin. En termes plus psychologiques, cette force est celle d'un « caractère compact, articulé en tous

sens », selon l'expression de Carlyle, « d'une compacte, clairvoyante, décisive nature italienne ». Nature latine, romaine, dit-on ici. Compact, lié, clairvoyant, décisif, *organisant* comme on respire et marche, Napoléon passe d'une chose à l'autre avec la rapidité de l'organisateur de génie ayant la vision instantanée et continue de la signification, de la praticabilité des choses, des choses de son ordre. Il y a du bon dans cette rapidité. L'extrême clarté de l'intelligence comporte une sorte d'allure agressive qui va toujours de l'avant, vers l'évidence et la solution. C'est l'allure de Napoléon. Sa vie tout entière est emportée dans une perpétuelle fuite *en avant*, comme l'on a appelé l'immortelle stratégie de la campagne d'Austerlitz.

Tel est ce caractère, et tel que le voilà, quoique porté dans sa manière d'être jusqu'au degré du génie, il demeure explicable, mesurable, selon M. Duret, et se distingue de tout ce que l'idéalisation lui a pu ajouter. Il accuse son identité particulière dans des défauts et des incapacités liés à ses qualités et à ses puissances mêmes, ainsi que toute création naturelle. Ce n'est point là la surnature créée par la légende, avec sa perfection abstraite. Ainsi, la légende voit dans la chute de Napoléon des agents quasi-mythologiques, qui laissent intact l'être idéal : le destin, l'ambition comme d'un dieu, la toute-puissance même et le mystère du génie. La psychologie, elle, ne voit ici que l'exercice exclusif d'une faculté congénitale, la « force agressive », par exemple, qui, dans son action constante, ne laisse de place qu'à elle seule, devient le rapport fixe de l'être aux choses, et qui, le jour où les choses, modifiées, demandent un autre rapport, ou une modification du rapport primitif, se trouve être inadéquate et cause de ruine. Par exemple, Napoléon, d'après cette vue, a manqué de sens critique, dans l'ordre même de son art, en ne renouvelant point ses procédés d'attaque lors de l'expédition de Russie (il eut l'intuition de ceci, à Smolensk, lorsqu'il pensa à s'arrêter et à préparer une deuxième campagne), lors de l'invasion de l'Espagne et lors de la campagne de Saxe : il a marqué d'une autre manière encore cette insuffisance profonde du sens critique, envers d'une faculté souveraine, en traitant les hommes comme de simples numéros, en négligeant de les prendre aussi par leur région morale, ou encore en méconnaissant le courage espagnol et le patriotisme allemand, ou, enfin, d'une façon générale, en n'acceptant et en ne s'imposant aucun frein.

Tel est, selon M. Duret, le Napoléonisme positif, avec ses qualités et ses défauts, son genre d'aptitude et son genre d'inaptitude, sa puissance et son impuissance. Il s'avère comme un simple fait psychologique dans l'étude du caractère de Napoléon, et comme une pure loi historique, régissant un ensemble de contingences, dans l'examen des destinées totales de l'établissement napoléonien au XIXe siècle.

En effet, avec la « réapparition secondaire du Napoléon et de l'Empire », le retour des mêmes causes produit exactement les mêmes effets. La « force agressive » revenue, autrement dit le césarisme, ramène des succès et des désastres du même ordre. Preuve que le Napoléonisme est bien un agent d'un certain ordre purement relatif, en ce qu'il ne peut pas certaines choses s'il en peut certaines autres; ceci, et non point cette puissance en quelque sorte transcendantale, inconditionnelle, créée par l'imagination.

Ceci étant donné, M. Duret a fait une analyse sagace du travail d'idéalisation qui s'est poursuivi sur Napoléon, de son vivant et après sa mort, jusqu'en 1870 (et depuis). Il a montré comment, dès le début, de tous les généraux de la Révolution, Bonaparte était celui qui avait donné la plus pleine satisfaction aux vieux instincts guerriers de la France, réveillés dans l'immense effort militaire de 1792 et 1793. Cependant, si l'on relit d'un trait l'histoire de cette période et de la période suivante, où la coalition ne fut plus que partielle, l'on s'aperçoit que les services de Bonaparte, quelque éblouissants qu'ils fussent, ne contribuèrent pas au salut de la France plus que ceux des autres grands généraux, Dumouriez, Kellermann, Jourdan, etc. Pendant la campagne d'Italie, la crise n'était plus à l'état aigu. Un peu plus tard, Marengo fut moins décisif que Hohenlinden. Mais ce n'en fut pas moins comme si les Français eussent vu pour la première fois la face rayonnante de la Victoire. Rien ne s'était rencontré de comparable à l'impression que faisait ce jeune victorieux. Les généraux ses subordonnés à l'Armée d'Italie, la plupart plus anciens que lui dans le rang, voyaient d'abord d'un mauvais œil ce nouveau venu, qui n'était encore que le général de Vendémiaire, un « général de rues ». Un quart d'heure d'entrevue, — terrible en sa courtoisie! — les dompta. « Il m'a fait peur », disait, ahuri, l'insolent Augereau, le moins prompt à s'intimider des hommes.

Soi-même, on se sent entraîné. Ouvrons le livre de M. Duret, et résistons au mirage. Les raisons nouvelles, développées obscurément au XIXe siècle, longtemps méconnues, évidentes depuis peu, qu'ont les hommes de notre temps de repousser les prestiges de l'individu, si puissant soit-il, fût-il Napoléon, sont, dans ce livre, nettement déduites de notre Histoire, d'où, pour un esprit non prévenu, elles ne ressortent, hélas! que trop. Le Français d'aujourd'hui qui considère l'âme de ses ancêtres, dont la sienne propre s'est différenciée, non pas parce qu'elle vaut moins, mais parce que, ne pouvant pas s'abandonner aux mêmes illusions, aux mêmes fougues, elle doit s'efforcer à un autre genre de valeur, aperçoit clairement, sous la suggestion de lectures comme celle-ci, les ressorts dont elle fut mue. Elle est pour lui, spectateur froid et aigu, comme cette montre de cristal, dont parle Gœthe à propos des personnages de Shakespeare,

qui laisse voir tous ses rouages. Dans l'idéalisation démesurée que l'imagination française, déchaînée par la Révolution, a superposée à l'homme, certes grand, et très grand, mais d'une grandeur mesurable, que fut Napoléon (du moins, placé dans un autre milieu, plus net, dans l'ancienne Rome, par exemple, il eût gardé l'harmonieuse proportion humaine), on discerne l'œuvre de facultés séculaires, qui, ayant fini par trouver, en un chef, un coefficient d'une rare puissance, se sont exaltées sans mesure. Cette grandeur napoléonienne, c'est l'Histoire de France elle-même, en sa psychologie intime, guerrière, entreprenante, rapide, enflammée, se contemplant sur le plan de l'absolu, grâce à l'incomparable metteur en scène qui a ordonné le spectacle. En ce qui concerne la Révolution notamment, dont l'histoire militaire marque l'épanouissement de toutes les vieilles qualités françaises, M. Duret a montré comment Napoléon l'a définitivement orientée, à l'extérieur, vers les entreprises qui étaient le plus dans la tradition française, c'est-à-dire vers les entreprises de la Force, vers ces entreprises du côté desquelles la Constituante « louchait » déjà en 1791, se payant de phrases humanitaires pour tromper son envie; vers ces entreprises où la Convention se lançait franchement à la fin de 1792, et qui étaient, dans le domaine extérieur, non pas une innovation, mais une continuation, la continuation du vieil élan français, comme aussi des maximes d'un droit public toujours fondé, ainsi que dans l'ancienne monarchie et d'ailleurs partout en Europe, sur « la convoitise et la force », suivant l'expression d'Albert Sorel (1). Bonaparte a touché là directement et fait surgir au grand soleil de ses batailles et de ses triomphes ce qu'il y avait de plus intime et de plus nécessaire dans la qualité de l'activité française. Il fut le réaliste qui renversa le décor idéologique dont cette activité de proie se parait spécieusement, en le remplaçant par le décor tellement plus éclatant et plus franc de sa gloire. Avec lui, le peuple français fut sincère, et réussit (au moins un moment) dans cette sincérité telle quelle. De là l'immense hyperbole napoléonienne, qui, avec tout ce qu'elle signifie, a duré pendant presque tout le XIX^e^ siècle.

Voilà la part de la France et de son Meneur. A côté de cela, nous croyons que M. Duret, dans ce livre, nous a fait une Europe un peu trop modérée, un peu trop de bonne foi, un peu trop vertueuse. Une des raisons principales qui ont empêché le démembrement de la France en 1792 et 1793 fut, qu'on s'en souvienne, outre le courage de nos armées, celle qui se trouvait dans les préoccupations et les rivalités des puissances au sujet d'un autre démembrement, celui de la Pologne. Depuis, il nous faut relire le grand ouvrage d'A. Sorel pour bien connaître la conduite de l'Angleterre, de la Prusse, de la Rus-

(1) *L'Europe et la Révolution Française*, voir *Mercure de France* du 1^er^ avril 1905.

sie et de l'Autriche durant les périodes délicates qui sont celles de la rupture de la paix d'Amiens, de la 4e coalition, de l'entrevue d'Erfurt et du congrès de Prague. — D'ailleurs, les choses ne sont jamais aussi fausses qu'on pourrait le croire, et l'esprit d'aventure des Français, lorsque la Révolution le suscita de nouveau, pouvait ne bien être, alors, que l'exagération d'une chose très positive, c'est-à-dire d'un historique besoin d'expansion, sensible depuis la résistance contre Charles-Quint, besoin non chimérique, celui-là, et qui était la tendance de la France à remplir ses limites naturelles, marquées, du côté où l'Europe les contestait le plus, par la ligne du Rhin (avec les Pays-Bas). L'Europe renoua la maille, en 1815, au point où la France l'avait rompue en 1793, elle ramena notre pays aux anciennes limites de 1790 en nous enlevant la ligne du Rhin. Pour conserver cette ligne après 1793, la France républicaine et impériale avait établi, contre ses deux ennemis les plus constants, l'Autriche et l'Angleterre, deux contreforts, deux boulevards, l'un au sud, en Italie, l'autre au nord, dans les Pays-Bas. La confédération du Rhin réunit ces deux ailes par un centre, destiné à faire échec, en Allemagne même, à l'Autriche, et à servir de barrière contre la Prusse et, derrière celle-ci, contre la Russie. Il y eut une part de nécessité dans ces créations. Ce qui se fit après et de plus fut certainement fantastique et fou, mais là, disons-nous, la part de la nécessité, d'une nécessité peut-être regrettable, mais en tous cas réelle, se discerne nettement. Cette situation historique n'est peut-être pas assez prise au sérieux par le nouvel historien du Napoléonisme, ce qui lui ferait assigner des causes parfois plus légères qu'elles ne furent en réalité à l'idéalisation du Conquérant.

A cela, d'ailleurs, se bornent nos objections. Le néant politique auquel le Napoléonisme a définitivement abouti (mais peut-être ne faut-il pas trop se presser de conclure?) décèle un vice, une incompatibilité avec la vie normale, qui prête beaucoup de force aux conseils du positivisme historique, et ces conseils viennent encore d'être donnés, par un témoin de nos dernières luttes, avec une science de notre histoire à laquelle il sied de rendre hommage. Tout l'ouvrage est d'une clarté vraiment rare. La liaison des deux phases du Napoléonisme, des deux empires, est marquée avec beaucoup de netteté et un véritable bonheur de composition, ce qui était essentiel dans cette entreprise, car ainsi le Napoléonisme se dégage tout entier, non plus comme un fait transcendantal, mais, avons-nous dit, comme une loi historique à laquelle se rattache un certain ordre d'effets que l'on ne connaît que trop, et qui se reproduira invariablement toutes les fois que cette loi reprendra force.

EDMOND BARTHÈLEMY.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'Art monumental au Salon. — Lorsqu'on vient passer une heure ou deux dans la section d'architecture, au *Salon des Artistes Français*, il est un fait qui, en général, frappe de suite, — nous devons le constater cette année encore, — c'est que les travaux de reconstitution, les relevés et aquarelles sont incontestablement très supérieurs à tous les projets de bâtisses, — casernes, marchés, gares, églises ou hôtels de villes — qui en premier lieu devraient attirer l'attention. Mais une des caractéristiques de l'architecture moderne, — on a même dit la seule! — semble bien l'impuissance de créer; elle rabâche et surtout désapprend, et aujourd'hui nous demanderions volontiers aux architectes, non du nouveau, non d'inventer des formes et de chercher des combinaisons de lignes, — dont le cycle est forcément restreint — mais plutôt d'utiliser pour des arrangements harmonieux les éléments de l'architecture historique et de les employer avec intelligence. Ils n'auraient pas dû, en somme, vouloir la renouveler, mais la continuer. — En attendant qu'ils s'orientent de ce côté, c'est simplement pour mémoire, à titre de curiosités, — d'incongruités même — qu'on peut mentionner d'ineffables horreurs comme le *Pont Triomphal* de M. Y. Durand, qui s'étale en des planches gigantesques; un autre projet de *Pont dans une ville industrielle*, de M. Piollenc, un troisième pont de M. Lécard, à *l'entrée d'une ville maritime et commerciale;* un *Cercle nautique* de M. Millot; la *Synagogue* de M. Tondu; la *Basilique de Jésus adolescent*, de M.-A. Gauthier, — en construction à Nazareth et dont la Palestine doit être fière, — sans parler de divers *groupes scolaires*, de *relais* ou *chalets-stations*, qui n'étaient même pas de nécessité. — Assez rapidement encore nous passerons sur les études d'architecture antique, — qui décidément ne sont plus de mode — et dont on ne peut guère signaler, à côté de la grande machine de M. Tony Garnier sur *Tusculum*, comportant une quinzaine de planches (certaines avec d'horrifiants terrains jaunes); que les *Forums Romains*, de M. Gromort; le *Sanctuaire de Déméter à Silinoàte*, de M. L. Hulot, et dans l'architecture de l'ancienne Egypte, les relevés de *l'hypogée de Monna à Thèbes*, par M. Lesage, voisinant avec les *Souvenirs de voyage* (monuments pharaoniques, constructions arabes, types et sites) que rapporte M. R. Brandon.

Plus volontiers, nous le savons, la majorité des exposants s'intéresse à l'architecture du Moyen-âge — autrement précieuse du reste — et qui a fourni cette fois encore nombre de choses remarquables. Voici *l'église de Sainte Madeleine, à Châteaudun*, par M. Kaehrling, curieuse dans son irrégularité et qui comporte quelques jolis détails; *l'église d'Hermonville* (*Marne*), XII^e^ siècle, par M. S. Four-

quin, placée malheureusement très haut et peu visible; la petite *église de Gauroy*, du même département, par M. Jennesseaux; *l'église de Bois (Charente-Inférieure)*, par M. Genuys, qui expose encore un relevé du *théâtre romain du Bouchaud (Charente)*; *l'église abbatiale de Beaulieu (Corrèze)*, relevé excellent du portail et détail des sculptures, par M. B. Andral; un bon travail de M. Ch. Bailleux sur l'église Sainte-Ferréol d'Essommes (Aisne). — De M. Michel Dupré, j'ai plaisir à signaler encore une série sur *l'hôpital d'Angers*, des crayons noirs rehaussés de blanc qui donnent de curieux aspects du cloître, de la chapelle, les greniers, etc...; de M. Formigé, les *relevé et restauration de la Chartreuse de Villefranche lès-Avignon*, travail consciencieux, mais d'un intérêt relatif, si l'on excepte des coins pittoresques comme la *cour du Sacristain*; de M. Devérin, *l'église et le château de Mortemer (Vienne)*, trois planches intéressantes, et de M. Chaussepied, dont nous connaissons de longue date les travaux consciencieux, ces *études sur l'architecture romane du Finistère (extrême région de Pont-Croix)*. — D'un art sans doute plus précieux apparaît la vieille *église Saint-Gilles de Caen*, étudiée par M. G. Duval en des planches d'ailleurs de toute beauté; le *portail de Saint-André près de Troyes*, par M. J. Choisy; la *chapelle d'Amboise*, dont M. J. Rossi donne une très bonne reproduction de la porte, accompagnée de quelques jolis croquis du château, et, pour terminer cette série, j'indiquerai le *trésor de Saint-Remy, à Dieppe*, relevé archéologique de M. A. Belen, susceptible d'intéresser à cette église du XVIe siècle, terminée sous Louis XIII, — bien délabrée aujourd'hui et où se trouvent les tombeaux des deux Sigogne, qui furent, de père en fils, gouverneurs de la ville au temps du bon roi Henri IV.

Nous passons à l'architecture civile avec la restauration du *château de Montal (Lot)* par M. J. Ferré; le *pavillon d'Anne de Bretagne, à Blois*, mais qui fait ici assez piètre figure dans les six planches cependant très étudiées de M. J. Godouin; *l'hôtel de la Cloche-Perse, à Reims*, avec des indications précieuses de la décoration, par M. R. Gabriel; le *logis de la Grande-Barre, à Poitiers* (XVe siècle), par M. Boudouin; le *château de Richemont (Ain)*, habilement reproduit dans les planches nombreuses de M. R. Danis pour aider à des « travaux de nouvelle adaptation ». Il reste enfin un projet de « restauration et agrandissement de *l'hôtel de ville de Libourne* », par M. H. Rapine, et de M. Devérin, déjà nommé, un tripatouillage du *château de Nantes* « pour le tracé de nouvelles voies », qui restera, nous l'espérons du moins, à l'état de projet.

Dans les études de détail, nous avons à indiquer encore: un des *pinacles de la cathédrale de Reims*, de M. G. Huart; une *clôture de chapelle de la cathédrale d'Évreux (XVIe siècle)*, de M. Fau-

cheur; un fragment des sculptures qui subsistent au pourtour du *chœur de Chartres* (XVIe siècle), par M. F. Pitou; même le *tombeau de Philippe le Beau, à Brou*, par M. A. Damville, et la jolie *fontaine de Juvisy* (*VIIIe siècle*), de M. Villeminot. — Des relevés de peintures murales sont apportés par M. H. Magne, qui reproduit celles, — bien délabrées, mais où subsistent quelques épisodes intéressants — de la *salle des Chasses au château de Rochechouart*, et de *l'oratoire de Montreuil-Bellay*; par M. Suasso, qui a donné les restes d'une *ancienne peinture de l'église de Rosoy* (Oise), XIVe siècle; sans oublier de curieuses fresques que recouvrait le badigeon militaire dans le palais des Papes à *Avignon* (*Salle à manger de Clement VI, chasse et pêche*), par M. Yperman, et les *vitraux de la cathedrale d'Anché* (chapelle du Saint-Sacrement, XVIe siècle), par M. J. Lacoste.

§

Nous arrivons à la série toujours si nombreuse des aquarelles, dessins, croquis de voyage, où se retrouve la fantaisie des architectes en vacances, et il n'y a ici que l'embarras du choix. Dans l'impossibilité de tout signaler, je remarquerai toutefois les dessins à la plume sur *Reims* (*porte de Mars, portail latéral de Saint-Remy, vieilles maisons sur la place du Marché*), de M. A. Bouxin; les crayons sur *Pierrefonds*, de M. Baradoux; l'intérieur de l'*église de Kermaria en Bretagne*, avec une curieuse fresque de la Danse des Morts, de M. J. Lesage; l'ancien *hôpital de Cholet* et des aquarelles sur *Menton*, *Arles* (*Saint-Trophime*), de M. Marcel Vilain; la *place de l'église à Clécy* (*Calvados*), de M. G. Simon; l'intérieur de *Saint-Martin de Champeaux*, peinture de M. L. Perin, et à côté de très nombreux coins des *Jardins de Versailles, la chapelle de la Vierge à la cathedrale de Sens*, par M. Lacouture; des vues de *Fontainebleau*, *Nemours*, *Moret*, par M. Bertrand de Pontviolant; *Vitri*, par M. Pierson; l'*hôtel de ville de Rue* (*Somme*), avec son beffroi trapu cantonné de tourelles, par M. L. Houssin; l'église de *Corneille-en-Conflent* (Pyrénées-Orientales) et celle de *Saint-Jacques à Béziers*, par M. Harent; des vues du Morvan (*Véselay*, *Avallon*, *la Pierre-qui-vire*, etc...), aquarelles de Mme Jacques Heubes; la cour du *Musée de Jeanne d'Arc à Orléans*, les *églises Saint-Aignan* et *Saint-Peterne* de la même ville, par Mmes Couturier-Gourdin; l'entrée de l'*Hôtel-Dieu au Puy-en-Velay*, de M. L. Lambert; des coins de *Rouen* (*la cour Saint-Romain*), de M. Flugel; des pages d'album de M. G. Roth encore sur *Rouen*, *Fontainebleau*; *Saint-Valery-sur-Somme*, par M. J. Antoine; huit aquarelles de M. H. Rivière sur l'église de *Saint-Savin* (*Hautes-Pyrénées*), que coiffe un très vilain clocher; l'église de *Creteil*, *l'hôtel Colbert à Paris*, *Saint-Malo*, par M. F. Hamelet; un joli

coin du *Mont-Saint-Michel*, par M. F. Vaudry ; enfin des vues du *vieux Paris*, dans les aquarelles de M. Labro-Fort ; de M. Desouches (*l'église Saint-Gervais*, son charnier, l'abside, vue intérieure) ; de M. Coudor, qui s'est intéressé à rendre certains aspects de la capitale pour les jours de neige (l'*abside de Saint-Laurent*, la *Tour de Jean-Sans-peur*, l'*Hôtel de Sens*, *Saint-Nicolas du Chardonnet*, etc...).

Cette promenade dans l'ancienne France n'est du reste pas terminée. Il reste à mentionner surtout de très remarquables envois de M. A. Messager : *Rue de Paradis et rue de la Chapelle à Laval ;* les *Vieilles rues* en coup de sabre qu'on trouve encore *à Rouen*, par M. Pillet ; les *Croquis de voyage* de M. H. Charpiot ; une *vieille fontaine de Morlaix*, de M. Jean Georges ; les *Anciennes maisons au Gâvre* (Loire-Inférieure), de M. H.-L. Homme ; les *aquarelles d'étude* de M. M. Lambert (*Saint-Gatien de Tours*, *l'Eglise d'Osny*, etc.) ; la cour de la *Maison de Jacques Cœur à Bourges*, par M. L. Mohler ; le relief qui décore le dessus de la porte au *château* (ruiné) *de La Ferté-Milon*, par M. Jankowski ; l'abside de *l'Eglise de Flavigny* (*Côte-d'Or*, XV^e^ siècle), relevé documentaire de M. J. Klein ; la *rue Sainte-Mélaine à Morlaix* et la rue *aux Fèvres à Lisieux*, de M. R. Boullier ; *la Grève de Saint-Guirec*, *à Ploumanach*, de M. F. Ollivier ; — *l'ange portant un cadran solaire à la cathédrale de Chartres* (qui a bien été assommé il y a quelques mois par une pierre tombée du clocher en réparation) et que reproduit M. Maurice Boille ; de délicieuses aquarelles sur *Vernon* et quatre dessins à la plume, dus encore à M. Labro Font, et un très beau dessin de M. Westwodd sur *l'Eglise Saint-Wulfran d'Abbeville*.

Quant aux édifices de l'étranger, ils sont assez modestement représentés cette fois, — ce qui n'est pas un reproche, car on nous a assez rebattu avec les vues d'Italie et de Sicile — et tout au plus, peut-on remarquer, à côté d'une *monographie de Saint-Serge et Saint-Bacchus à Constantinople*, de M. A. Thiers, — qui s'est donné bien du mal pour un édifice en somme de peu d'intérêt — de bons dessins sur *Venise et Florence*, de M. M. Chollet ; *la porte du Baptistère de San Giovanni* (*Florence*), ouvrage en bronze d'Andréa Pisano, par M. C. Imandt ; des *Souvenirs de Sicile* (*Castelvetrano*, *Taormina*, *Montreale*, *Agrigente*, etc...), par M. P. Bobin ; six aquarelles sur *Bruges*, *Vérone*, *Venise*, par M. Nel Ariès ; sur *Venise*, derechef, par M. H. Fivaz ; *la boutique du marchand d'antiquités à Velletri* (*Italie*), par M. A. Hourlier ; *la Chapelle des chevaliers français à Malte*, par M. Guidetti ; *les Fonts baptismaux de Sienne*, de M. Duménil, et en Allemagne un joli coin de *Nuremberg*, de M. P. Tournon. — Pour clore ces listes, qui ne peuvent être malheureusement que de sèches énumérations, je dois signaler *les Portes Arabes du Caire*, si jolies de décoration, par M. V.

Hogipan ; *les architectures cambodgiennes* de M. C. Bernard (*tour d'angle du temple de Baïon, à Anghor-Thom* (*Cambodge*) et les aquarelles de MM. J. Bossard et Delaval sur des monuments annamites, — *pagodes des Dames, à Hanoï, palais de Gia-Long, pagode de Balny*, — dont certains coins sur l'étang me rappelaient autrefois les plus beaux dessins de Gustave Doré.

§

En dehors de la section d'architecture, il ne semblera pas injuste de signaler encore, dans la série des *Dessins, Cartons, Pastels*, etc., qui sont exposés en balcon, au-dessus de la section de sculpture, quelques aquarelles comme celles de M. G. Guillaumet sur *Saint-Julien-le-Pauvre, Saint-Severin* (*chapelle du Catéchisme, les Anciens charniers*) ; les vieilles *maisons d'Argenton*, gouache de M. B. Hauger-Adhémar ; des eaux-fortes délicieuses de M. L. Toussaint sur *le Vieux-Paris ;* de M. H. Fitton, *le transept de Notre-Dame ; le Décambulatoire d'Amiens*, par M. A. Haig ; de jolis *Coins de Bruges*, par Mme Armington ; la *cathédrale de Beauvais*, par M. A. Afleck ; l'ancien *Hôtel Colbert*, de M. Ch. Pinet ; un très beau *porche de l'église d'Harfleur* (*près le Havre*), de M. Hillekamp ; enfin *Voorstraatshaven-Dordrecht*, de M. Hugh Paton et et de M. Van de Velde, de délicieux croquis rehaussés qui rappellent *le Port-Royal de Maestricht, le Quai du Rosaire* à Bruges, la *rue des Tanneurs* dans le *Vieil Amiens*.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

Eugène Prévost : *De la prostitution des enfants*, 1 vol., Plon-Nourrit. — V. H. Friedel : *Les Tribunaux pour enfants criminels dans les pays étrangers*, L'éducateur moderne, avril 1909.

Dans une étude juridique et sociale **De la prostitution des enfants**, M. Eugène Prevost, avocat à la Cour d'appel, donne un commentaire très complet de la loi du 18 avril 1908. Cette loi, votée après une élaboration très pénible, tend à réprimer la prostitution des mineurs de dix-huit ans. Elle s'applique aux garçons aussi bien qu'aux filles.

A ce propos, une manifestation de pudeur indignée se produisit au Sénat. Le texte initialement soumis à cette haute Assemblée portait :

« Le mineur de l'un et l'autre sexe qui se livre habituellement à la prostitution... » Cette rédaction fit bondir M. Monis.

« On ne peut écrire dans un texte législatif, s'écria-t-il, que la pros-« titution existe en France pour les deux sexes... C'est la première « fois en France que le législateur inscrira un texte comme celui-ci

ans une loi... J'ai de la répugnance à insérer dans la loi que des
ommes se prostituent ; c'est un outrage à la race. »
à cela, on répondit que si la chose n'avait jamais été visée par un
e législatif, elle n'en existait pas moins depuis fort longtemps.
aurait même pu ajouter qu'à cet égard la France ne jouissait
ucun privilège ; bien au contraire. Enfin, pour tout concilier, on
nsigea. On adopta la formule : « Tout mineur... » Sa généralité
ait tous les sexes ; mais on ne parlait pas des garçons, et la pudeur
le de M. Monis fut ainsi satisfaite.
D'après les statistiques, la prostitution s'est considérablement
eloppée ces derniers temps. Quelle en est la cause? J'influerais
ns-er que, pour les femmes tout au moins, la cause du mal réside
s les salaires ridicules par lesquels on rétribue leur travail.
e malheureuse ouvrière, en s'éreintant sur sa machine à coudre,
sept heures du matin à huit heures du soir, gagne péniblement
2 fr. 50 à 3 fr. A cette peine, elle ruine sa santé et vit plus
idement que dans la débauche.
Or, dans les grandes villes, il suffit à une jeune ouvrière d'ouvrir
yeux pour constater qu'une femme, en s'amusant, se procure des
ources bien plus facilement qu'en travaillant. Après cela, il faut
ter dans le cœur une vertu surhumaine pour continuer à se tuer
service d'entrepreneurs sans scrupules, souffrir du froid et de la
n dans un galetas, et essuyer, par-dessus le marché, les odieuses
uffades réservées à l'humble travail qui vient s'offrir pour un
rceau de pain.
Si l'on veut arrêter le développement de la prostitution, qu'on
ume le mal dans sa racine. Bien de frapper le souteneur qui
loite les prostituées ; mais il faudrait s'occuper aussi de ceux qui
t les grands pourvoyeurs de la prostitution, de ceux qui abusent
la faiblesse de la femme, et, la sachant isolée, non organisée
r la défense de son salaire, l'épuisent par un travail dont ils
nt tous les profits et la poussent ainsi hors de la vie régulière.
là les véritables coupables. Le souteneur, lui, ne profite que de
qu'a préparé l'entrepreneur.
Oui, mais l'entrepreneur est un gros personnage, influent et consi-
é, parce que riche ; et, à la première occasion politique, on le
ore pour le récompenser d'avoir contribué au développement de la
spérité nationale. Il serait plus exact d'écrire : de la prostitution
ionale. Aux doucereux écrivains des ligues morales, voici
sujet que je recommande : *De l'influence des grands maga-
s sur la prostitution des femmes du peuple et de la bour-
sie.*
a loi du 11 avril 1908, que commente M. Eugène Prévost, a pour
de permettre d'atteindre le mineur de 18 ans qui se livre à la

prostitution. Jusque-là, en dehors de certains cas, on était désarmé car la prostitution ne constitue pas un délit. Dorénavant, à la suit d'une procédure spéciale, « le mineur sera rendu à ses parents o « placé : soit dans un établissement public spécialement organisé « soit dans un établissement privé régulièrement autorisé à cet effe « et approprié à sa réformation morale, soit enfin chez un parent o « un particulier, pour y être retenu jusqu'à sa majorité ou jusqu' « son mariage ».

Les derniers mots étaient nécessaires ; le reste du texte ne le préparait guère, cependant ; car, dans l'état actuel de nos mœurs, i est fort peu probable que, hommes et femmes désireux de se marie s'adressent aux établissements où sont placés les garçons et les fille dont il fallut refréner la précoce prostitution. Après tout, on ne sai pas : en toutes choses es amateurs ont des goûts très variés.

Cette loi, qui vient d'entrer en application le 11 avril 1909, donne ra-t-elle des résultats appréciables ? M. Eugène Prévost ne nou livre pas son opinion à cet égard. Simplement il explique la réforme résume les travaux préparatoires, fournit, en un mot, les renseigne ments les plus précieux pour l'application de la loi. Ce n'est pas u de ces commentaires comme on en voit tant éclore au lendemain d la promulgation de toute loi ; c'est un ouvrage très complet, écr avec un grand souci d'exactitude par un auteur consciencieux connaissant le sujet.

La première partie de l'ouvrage contient des observations sur l question générale de la prostitution.

La question de la prostitution, écrit M. Prévost, est une *crux juris* de mieux conditionnées. Sur cette matière, il y a trois écoles différentes fort animées les unes contre les autres :

Les abolitionnistes, qui ne veulent aucune espèce de réglementatior qui préconisent la liberté à peu près absolue de la prostitution.

Les réglementaristes, qui veulent, au contraire, que la police soit seul appréciatrice des faits et des pénalités que ces faits peuvent mériter ;

Et, enfin, une troisième école, qui reconnaît qu'il est indispensabl d'avoir une réglementation, et veut que cette réglementation soit modéré et fondée sur la loi.

C'est la doctrine de l'abolitionnisme qui a triomphé dans la com mission extra-parlementaire nommée en 1903.

M. Prévost paraît le regretter ; il est partisan du troisième sys tème, ainsi justifié par M. Duclaux :

La prostitution individuelle ne peut être, en elle-même, considérée comm un délit ; mais elle doit être rangée parmi les commerces et industries insa lubres. A ce titre, elle peut être soumise, comme toute industrie ou com merce insalubre, à des examens de surveillance destinés à garantir le intérêts de la collectivité, dont le premier de tous est la santé publique.

A première vue, cette argumentation semble exacte. Mais lorsqu'on aborde un texte législatif, il faut se défier des mots, et ne pas prendre pour vérité juridique ce qui n'est qu'une tournure de langage.

« La prostitution est un commerce... la prostituée vend son corps... afique de ses charmes... débite ses faveurs, etc... » Oui, cela se dit ouramment ; mais s'ensuit-il que la prostituée est une commerçante u sens de la loi? Faites attention. Si, pour frapper la prostitution 'une réglementation spéciale, vous la classez parmi les commerces econnus, vous êtes obligés, en échange des charges que vous lui nposerez, de lui reconnaître les mêmes droits qu'aux autres commerces. Elle ne peut, tantôt être un commerce, et tantôt n'en être pas un.

Alors, en même temps que, sous le régime prochain de l'impôt ur le revenu, la prostituée devra produire à l'administration ses evenus commerciaux, avec toutes justifications utiles, elle aura le roit de se reclamer du code de commerce ; de poursuivre en paieent le mauvais client, de l'assigner en dommages-intérêts, de eprocher la concurrence déloyale à une rivale ; elle pourra enfin être éclarée en faillite, livrée à un syndic chargé de réaliser l'actif et de administrer.

Ce serait, je le reconnais, une source de situations extraordinaires ù les vaudevillistes puiseraient abondamment ; mais il en résulterait un certain désordre dans les principes de l'administration et de a justice.

En outre, ce qui fait qu'une réglementation sera toujours arbiraire, c'est qu'il n'y a pas de règle précisant où commence la prostiution.

Le code de commerce a nettement défini le commerce, et quiconque s'y livre est commerçant. Mais la prostitution où est-elle définie? lle existe sous les apparences les plus diverses.

Une prostituée, dira-t-on, est celle qui, en échange de ses faveurs, çoit de l'argent.

Il y en a beaucoup alors. La misérable péripatéticienne du trotoir n'est pas la seule qui soit dans ce cas. Il est de fort belles ames, très élégantes, très fêtées, qui ne doivent leur luxe qu'à cette rconstance qu'elles vendent fort cher leurs faveurs. Rigoureusement, faudrait donc les soumettre aussi à la réglementation spéciale. En atière d'établissement dangereux, incommode ou insalubre, la rande entreprise est assujettie à la loi, comme la plus petite. Cependant jusqu'ici on ne l'a pas fait. La grande prostituée jouit d'une rêce d'état. Les journaux chantent ses gestes, les fonctionnaires la luent et, si elle y tient, elle est décorée des palmes académiques. lui suffit d'entrer en contact avec un Sénateur influent dans ne de ces maisons où se viennent goûter « les bonheurs discrets 'après midi » ; et cela finit toujours par arriver.

Enfin, me plaçant encore au point de vue de l'équité, je reprocherai aux partisans de la réglementation de rendre les femmes seules responsables de la propagation des maladies vénériennes.

Cependant les hommes y participent également.

J'entends bien que la femme soumise à cette réglementation sera celle qui provoque les hommes, les attire chez elle et constitue un danger permanent pour le passant.

— Est-ce que celui qui a pour habitude de suivre les femmes dans la rue, qui s'efforce de les séduire par ses propositions n'est pas dans le même cas? Alors, il faudra mettre en carte et envoyer à la visite périodique le vieux Monsieur qui, régulièrement, guette les jeunes ouvrières à la sortie des ateliers et les entraîne, lui aussi, vers les hôtels meublés propices aux amours passagères.

§

Dans *l'Éducateur moderne*, M. V.-H. Friedel publie une très intéressante étude sur **les Tribunaux pour enfants criminels dans les pays étrangers.**

Cette question a un lien étroit avec les précédentes.

Le principe dont s'inspirent les modifications projetées dans les mesures légales à l'égard des jeunes criminels, — sont considérés comme tels des enfants ayant douze ans révolus, mais n'ayant pas accompli la dix-huitième année d'âge au moment du délit, — est que la juridiction générale actuelle ne tient pas compte des particularités physiques et intellectuelles d'un adolescent. C'est là l'essentiel. Traduire ce principe dans la pratique constitue un progrès. L'acte du délinquant juvénile est dû, le plus souvent, à des causes sociales (misère, famille, entourage, dégénérescence, etc.). Il est plus rare, et plus difficile aussi, qu'on puisse établir sa culpabilité individuelle proprement dite. Ni la société ni la morale ne gagnent donc à sa condamnation si on ne porte pas remède en même temps aux causes de l'acte. Or cela se fait, plus souvent et mieux que par la répression judiciaire, par des moyens éducatifs, dans la famille ou à l'école, par une étroite surveillance tutélaire enfin dans la maison de correction. On évitera donc désormais, autant que possible, aux jeunes délinquants le contact avec les tribunaux et avec leur appareil. Si des poursuites sont absolument inévitables, on n'oubliera pas, ni pendant l'instruction, ni à l'audience, ni dans le choix des sanctions, qu'on veut amender un délinquant jeune et susceptible de revenir dans la bonne voie.

Malheureusement, pour la protection de l'enfance contre la contamination criminelle, la France est loin d'occuper le premier rang. Lentement elle se décide à suivre l'exemple donné par beaucoup d'autres pays. Cependant, ce n'est que par des mesures préventives que peut être combattu le fléau de la criminalité juvénile qui grandit chez nous dans des proportions inquiétantes.

Comme le remarque fort justement M. V. H. Friedel, les jeunes

criminels qui encombrent le banc des accusés ne manquent ni d'intelligence, ni d'instruction. C'est le caractère qui leur fait défaut. Et par là se révèle cette vérité trop méconnue jusqu'ici que l'instruction et l'éducation sont deux choses distinctes et que la seconde est plus essentielle que la première.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Revue de Paris : une étude de M. L. Gérard-Varet sur « l'antipatriotisme ». — *Les Guêpes :* des vers familiers de M. Francis Carco. — *La Revue hebdomadaire :* vues originales de Mgr Gibier, évêque de Versailles, sur le « dépeuplement de la France », ses causes et le remède à ce fléau. — *Memento.*

Il n'y a pas vingt ans, un des plus grands écrivains de ce temps, — M. Remy de Gourmont, — était frappé par l'Administration pour un article publié ici même. Avec la belle liberté de pensée qui suffirait à le rendre un des plus originaux philosophes contemporains, s'il n'avait encore le génie de l'invention pour féconder sa vaste et profonde culture, M. Remy de Gourmont écrivit cet article : « Le Joujou patriotisme », qui suscita des colères. Aujourd'hui, on discute *l'Antipatriotisme*, même dans une revue académique comme l'est **la Revue de Paris** (15 mai). Il y a un peu plus d'air, en France. S'il est vrai que nous vivons en pleine période révolutionnaire, l'agitation a du bon. D'ailleurs, qui se plaindrait? D'une part, on célèbre en Jeanne d'Arc la créatrice de l'idée de Patrie, si, dans l'autre camp, des hommes croient trouver des arguments pour combattre cette idée-là. Il faut louer M. L. Gérard-Varet d'avoir mis de l'ordre dans la présentation historique du mouvement antipatriotique.

Autrefois, on se disait partisan de l'humanitarisme :

Il fut en vogue avant 1870. Les grands esprits du temps, G. Sand, V. Hugo, Michelet, s'y rallièrent : Auguste Comte en fit le couronnement de sa philosophie ; Lamartine lui donna, dans *la Marseillaise de la paix*, le chant et les ailes. La plupart des républicains du second Empire l'adoptèrent d'enthousiasme. On l'a dénoncé parfois comme une inspiration de la Franc-maçonnerie, tout ensemble dirigée contre l'Église et contre la France ; on a représenté par exemple Jean Macé, fondateur de la Ligue de l'Enseignement, comme un de ces artisans de ruine, et avec lui, semble-t-il, après la Guerre, les chefs du gouvernement républicain. Toutefois, ajoute-t-on, Gambetta et J. Ferry, d'abord infectés, plus tard éliminèrent le poison par instinct d'hommes d'État, et revinrent à une politique vraiment française. C'était rompre avec leur parti, qui les frappa d'ostracisme. République, c'est humanitarisme ; et humanitarisme, c'est antipatriotisme.

Ensuite est venu le « pacifisme ». Il y en a deux sortes, nous dit

M. Gérard-Varet : l'un « est à base de dignité », l'autre est « plutôt honteux de lui-même ».

Pacifisme viril, pacifisme pleutre, ni l'un ni l'autre ne sont l'antipatriotisme. C'est trop évident du premier : celui-ci, c'est la Nation respectée et animée ; l'antipatriotisme est au contraire haine de la nation, tout au moins indifférence méprisante à son égard. Mais c'est tout aussi vrai du second : l'antipatriotisme déteste la guerre, non pour elle-même, mais parce qu'elle est un obstacle à ses desseins, une menace mortelle à ses ambitions ; quant aux vertus qu'elle exige, aux dangers où elle se complaît, bien loin de les redouter, il les recherche et les cultive. Il est un appel à l'effort, à la privation, à la résistance, à la lutte. Avec la grève qu'il impose comme un honneur, il trempe dans un bain de farouche renoncement les volontés prolétaires ; il ne prêche pas le calme aux résignés et aux faibles ; il les secoue, les violente au besoin ; il a le mépris des foules inconscientes, le dégoût des existences engourdies dans la besogne machinale. Dans les conflits qu'il déchaîne, il accepte d'avance les plus sombres éventualités, il est le Révolté avec sa hautaine insouciance de sa destinée propre et des destinées individuelles. Il lutte, il peine, il expie pour le triomphe de l'Idée révolutionnaire.

L'antipatriotisme, ce n'est pas la Paix, c'est la Guerre, la Guerre sans répit sur tous les points du pays et dans tous les pays, la Guerre sociale, la Guerre antique et sans cesse reprise en Grèce, à Rome, au Moyen-âge, la Guerre éternelle des pauvres contre les riches, des misérables contre les puissants. L'antipatriotisme a son idéal, le pacifisme viril a sa beauté ; entre les deux, le pacifisme pleutre étend son marais de sensibilités mornes et de volontés flasques. Celles-ci, en notre société, comme en toute autre, pullulent : on les trouve à tous les rangs. Dociles aux forces qui les agitent, elles font cortège aux grands mouvements d'opinion : elles apportent l'appoint décisif de leur masse, un jour, à la paix féconde, un autre, aux inspirations de violence. Elles décolorent les plus nobles rêves ; elles précipitent en platitudes les plus hautains paradoxes. Il serait injuste de les confondre avec le vrai pacifisme ou avec l'antipatriotisme militant ; mais, il faut le reconnaître, à tous les deux, elles imposent leur complicité.

D'où vient l'antipatriotisme ? Peut-être bien de la « misère » ? On le dit, constate M. Gérard-Varet. Mais de la misère, en heureux homme de cabinet, il écrit : « Mot vague, chose vague. » Est-ce possible ? parce que certains salaires, aujourd'hui, sont « relativement élevés », qu'on nie le sens du mot et la réalité précise de la chose ! « Les Révolutions naissent moins de la misère subie que de la misère dénoncée », dira encore M. Gérard-Varet, comme si la seconde ne dépendait pas de la première. Mais, passons.

« L'antipatriotisme est une forme extrême de séparatisme », déclare M. Gérard-Varet ; et ceci est fort intéressant.

Il y a un séparatisme social, comme il y a un séparatisme géographique. Une nation n'est pas seulement un concours de provinces, elle est aussi un concert de classes. Celles-ci se sentent solidaires et l'ordre est leur intérêt

commun. Mais, en même temps, chacune d'elles a ses intérêts, ses aspirations, son égoïsme. Une classe sent-elle ses ambitions encouragées par les circonstances, elle s'élance à la conquête du pouvoir absolu. Ce fut le cas des marchands à Venise et à Florence ; c'est un peu le cas en tout pays du sacerdoce et de l'armée. « Les intérêts des sociétés partielles ne sont pas moins séparés de ceux de l'État ni moins pernicieux à la République que ceux des particuliers, et ils ont même cet inconvénient de plus qu'on se fait gloire de soutenir, à quelque prix que ce soit, les droits ou les prétentions du corps dont on est membre, et que ce qu'il y a de malhonnête à se préférer aux autres s'évanouissant à la faveur d'une société nombreuse dont on fait partie, à force d'être bon sénateur, on devient enfin mauvais citoyen (1). »

La suppression des dispenses du service militaire aurait attiré des adeptes à l'antimilitarisme, selon M. Gérard-Varet. Nous le croyons volontiers.

Une autre cause est le caractère international, ou mieux *anational*, des spéculations financières. On sait trop qu'elles ignorent les frontières ; l'impopularité persistante de l'expédition marocaine repose en partie sur la conviction que, chez certains meneurs de l'affaire, la France est un prétexte et l'or une réalité. Nous devons une mention spéciale aux négligences ou aux gaspillages des pouvoirs publics. Depuis bientôt quarante ans, la France a donné sans compter les millions par centaines, les milliards, avec la conviction qu'ils s'employaient à sa sécurité. Et voilà qu'aux heures de péril, chaque fois, on entend le même aveu lamentable : nous ne sommes pas prêts ! Après Fachoda, nous n'avons pas de flotte ; après Tanger, nous n'avons pas d'armée ! Et comme si ce n'était pas assez de toutes ces défaillances, ce sont les accidents et les catastrophes qui se succèdent : sous-marins qui ne remontent plus, poudres qui explosent, canons qui éclatent, cuirassés qui sautent, soldats et officiers qui périssent. Un ancien ministre établit à la tribune de la Chambre que l'administration de la marine a causé plus de ruines qu'une grande défaite navale. Si ceux qui ont en mains les destinées du Pays, avec les honneurs enviés dont on les comble, si les dirigeants et les maîtres conçoivent ainsi leur rôle, de quel droit reprocherait-on leur foi perdue aux humbles citoyens pour qui, dans la vie quotidienne et rude de l'atelier ou du sillon, la Patrie est surtout l'impôt, impôt de la bourse, impôt du sang ?

Et l'alliance franco-russe serait également « une autre espèce de cause » de l'antipatriotisme. En effet, cette alliance a été une déception, et des plus fortes.

Le patriotisme est naturel, l'antipatriotisme l'est aussi ; c'est la loi des contrastes, tous naturels également, douceur et cruauté, générosité et avarice, sincérité et fourberie. En temps normal, toutes les forces de la vie collective conspirent en faveur du patriotisme ; en temps de crise, le second prend vie et élan. Que faut-il penser de l'état présent et qu'en peut-on attendre ?

(1) J.-J. Rousseau, *Contrat Social*, III, 5.

C'est le point le plus obscur : l'existence de l'antipatriotisme crève les yeux, mais son degré de gravité reste en question.

Plus loin, M. Gérard-Varet remarque :

L'antipatriotisme... est l'éclosion d'un mal interne et profond, il est l'éruption qui marque une crise générale. Ce n'est pas parce qu'il y a des antipatriotes qu'il y a de l'antipatriotisme, c'est parce qu'il y a de l'antipatriotisme qu'il y a des antipatriotes.

Que la crise se prolonge, les conséquences en pourraient être graves. Oh ! non pas que nous allions d'emblée aux pires éventualités. Nous ne jugeons pas inévitable une invasion ni ses dramatiques mises en scène, chocs d'armées, massacres, incendies ; un peuple ne finit pas uniquement et nécessairement dans la fumée et la flamme des apocalypses. Il y a d'autres agonies, insidieuses et douces. S'imagine-t-on, pour un empire puissant, spectacle plus savoureux que celui d'un voisin jadis redoutable, imposant encore dans sa façade, mais miné par les discordes qui le rongent, par la dépopulation qui le décime? Une guerre, pourquoi faire? N'est-il pas plus simple d'économiser sang et argent, quand l'adversaire se charge lui-même de la besogne? Ne peut-on pas lui laisser la vaine consolation d'abriter sous de pompeux sophismes son progressif effacement? Aussi, plus il baisse, plus on lui demande de faveurs commerciales. Eh quoi ? son propre territoire n'est-il pas un riche marché prêt à s'ouvrir si on l'exige, un merveilleux débouché à une industrie en mal de s'écouler? Quelle clientèle incomparable que ce peuple obstinément riche ! — mais aussi quel moyen aurions-nous en France d'écarter des offres si pressantes? La perte de l'indépendance économique n'est pas moins positive que la perte d'une province.

Nous ne pouvons nous empêcher, à la suite de cette dernière phrase, si juste, de noter qu'en prévision de l'impôt sur le revenu, et par crainte des effets de l'agitation syndicaliste, *un milliard et demi d'argent français est actuellement déposé dans les banques helvétiques*. N'y a-t-il pas, dans ce fait, un peu d'antipatriotisme? L'argent est une des forces de la nation et l'intérêt individuel est ce qui affaiblit le plus une patrie. Que de personnes ont pavoisé leur balcon à la gloire de Jeanne d'Arc, et avaient fait émigrer leurs fonds ? Tout, dans l'homme, n'est que contradictions !...

Voici la conclusion de M. Gérard-Varet :

L'idée de Patrie est, selon les uns, objet de foi, selon les autres matière à critique. Les uns et les autres ont également tort, également raison. Dans la presse, dans le livre, dans le haut enseignement, la critique ne se fixe aucune limite. Patrie et Internationale, famille et union libre, devoir et égoïsme, Tolstoï et Nietzsche, se discutent librement. Mais l'Ecole primaire a un tout autre rôle, et la grande erreur fut parfois de la confondre avec l'enseignement d'Université. Les enfants se nourrissent d'un petit nombre de sentiments très simples et d'idées familières ; tout ce qui est

critique les égare, tout ce qui est casuistique les pervertit. On n'a pas avec eux à chercher si le mariage doit durer ou disparaître; on n'a pas à examiner à la loupe dans quels cas le mensonge est excusable. La piété filiale, le respect du Vrai doivent rester pour eux le Devoir dans sa haute et pleine majesté. C'est la vie qui plus tard ouvrira leur esprit aux formes rares et aux exceptions. De la même manière, la Patrie : c'est l'action des années écoulées, c'est l'expérience qui révéleront à l'adulte si Patrie et Humanité se heurtent ou s'entendent. L'enfant n'a rien à voir aux jeux de dialectique. Opposer le devoir au devoir, c'est un luxe de rêveur. N'est-ce pas déjà beaucoup d'opposer la Raison à l'Instinct?

§

Les Guêpes (mai) publient ces vers familiers de M. Francis Carco :

Tu t'en vas et tu me quittes...
Adieu! — Pense à moi quelquefois!
— Je ne t'oublierai pas, petite!
Tu me quittes... tu t'en vas!

On s'écrira trois semaines
(Le cœur y est!) bien gentiment
Et puis tu berceras tes peines
Dans les bras d'un autre amant.

Tu sanglotes... Je suis triste...
Le train siffle... Ah! mon Dieu! mon Dieu!
Je ne veux plus que tu me quittes,
Maintenant que c'est sérieux.

§

« La famille est la base granitique du monde », écrit puissamment Mgr Gibier, évêque de Versailles (**La Revue hebdomadaire**, 15 mai). Il traite du *Dépeuplement de la France* et il dénonce « le fléau de la dépopulation ».

On redoute le choléra, la peste, la tuberculose, on cherche contre ces fléaux destructeurs des remèdes, des digues... et on a raison,

dit l'honorable prélat. Il montre partout un bon sens de cette qualité. On est sûr de n'être pas surpris, en le lisant. Il faudrait beaucoup de mauvaise grâce pour ne point sourire. L'Académie Française, qui n'a pu choisir d'entre Mgr de Cabrières et Mgr Duchesne, pourrait bien adopter Mgr Gibier, qui doit être un fort brave homme :

Avec un foyer dépeuplé, toutes les espérances et tout l'amour du père et de la mère reposent dans un seul berceau ou sur la tête de deux petits êtres éperdument choyés. Cette tête si chère, la mort la guette comme une proie, fond sur elle à l'improviste, la ravit, et dans ce berceau malheureux devenu tout à coup une tombe, elle ensevelit la fortune, l'avenir, le nom, le bonheur de la famille. Dans un calcul d'égoïsme on a dit : Un, deux...; et Dieu, dans sa justice, répond : zéro! — Ou bien sur la tête de cet enfant

unique, voici la griffe du vice plus cruel que la mort. Le mal vient de bonne heure rôder autour de la jeune idole. Les passions s'emparent de l'adolescent qui ne sait que jouir. Le camarade éhonté, la courtisane avide exploitent à l'envi sa vanité, sa bourse et sa corruption. Il est sur le chemin de la perdition. Ni les avertissements, ni les pleurs, ni les menaces de ses infortunés parents ne le peuvent arrêter. Ainsi finissent et s'écroulent tant d'unions infécondes, fondées sur le mépris du devoir.

Au contraire, avec un foyer peuplé de nombreux habitants, nous voyons apparaître la récompense immédiate et la félicité visible sur le père et la mère, et sur la postérité qui les environne. Les enfants sont obligés de compter sur eux-mêmes et non sur un avenir tout fait. Ils reçoivent une éducation plus forte. Ils s'accoutument de bonne heure aux privations. Ils rendent mille petits services à la famille affairée. Témoins, dès le berceau, du travail, du dévouement, du sacrifice paternel, ils en acceptent et en perpétuent les glorieuses traditions. Les filles, qui savent qu'elles seront moins riches que leurs mères, se résignent à avoir plus d'ordre, d'économie et de vertu, et la médiocrité de la dot prépare de bonnes ménagères, et non de frivoles dissipatrices. Qui oserait dire que ce n'est pas un bien ? Les fils auront moins de confortable que leur père. Tant mieux ! Ils travailleront davantage, et on les verra se partager, sans embarras comme sans jalousie, un patrimoine trop modeste pour exciter leur cupidité et qui suffit cependant à assurer leurs premiers pas dans la vie. N'est-il pas d'expérience que plus la famille est nombreuse, et plus les membres qui la composent demeurent unis ?

Le bon ecclésiastique cite le président Roosevelt, le maréchal de Moltke, M. Messimy (pour le contredire) et le Dr Rommel. Mais ce qu'il écrit, rien n'en égale la saveur :

Pourquoi cette déchéance ? Meurt-on chez nous plus qu'ailleurs ? Non assurément. Notre pays est riche, *les médecins y sont nombreux et expérimentés*, les conditions climatériques excellentes.

« Entrons dans le détail. Entrons dans le vif de ce tragique sujet », — comme nous en convie Mgr Gibier. Une ces « causes profondes » du dépeuplement est, d'après Sa Grandeur, *le luxe*, et une autre, *le vice*.

1° Avec sept ou huit enfants il faut pratiquer la modération et la simplicité dans le train de vie ordinaire, dans l'ameublement, dans les fêtes, dans les déplacements, dans les divertissements ; il faut donner aux garçons un bon bagage d'instruction, les armer pour la vie, les établir ; il faut faire, des filles, des femmes d'intérieur, les habituer à aider leur mère dans l'éducation des plus jeunes, à surveiller le ménage, à faire le marché, à mettre la main à toutes les besognes de la maison ; en un mot, il faut savoir, en se contentant de peu, s'élever avec une noble indépendance au-dessus des préjugés et des habitudes qui asservissent aujourd'hui tant d'esprits. Avec un ou deux enfants, c'est tout le contraire ; on peut mener la vie à grandes guides, ne se priver de rien et nager dans le superflu.

2° (après une citation du père Monsabré) :

L'avenir de la race est dans la jeunesse. Or, une jeunesse sans mœurs n'arrive souvent à la virilité qu'épuisée et stérile. Elle livre à tous les vents les germes de l'avenir. Elle dissipe le patrimoine vital et le sang de l'humanité. L'art de garder la vie et de la transmettre n'est pas autre chose que l'art d'être sage. Vainement vous multiplierez, avec toute la sollicitude imaginable, les précautions de l'hygiène publique et privée; vainement vous ferez appel à toutes les habiletés et à tous les dévouements de la science médicale. C'est la vertu surtout qu'il faudrait mettre en honneur.

3° (de nouveau Mgr Gibier cite le père Monsabré, au sujet des époux qui ne *veulent* pas avoir d'enfants et y parviennent « au moyen d'artifices inconnus de la bête ») :

Telle est la plaie la plus secrète, la plus profonde, la plus mortelle de la famille contemporaine. On pourrait appeler cette plaie sociale la mutilation de la famille par la stérilité volontaire. Pour être juste, il faut dire ici qu'il existe une stérilité involontaire qui est une exception, un mystère et une épreuve. Il y a des foyers déserts, où les époux attendent vainement les enfants qu'ils ont désirés et qui devaient réjouir leur existence. Pourquoi ? C'est le secret du gouvernement de Dieu et nous n'avons pas à scruter ce secret. Beaucoup de germes se perdent dans l'humanité comme dans la nature.

4° Le « grand remède » est la religion. Mais « le lecteur est prié de ne pas nous faire dire ce que nous ne disons pas », écrit Mgr Gibier. Cependant, « en dehors de l'idée religieuse, vous chercherez vainement la force spirituelle capable de vaincre le fléau, ou au moins de limiter ses ravages ».

Même dans les meilleures conditions légales et économiques, même après toutes les réformes sociales réalisées, il restera toujours que l'éducation d'une nombreuse famille est une lourde charge, une charge qui écrase les épaules du père et de la mère, et il n'y a que la religion, la crainte de Dieu, l'abandon à la Providence qui puissent faire accepter la sainte et complète fécondité du mariage.

Le remède, le vrai, le grand remède à la dépopulation, le voilà :

Il faut croire en Dieu ;

Il faut craindre la justice de Dieu ;

Il faut avoir confiance dans la bonté, dans la miséricorde, dans la Providence de Dieu...

Nous nous bornerons à citer encore deux des meilleures phrases de l'excellent Mgr Gibier :

On ne peut pas dire que le célibat religieux favorise la dépopulation. C'est le contraire qu'il faut dire...

... L'anglican riche est infécond. *Le Germain cesse lui-même de procréer dans ses portions supérieures.* Qu'on ne nous dise pas que le catholicisme met un frein à la fécondité. C'est le contraire qui est vrai...

Mgr Gibier injurie un peu, en passant, Emile Zola; et il conclut :

Non, la religion ne tarit pas les sources de la vie. La religion divinise le mariage; la religion favorise les familles nombreuses; la religion sauve les âmes, les foyers et les peuples. Qu'avons-nous à gagner à déchristianiser la France ? Le seul patriotisme doit nous forcer d'avouer qu'on a fait fausse route en répudiant les vieilles croyances et en livrant la nation au matérialisme et à l'athéisme. Reprenons donc le bon chemin. Revenons au christianisme et à l'Eglise catholique. Et n'oublions pas que, pour croître, un peuple, avant tout, doit croire. Nous voulons tous que la France vive et qu'elle ait un rôle grandissant dans le monde. Prenons-en les moyens. Ne lui enlevons pas le peu de religion qui lui reste. Rendons-lui sa vieille mentalité catholique.

C'est trop sévère, pour que nous abandonnions sur ces mots Mgr Gibier. Il a écrit, d'une plume badine, il nous semble :

La législation d'un peuple n'est point du tout indifférente à sa prospérité et à sa moralité...

Il est des régions profondes où les lois ne peuvent atteindre. Les lois s'arrêtent impuissantes sur le seuil de la conscience ; elles ne pénètrent pas dans le for intérieur de l'homme. C'est donc inutilement que les législateurs tourneront la mèche dans la lampe où brûle l'huile de la France. Si nous n'avons que la loi civile pour ressusciter la race qui fléchit, nous n'obtiendrons qu'une lueur de vitalité fugitive qui n'aura ni consistance, ni durée. C'est l'huile qui fait défaut.

§

Memento. — *Les Chimères* (15 avril) : un très bon article de M. G. Guilleré, sur « l'Esprit de Jules Renard ».

La Revue (15 mai) contient un rapport de MM. Léon Parsons et Etienne Antonelli sur le projet de loi concernant les « Sociétés à participation ouvrière ». — De M. H. Potez : « Edgar Poe et Jules Verne ».

La Revue hebdomadaire (15 mai). M. Paul Adam : « l'Abdication ».

Akademos (15 mai) publie, entre autres, des sonnets de M. E. La Jeunesse, des chansons populaires d'Espagne recueillies par Mme Jane Catulle Mendès, un portrait de Rachilde par M. Robert Scheffer.

Le Spectateur (1er mai) : « De l'argument des extrêmes dans les discussions théoriques et pratiques », par M. Vincent Muselli — « De l'esprit juridique », par M. G. de Tarde.

Les Marges (mai). « Emmanuel Delbousquet », par M. Marc Lafargue. — Un beau chapitre de « la chanson de Naples », de M. E. Montfort. — « Poèmes du printemps », de M. Louis Mandin.

Le Divan (mai juin) contient des poèmes de MM. P Fons, H. Gadon, H. Bouvelet, etc.

Les Rubriques Nouvelles (15 mai) ont paru pour la première fois, sous la direction de MM. N. Beaudoin et A. Acrement, avec la collaboration de MM. A. Billy, Roussille, Sauvebois, Daireaux, etc.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Chez Mistral (*la Petite Gazette Aptésienne*, 29 mai). — La Plus Belle Bibliothèque du monde (*la Dépêche*, 18 mai). — Stendhal et Casanova (*l'Intermédiaire*, 30 mai). — Amédée Prouvost (*la Dépêche*, de Lille, 16 mai).

M. Henri Daran nous conte, dans un journal d'Apt, rédigé à l'ordinaire avec un soin particulier, **la Petite Gazette Aptésienne**, une visite qu'il fit à Mistral, il y a quelques années, en compagnie de M. Moulins, professeur au collège de Béziers :

Nous partîmes de Saint-Andiol, qui est éloigné de Maillane d'environ quinze kilomètres, par une chaude et belle après-midi de septembre.

De Saint-Andiol à Maillane, la campagne n'est que prairies, vergers et vignes. Parfois, au penchant d'une collinette, on voit le dôme léger d'un olivier, tout brillant d'une fine lumière.

De chaque côté de la route il y a un petit canal où court l'eau blonde et nourricière de la Durance; des jeunes filles, à genoux et les bras nus, battent le linge avec ardeur ; lorsque nous passons, elles relèvent la tête, le conducteur les appelle par leurs noms, et elles sourient en montrant leurs dents blanches.

Il y a aussi de beaux platanes, un peu courbés par le mistral, qui forment de loin en loin des tunnels de verdure ; enfin çà et là un *mas* endormi.

Or, il se dégage de tout cela une poésie particulière, à la fois légère et langoureuse, souriante et fine, toujours mesurée. Il est vrai que les souvenirs d'enfance en augmentent la douceur et le charme.

La demeure de Mistral, qui est un peu à l'écart du village, n'est ni un château, ni un *mas* ; sa physionomie est celle d'une simple villa bourgeoise, sans faux brillants. Elle est entourée d'un jardin, assez négligé, où il y a un puits, avec une pierre de taille creuse où la servante vient laver le linge.

De la fenêtre du cabinet de travail du poète, qui s'ouvre sur ce jardin, on aperçoit, au loin, les Alpilles bleues.

M. Moulins s'étant nommé, à la servante, Mistral ne tarde guère de paraître.

C'est un vieillard de bonne mine, à la physionomie ouverte et souriante. Il a beaucoup de distinction. Rien du fénare exubérant, hâbleur et burlesque de Marseille ou de Paris. L'*accent* n'est pas désagréable, au contraire, et la voix chante légèrement. Quant aux yeux, ils sont pleins de finesse avec une certaine malice ; parfois ils se teintent de quelque mélancolie...

On parla des représentations d'Orange, d'une tragédie de Mistral, la *Reino Jano*, de la langue provençale, étudiée savamment en Allemagne et en Amérique, beaucoup plus qu'en France.

De propos en propos, je viens à lui demander quel souvenir il a gardé de son entrevue avec Lamartine. Cette évocation le rend immédiatement grave et recueilli ; il ne répond pas, tant il semble ému. Je respecte son silence. Au bout d'un moment, M. Moulins lui rappelle le fameux article par lequel l'auteur des *Harmonies* annonçait la naissance de *Mireille*, il y a une cinquantaine d'années.

— Ah ! celui-là, nous dit-il, était un vrai poète : je le tiens pour l'un des plus grands lyriques français. Eh bien ! le croiriez-vous, malgré ce garant illustre, je doute quelquefois de *Mireille*. Je vous l'affirme de bonne foi. J'ai eu quelquefois la tentation d'y faire des retouches, de l'améliorer, de la parfaire. Au fur et à mesure que l'on vieillit, on connaît mieux son art, et on devient plus sévère et plus exigeant. Ce fut Roumanille qui me détourna vivement de ce projet, un jour que je corrigeais les épreuves d'une nouvelle édition ; *vrai proun ben*, me dit il, *cela va assez bien*. J'aurais voulu refondre des chapitres entiers, mais c'était une grosse entreprise .

Retenons ce doute du grand poète sur son œuvre ; cela pourrait faire réfléchir les lauréats de l'Odéon.

§

M. Remy de Gourmont a décrit, dans **la Dépêche**, une bibliothèque oubliée par M. Eugène Morel, qui pourtant... C'est même, nous affirme-t-il, la *plus belle Bibliothèque du monde*. Sans être un monument, elle est construite en granit. Elle ouvre, de l'aube des matins d'hiver au crépuscule des soirs d'été, et nulle n'est mieux aérée, assurément.

Bien que l'architecte, en la construisant, n'ait pas su qu'il construisait une bibliothèque, elle est admirablement disposée pour l'usage que d'intelligents administrateurs lui ont dévolu. Enfin, je ne crains pas de dire que l'agencement des volumes y atteint la perfection, attendu qu'ils sont tous et toujours à l'entière disposition du public, ce qui est l'idéal d'une bonne bibliothèque. Des gens à l'esprit malcontent se plaindront peut-être qu'elle n'a point de catalogue ; mais M. E. Morel lui-même a répondu à cette objection en montrant que les catalogues ne servent qu'à chercher les livres que l'on connaît et par conséquent se présentent la plupart du temps (témoin celui de la Bibliothèque nationale) tels que des instruments d'une rare inutilité. La Bibliothèque dont je parle n'a donc point de catalogue et il serait même imprudent d'y chercher avec trop de précision un livre trop exactement déterminé ; mais elle a un avantage immense, qui compense, et au delà, ce petit inconvénient : on y trouve ce qu'on n'y cherche pas ! Que de découvertes, que de trouvailles grandes et petites, que d'imprévu ! Et songez, amis des livres inconnus, que les bouquins de cette bibliothèque unique sont changés en partie tous les jours, de sorte que l'imprévu y est pour ainsi dire garanti. Ce n'est pas seulement une bibliothèque, c'est une loterie. Mais il y a un avantage encore plus grand et que, certes, vous ne trouverez nulle part, même en Amérique ; c'est celui-ci, que si un de ces livres vous plaît, vous pouvez, contre quelque monnaie, l'emporter. Et ne croyez pas que le choix soit restreint : il s'agit d'environ cent mille volumes et de presque autant de brochures et de feuilles volantes.

Cette bibliothèque, qui n'a qu'un rez-de-chaussée, s'étend sur un espace considérable, depuis la gare d'Orsay, un peu avant le Pont Royal, jusque vers le pont de la Tournelle, le long des quais de la rive gauche. Son nom populaire est précisément cela : les Quais, ou le Quai. Où avez-vous trouvé cela ? Sur le quai. A vrai dire, le véritable quai aux livres ne va guère que

du Pont Royal au Pont Saint-Michel; au delà, c'est un monde un peu sacrifié et où le bibelot, parfois, remplace le livre. Pour ne désobliger personne de très intéressant, fixons au Petit-Pont la limite orientale de cette vaste bibliothèque en plein air : il restera encore une assez importante étendue de rayons pour qu'une bonne journée soit nécessaire à qui voudrait les examiner un peu sérieusement. Un habitué les jauge d'un coup d'œil, mais que de trésors pour le novice ébloui! Oui, malgré que l'on répète et qu'il soit vrai que les quais sont beaucoup moins riches aujourd'hui qu'autrefois, ils contiennent encore plus de lecture qu'aucun homme n'en fit jamais, pour acharné qu'on le suppose, au cours de toute une laborieuse existence : donc un amateur, même si le fonds ne se renouvelait pas, y pourrait passer sa vie sans en venir à bout. Mais le fonds se renouvelle et même se tient, comme toute bibliothèque sérieuse, au courant. On y trouve le livre du jour, la revue à la mode.. Pour moi, j'avoue que je fréquente la bibliothèque des quais plus que les autres bibliothèques de Paris. Elle me suffit, parce que je cherche sans cesse ce que je ne connais pas, et parce que ce que je connais ne m'intéresse plus. Alors je me fie à l'imprévu, et il ne me leurre pas toujours. J'ai trouvé sur les quais mille volumes auxquels je n'aurais jamais pensé et qui me furent utiles ou délectables. C'est là que j'ai fait cette grande découverte littéraire et psychologique que les livres que personne ne connaît ne sont pas plus mauvais que ceux que tout le monde vante. Au bout d'un certain nombre d'années, au-dessous de quelques œuvres incomparables et qui dominent, tels des phares, l'océan du passé, les ouvrages qui eurent la vogue et ceux qui ne furent même pas coupés, prennent des positions souvent très différentes. Cela fait que je ris avec impudence des réputations académiques. Je sais ce qu'elles valent et je sais ce qu'elles durent, je sais ce qu'elles pèsent au fond des boîtes égalitaires du quai Conti.

Mais il y a encore d'autres plaisirs, en cette bibliothèque de plein air, que celui de la littérature et celui de la psychologie. Il y a celui du paysage, la Seine avec ses bateaux, la file des arbres, le ciel. C'est un endroit béni des dieux, où l'on ne connaît d'autre mal que la pluie. Il est émouvant d'y voir tomber la nuit, alors que s'allument les lanternes rouges, bleues et vertes des bateaux et des ponts. Les feuilles des peupliers se taisent, les berges s'apaisent, des nuages lilas font, sur les Champs-Elysées, un rideau transparent derrière lequel le soleil se couche. L'air est frais et léger, les livres s'endorment dans le silence, la bibliothèque ferme, la vie nocturne va commencer. Les bibliothécaires se dispersent chez les marchands de vin du voisinage, l'autobus passe en ronflant, monstre aux yeux d'or, et le Louvre sombre dans les ténèbres. Il n'y a plus rien, ni pour l'amateur de livres, ni pour l'amateur de paysages. Ainsi finit la journée de la plus belle bibliothèque du monde.

§

M. A. Paupe répond dans l'**Intermédiaire** à la question Stendhal et Casanova :

L'attribution des *Mémoires* du célèbre aventurier, à Stendhal, est un « canard » qui revient périodiquement sur l'eau. Quérard, dans ses *Supercheries littéraires dévoilées*, s'était contenté de nier l'authenticité de cet

ouvrage! Renchérissant sur cette affirmation dénuée de preuves, Paul Lacroix (*Bibliophile Jacob*) déclarait, dans une note du catalogue des livres de M. Dutacq, que Casanova était incapable d'écrire en français, n'entendait rien à une œuvre d'imagination et de style, et qu'il avait fallu un habile homme pour mettre ses manuscrits en œuvre. Et M. Lacroix concluait : « *Cet habile homme fut, nous en avons la certitude morale, Stendhal*, ou plutôt *Beyle*, dont l'esprit, le caractère, les idées et le style se retrouvent, à chaque page, dans les *Mémoires* imprimés (!) ». Voilà l'origine du « canard ». Cette simple présomption se transforma rapidement en certitude; elle fut rééditée je ne sais combien de fois, et M. Brivois l'a retrouvée, agrémentée d'un luxe de coquilles, dans la nouvelle édition des Œuvres de Musset.

Si mon aimable confrère tient à être renseigné, d'une façon précise, sur l'authenticité des *Mémoires de Casanova*, je l'engage à se procurer, et au besoin je tiens à sa disposition, l'étude qu'un casanovien passionné, M. Octave Uzanne, a consacrée à cette question dans *l'Ermitage*, nº du 15 août 1906, pp. 80-90; elle dissipe tous les doutes et réduit à néant la collaboration de Stendhal.

Il était bon de savoir à qui revenait la gloire de cette bévue : il n'y manque que la date.

§

Signalons, dans la **Dépêche**, de Lille, une excellente notice de M. C. Lecigne sur le poète Amédée Prouvost, célèbre dans la région, et qui n'eut pas le temps de se faire apprécier à Paris comme il le méritait.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Nouveau théâtre d'art : *Maisonseule*, pièce en trois actes, de M. A.-Ferdinand Herold; *Kerubinos*, comédie en un acte, de M. Gabriel Nigond (23 mai). — Cercle « les Essayeurs » : *Le Déchu*, 1 acte, de Mme Valentine de Saint-Point; *l'Eclipse*, 3 actes de M. Jacques Nayral; *Aimée*, 1 acte de M. Johan Bouvelet (29 mai). — Memento.

Si l'art du théâtre, tel que public, critiques, acteurs et directeurs le comprennent de nos jours, repose, avant toute autre exigence, sur le respect de certains moyens conventionnels et depuis longtemps déjà entretenus par une constante tradition, il n'est pas bien certain que la pièce de M. A.-Ferdinand Herold, **Maisonseule**, que vient de représenter *le Nouveau théâtre d'Art*, eût été accueillie, sur une scène régulière, avec une pleine faveur. M. Herold a ceci d'un artiste et d'un poète véritable, qu'il lui serait impossible d'exprimer autre chose que ce qu'il porte en lui d'émotion profonde ou de pensée sincère. Le monde a beau s'être tellement habitué à des manières factices de comprendre et de sentir, d'en présenter du moins, sous de certaines formes admises, les apparences, l'artiste ne peut, par instinct, s'y plier, s'y conformer que pour autant qu'il ait reconnu en

elles les conditions naturelles, saines et fécondes dans lesquelles son rêve se trouvera, le mieux possible, réalisé. Lorsque, comme M. Herold, dans l'estimation des moyens dont le théâtre dispose, on apporte la conscience critique la plus renseignée et la plus noblement désintéressée, il est normal qu'on distingue entre l'excellence originelle de celle ou telle ressource coutumière, et l'abus seul et facile dont elle se trouve déconsidérée. Ne rien rejeter avant un examen approfondi, extirper les floraisons parasites qui semblent tout d'abord étouffantes, ce qui à la racine est demeuré sain secrètement, ne rien, non plus, renouveler sans cause, n'est-ce point la maxime de sagesse dont M. Herold fait, en art, la règle de sa conduite?

Envisagée de certains points de vue, sa pièce peut apparaître d'une prudence formelle, qui provient bien plutôt d'une sûreté de méthode, très méditée et réfléchie. D'autre part, la nouveauté hardie de l'idée que la pièce sert à introduire sur la scène française a surpris et même mécontenté une partie de ses auditeurs.

Comme dans *le Foyer* MM. Mirbeau et Natanson ont mis en lumière, non sans violence, quelques-unes des vilenies qui se pratiquent sous le couvert de la foi, comme, dans *Ces Messieurs*, M. Ancey avec un peu de l'amertume du satiriste a dévoilé les mesquineries de prêtres qui eussent pu, par la générosité du caractère et la culture de l'esprit, se montrer aux yeux même des adversaires du dogme et du culte d'une grandeur inattaquable, dans *Maisonseule* M. Herold étudie à son tour un aspect dans la société contemporaine du problème religieux. Mais, indulgent ou impartial, il n'a fait ses personnages ni plus stupides ni plus malhonnêtes que la plupart des gens; ils ont été façonnés par les convenances du milieu où ils sont nés, où ils ont été élevés, où ils se sont conformés sans réflexion, sans acrimonie et sans révolte, à une vie close, n'ayant que le souci de fuir, avec un soin constant, ce qui les pourrait détourner ou détacher du troupeau qu'ils contribuent à former.

Même, dans cette vieille maison des Cévennes, où coexiste en paix depuis des ans et des années, le chef de famille incapable, négligent, un peu brutal et grand chasseur, avec sa sœur, femme de volonté étroite et sèche, et sa fille, dès l'enfance préparée à prononcer les vœux de religieuse, rien ne serait venu jeter le trouble si, un beau jour, un cousin, de la branche cadette, n'avait inopinément débarqué. Ce cousin, c'est un peu du souffle de la vie extérieure, c'est un peu de la pensée et de l'activité des villes modernes, qui ne s'endorment plus dans l'acceptation oisive et têtue des préjugés séculaires; ce cousin, c'est l'existence libre, délibérée, consciente de ses droits et ne craignant pas la responsabilité. Le père tout aussitôt, selon les circonstances, suit les impulsions de ce cousin ou se terre, intimidé, devant la rigide résistance de la vieille fille, qui, secondée

par l'autorité toute formelle du curé-ami, et par le caquet imbécile des sœurs qui tiennent une école dans le village, mène impitoyable la lutte contre l'intrus. La jeune fille a hésité, elle a entrevu un instant la splendeur évoquée de la vie consciente, libre et généreuse ; elle conçoit la beauté de son rôle de femme ; elle incline à devenir la campagne élue, l'inspiratrice et la consolatrice de l'homme sans cesse meurtri dans l'effort de s'affranchir et de monter toujours ; elle est prête à épouser son cousin. Mais on l'aveugle de paroles ténébreuses, on la détourne, on la ramène à sa vocation première ; on lui révèle que, dès l'enfance, elle a été promise au Seigneur pour racheter sa tante qui s'est sacrifiée aux nécessités de la famille ; on lui fait peur de ce qui serait une trahison, avec pour effet de livrer à l'Enfer les deux âmes parjures.

Les caractères, dans leur tenace vulgarité, sont présentés sans réticence, comme aussi sans charge ; l'émotion s'accroît à mesure que le drame de conscience se fait plus aigu ; la scène troublante de la fin, où la pauvre jeune fille, *cuisinée* par le rude et impérieux abbé Talary, étreint d'une réelle et puissante angoisse.

On ne saurait prétendre qu'un tel drame soit empreint de banal anticléricalisme : loin de là, les personnages de défense et d'anxiété ne sont pas un instant excessifs ni burlesques ; Talary, Amélie de Maisonseule, sœur Priscille, et aussi le niais et grossier Philippe, dans son indulgence presque indifférente, sont peints de couleurs très simples et très réelles ; ce serait plutôt le cousin, Jean, l'ancien officier, que son expérience a amené à détester la guerre comme il s'est dégagé des pratiques machinales d'ancestrales croyances, dont le rôle est, à l'excès, effacé, hésitant un peu ; il manque jusqu'à un certain point de la persuasive ferveur dont on l'aimerait voir plus animé.

La pièce, montée avec goût, a été jouée dans son ensemble sobrement et heureusement ; M. Beaulieu, dans Philippe, a tracé une figure curieuse et réussie ; Mme Jalabert, dans sœur Priscille, fut excellente.

§

La fantaisie en vers de M. Gabriel Nigond, qui complétait le spectacle du *Nouveau Théâtre d'Art*, ne manque ni de fantaisie ni d'agrément. Le dialogue, souvent malicieux, en est joliment conduit, et si l'on peut regretter de n'y rencontrer ni une hardiesse d'invention dans les rythmes employés, ni une bien spontanée nouveauté dans les images, du moins de la verve, de la fraîcheur et de la grâce s'y montrent à profusion alertes et séduisantes. **Kerubinos** provient d'une inspiration voisine de l'inspiration de Théodore de Banville dans quelques-unes de ses meilleures comédies en vers, et il est, en

vérité, enviable d'avoir, sans aucun esprit d'imitation, approché un tel modèle.

Les acteurs se sont bien acquittés de la difficulté de dire de vrais vers, et, à côté de MM. Perrin et Bourny, Mlle Berthile Leblanc nous présenta une Chrysis toute charmante.

§

Mme Valentine de Saint-Point, depuis quelques années déjà, a attaché à son beau nom lamartinien une certaine réputation de talent poétique, orgueilleux et insoumis. Ses premiers vers étaient révélateurs d'un tempérament exalté, sans cesse en quête de l'aventure au large et de la griserie des frais espaces. Mais, comme c'est le cas de bien des poètes encensés trop jeunes, et surtout des femmes auteurs souvent portées à faire de leur imagination et de leur personnalité lumineuse le centre extasié de l'univers, Mme de Saint-Point, sans rien perdre de ses grands dons, s'est volontiers satisfaite trop hâtivement de tout ce qu'elle produisait, aux applaudissements de ses flatteurs, et elle nous a donné des vers, désormais, auxquels il manque quelque chose pour qu'ils soient remarquables, un roman trop visiblement destiné à étonner par l'étalage satisfait de doctrines morales à l'apparence paradoxale. La voici qui, à présent, au *Cercle des Essayeurs*, aborde le théâtre. Sa tentative n'a pas paru agréer au public, et, à vrai dire, le public, qui se trompe si aisément, s'il a manqué de galanterie et d'indulgence, n'est point, dans le cas présent, entièrement à blâmer. L'idée première de la pièce est intéressante : Mme de Saint-Point ne peut admettre, dans sa fierté de femme libre, que celle qui a épousé un homme qui fut son égal, lorsqu'elle assiste à la décrépitude, à la lente survie, chez son compagnon, du corps terrassé par la maladie à l'esprit qui du coup s'est trouvé anéanti, soit rivée à jamais à soigner, oublieuse de soi-même, de sa jeunesse et de son rêve, ce qui n'est plus désormais qu'une véritable loque humaine. **Le Déchu** ne lui est plus rien ; un reste d'habitude hébétée fait qu'il appelle et accueille de la femme avec qui il vivait jadis les soins à l'exclusion de tous autres ; mais sa déchéance même, sa misère sans cesse accrue et de jour en jour plus bestiale et plus malpropre, étouffe et tue les souvenirs du bel amour, la gloire de s'être donnés l'un à l'autre beaux, héroïques et éperdus, et c'est pour échapper à cette honte de déchoir, de voir s'effondrer dans ce néant tout ce qui demeure d'un passé de songes et d'extase, que la jeune femme fervente et pure s'éloigne enfin, emportant en elle ce qu'elle peut garder des temps heureux, un peu du souvenir de ce qu'ils lui furent et lui restent encore en sa seule mémoire.

Malheureusement, Mme de Saint-Point n'a pas tiré de cette idée, présentée avec une race vaillance en son nom par Mme Cecilia Vellini

tout le parti possible. Où moins elle le surveille, son style est souvent élégant et net, mais on retrouve trop souvent dans la bouche des personnages de ces formules qu'a mises en vogue la première manière de Maurice Maeterlinck, ou de ces réflexions à allure pédantesque qui, toutes simples et presque innées, s'enguirlandent bien inutilement de festons emphatiques. Le sujet, posé dès le début, en quelques répliques simples, claires et heureuses, n'évolue pas ; il piétine sur place avec des ressources purement verbales, parfois curieuses ; il se pose, insiste encore, et se répète. Il semblerait presque que Mme de Saint-Point ait été effarée de sa propre audace, et que, au lieu de songer à tirer parti du problème moral qu'elle se posait, elle n'ait songé qu'à s'en bien affirmer les termes à elle-même comme à autrui. Enfin quelques inconséquences, comme l'inutile présentation de l'amant possible, mais qui n'est qu'un passant, ont pour effet d'en diminuer encore la portée. Mme de Saint-Point, si elle se défiait des jeux chatoyants d'une rhétorique empruntée, pourrait nous réjouir d'ardents poèmes lyriques, elle ne nous a pas convaincu qu'elle porte en elle la puissance d'inventer et de construire une action dramatique.

§

Du moins, par ses défaillances mêmes, *le Déchu* présentait-il quelque intérêt ; même par ses qualités scéniques évidentes, la pièce de M. Jacques Nayral, **l'Eclipse**, où M. Beaulieu, à son ordinaire, s'est montré parfait, rentre dans la banalité quotidienne de la production théâtrale. **Aimée**, de M. Jehan Bouvelet, offre du moins le mérite d'être une comédie dont le dialogue est prestement écrit, avec des reparties promptes et spirituelles. Mme Jane Thomsen et M. Dullin y furent excellents.

Memento. — Théâtre Michel : *Effet d'optique*, comédie en deux actes, de M. Romain Coolus ; *le Premier Pas*, opérette en 1 acte, de M. Michel Carré, musique de M. Georges Meunier ; *l'Amour chante*, comédie en 1 acte, de MM. Darantière et Mazamey ; *Nuit napolitaine*, mimodrame en 1 acte, de M. Lucien Mayrargue, musique de M. Willy Redstone (18 mai). — Folies-Dramatiques : *Plongeon d'amour*, pièce en 1 acte, de M. Henry Huguenet ; *Une femme de feu*, vaudeville en 3 actes, de Mme Henri Defflins et Jean Syms (19 mai). — Théâtre Montparnasse : *Prostituée*, pièce en 5 actes, tirée du roman de M. Victor Margueritte, par M. Henri Desfontaines (28 mai). — Théâtre des Arts ; *Gosseline*, drame en 1 acte, de Jacques Terni ; *les Bâillonnés*, comédie dramatique en 3 actes, de Jacques Terni (2 juin).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Le *Cercle musical*. — La *Nationale* et la *Schola*.

La grippe et le rhumatisme m'ont privé cet hiver d'assez nombreux

concerts. Je ne puis donc que signaler, sans avoir assisté à aucune de ses huit séances, l'intéressante activité du **Cercle musical**, dirigé par Charles Domergue. Depuis quatre ans qu'il fut fondé, et pour un prix d'abonnement modique, ses programmes ont coutume d'offrir la première audition des nouveautés les plus marquantes, au milieu d'un choix eclectique et copieux d'œuvres de musiciens vivants ou morts et des plus diverses tendances, le tout interprété par une phalange d'exécutants dont certains sont d'illustres virtuoses. Cette actuelle saison, on y put applaudir Blanche Selva et Maggie Teyte, Harold Bauer, Cortot, Viñes et Plamondon, entre autres, et la chronologie du répertoire s'étendait de Mozart et Beethoven à Debussy et Ravel, en passant par Lalo, Brahms, d'Indy et Florent Schmitt. On doit se réjouir que le succès ait répondu aux efforts de M. Charles Domergue et récompense une entreprise de vulgarisation avertie, enfin spontanément accueillante aux plus audacieux d'avant-garde.

La Nationale, en revanche, semblerait traverser une crise inquiétante. Le bruit court qu'il faudrait l'attribuer à l'influence prépondérante de la *Schola* dans le comité directeur. C'est fort possible et n'aurait même rien de surprenant. La *Schola Cantorum* naquit sous les plus nobles auspices et grandit animée des plus louables intentions. L'ombre du doux « père Franck » fut l'ange gardien de son berceau; l'Art pur, son idéal, et la probité, sa devise. Au temps du proconsulat calamiteux de M. Théodore Dubois, succédant à l'auteur de *Mignon* pour régenter notre Conservatoire, elle nous apparut comme la sauvegarde de notre art national menacé dans son avenir autant par l'obscurantisme têtu de professeurs pour qui Wagner restait le *diabolus in musica* que par l'ignorante routine d'un enseignement gangrené par les intrigues des concours. C'est une grave et délicate question que de décider, non seulement sur la bienfaisance, mais sur la simple nécessité d'un enseignement musical préalable, assidûment reçu d'autrui plus ou moins systematisé, et dont le plus sérieux danger est un presque inévitable *dogmatisme*. On citerait, parmi les autodidactes fameux, Bach, Rameau, Haydn et Rossini; Beethoven et Schumann n'étudièrent qu'assez tard et produisant déjà; Wagner ne suivit les leçons de Christian-Theodor Weinlig que tout juste durant six mois de sa septuagénaire existence. Il est évident que le génie n'a rien à recevoir d'un cuistre et que règles ou théories ne sont point à son usage; tandis que, par ailleurs, l'utilité ne se démontre point péremptoire de procurer ainsi à quiconque, voire au dernier des cancres, les moyens de devenir patiemment ou péniblement « compositeur ». Cependant, puisque, désormais, depuis à peine plus d'un siècle, nous jouissons d'écoles spéciales, organisées et subventionnées à ces fins, du moins paraissait-il souhaitable et rationnel qu'on y pût apprendre autre chose que des rudiments arbitraires, les

formules ou conventions caduques perpétuées chez nous par l'établissement officiel, et imperturbablement imposées du premier devoir d'harmonie à la cantate de Prix de Rome en un enseignement aussi puéril que sereinement dogmatique. C'est ce que promettait la *Schola* avec son programme basé sur la connaissance du passé et l'analyse des chefs-d'œuvre de toutes les époques, sans excepter la modernité la plus proche. Un tel principe s'atteste certes le garant d'un acquis réel propice à une éducation solide et, à la fois, semble impliquer à priori la négation du dogmatisme. Au spectacle de l'évolution de son art, en effet, en constatant une incessante diversité dans l'expression de sentiments analogues ou identiques, l'élève découvre pas à pas comment se sont successivement exprimés et ont écrit chacun à sa manière les maîtres qui l'ont précédé; il ne peut pas s'imaginer qu'on lui enseigne ainsi comment *il doit* écrire. Il remarque, au contraire, non seulement que le génie ne se soucia jamais des règles antérieures ou ne sut guère les subir sans en faire craquer les entraves, mais que, en somme et en réalité, c'est le génie qui fournit la matière ou le prétexte de ces règles ondoyantes et diverses, puisque les théories consécutives ont toujours été postérieures à l'empirisme instinctif des créateurs, tardivement systématisé par elles et codifié en procédés. La *Schola* n'excluant d'un semblable examen, pas plus l'excommunié Wagner que le redouté Bach ou l'inconnu plain-chant moyen-âgeux, on avait donc légitimement le droit d'espérer d'elle une rénovation féconde de notre art musical par un enseignement tout ensemble intégral, expurgé d'arbitraire et libéré de la tyrannie scolastique. Malheureusement ce n'est pas tout à fait ce qui est arrivé, et on serait aussi déconcerté que déçu du résultat de quelque quinze années d'expériences, si celui qui préside aux destinées de la *Schola* ne nous en avait inconsciemment livré l'explication par un irrécusable témoignage. La lecture du *Cours de Composition* de M. Vincent d'Indy est à bien des égards troublante, sinon quelquefois effarante. Il y a en particulier un chapitre d'introduction sur « les sept facultés de l'âme », qu'on dirait emprunté à Bède le Vénérable, traduit d'un mystico-présorbonneux latin. On passe en s'inclinant devant de respectacles croyances, augurant bientôt toutefois, à mesure qu'on poursuit, que l'auteur en fut détourné sans doute d'entr'ouvrir la logique de l'impie Condillac. A propos des *Sons inférieurs de M. Hugo Riemann*, j'ai relevé naguère par le menu, dans feu *le Mercure musical*, les erreurs, contradictions et inconséquences amoncelées dans l'exposé du système harmonique adopté, — au surplus, rédigé par M. Aug. Sérieyx sous l'inspiration de son maître. Et, entre parenthèses, on ne saurait trop déplorer la négligence d'une collaboration de ce genre, qu'on soupçonne ailleurs, anonyme. D'une façon générale, cet ouvrage apparaît médiocrement documenté, émaillé

d'inexactitudes, de bévues, dont l'amusante métamorphose antisémite du « Coucou » de Jannequin en « Hibou », n'est pas la moins inopinée. En son ensemble et ses détails, il laisse l'impression d'un travail hâtif, incomplet, incohérent et si superficiel que, pour éliminer l'hypothèse d'une préparation insuffisante, on est forcé d'admettre que l'auteur fut trahi par ses disciples secrétaires.

Il serait néanmoins d'une témérité excessive de juger un enseignement d'après une sorte de manuel scolaire, et on excuserait volontiers des imperfections ou lacunes à quoi peut remédier la parole, pour ne voir et considérer ici qu'un résumé de doctrine. Mais c'est sous cet aspect précisément que ce *Cours de Composition* est le plus singulièrement significatif. Tout entier de seconde ou troisième main, le livre est, par surcroît, confectionné surtout d'affirmations et tendancieux d'un bout à l'autre. M. V. d'Indy y énumère et proclame sans embarras toute une collection de principes aussi intangibles qu'hétérogènes, soumettant tout ce qu'il rencontre ou l'adaptant tant bien que mal à l'à priori panaché de ses convictions religieuses, métaphysiques ou morales autant qu'esthético-didactiques. Au lieu de rechercher, dans l'analyse des œuvres du passé, les données du problème posé par le titre de son ouvrage, il accepte tout bonnement, en l'aggravant par distraction d'un « cycle des quintes » incompatible, la théorie artificielle et fabriquée d'hier de M. Hugo Riemann, tandis que son intellectualisme abstrait dénie sans commentaire à « l'harmonie » toute existence au bénéfice du contrepoint et des combinaisons polyphoniques. On peut comprendre ainsi comment M. V. d'Indy réussit ce miracle d'aboutir avec la *Schola*, et, au mépris des plus logiques conséquences de son programme, à un enseignement aussi essentiellement arbitraire et dogmatique que put l'être jamais celui de notre vieux Conservatoire, — mais rendu beaucoup plus dangereux par la spéciosité d'un pseudo-criticisme aux allures scientifiques, non moins que par la foi d'apôtre, la sollicitude tenace d'un magister de qui l'irréductible probité exige cinq ans d'abandon à son austère discipline. Il s'ensuivit que la *Schola* se révéla bientôt apte à remplir chez nous le rôle d'un « four à bachot » éventuel, permettant aux moins doués d'acquérir un « métier » doctissime, jadis inaccessible aux plus talentueux Prix de Rome; et le fait est qu'en aucun temps nous n'avons possédé une aussi formidable armée de jeunes polyphonistes calés, mais ennuyeux et vides. Il semble enfin, au jeu de ce professorat zélé, que le goût de M. d'Indy pour l'abstraction d'une polyphonie intellectuelle n'ait fait que croître et embellir jusqu'au fétichisme dévot qui s'étale en ses productions récentes, et on ne saurait guère s'étonner que sa probité même le puisse induire à très sincèrement détracter tout art différent de son idéal. C'est ce qui lui dut advenir maintes fois, en toute loyauté, au

comité de la *Nationale*, où le retocage obstiné de trois élèves de Maurice Ravel amena dernièrement la démission de celui-ci. De tels incidents, qui tendent à une périodicité regrettable, appauvrissent les forces vives d'une société qui fut précieuse et dont l'envahissante *Schola* paraît fausser inconsciemment le but et le caractère. Nous avons aujourd'hui trop de concerts hospitaliers aux musiciens vivants pour que, afin qu'elle réponde encore à sa destination originelle, *la Nationale*, autrefois instituée à l'intention des méconnus, ne doive être dorénavant, non seulement spécialement réservée au plus audacieux inédit des novateurs, mais largement ouverte aux essais, même imparfaits, des débutants, en respectant les plus disparates tendances. C'est là sa seule utilité plausible à l'heure actuelle, et elle s'en écarte manifestement de plus en plus à mesure qu'insensiblement transmuée en succursale de la *Schola Cantorum*. Il est infiniment probable qu'un équivalent des *Sites auriculaires*, par exemple, hasardé par un jeune inconnu, y trouverait à présent porte close. Par contre, on n'y entendit jamais autant de ce que nos voisins ont baptisé « musique de Kapellmeister », et dont nous fûmes si longtemps préservés par la faiblesse même de notre enseignement conservatorial. Depuis lors, cependant, les choses ont bien changé rue Bergère. On en a vu surgir de suprêmes maîtrises et il est notoire, en tous cas, qu'on y peut devenir aussi savant qu'à la *Schola*. Celle-ci n'a plus le monopole de la Sonate ou du Quatuor, et parmi les productions de ses pupilles, on trouverait malaisément quoi opposer au *Quintette* du Prix de Rome Florent Schmitt, pour l'ampleur, la souplesse et la sécurité du métier. En observant enfin que Debussy et Ravel nous vinrent du Conservatoire, il est assez piquant de devoir constater que, fondée par le wagnéro-franckiste Vincent d'Indy, la *Schola Cantorum* constitue aujourd'hui, dans notre République sonore, une sorte de centre gauche de plus en plus conservateur, dont l'avènement de M. Gabriel Fauré semble avoir souligné le réactionnarisme tardigrade.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les programmes de la *Nationale* aient pu pâtir d'une « scholarisation » que sa sincérité convaincue fait particulièrement redoutable, quoiqu'elle soit pourtant fort loin d'être absolue. Car, outre certains renoms qui s'imposent, il est dans une société ancienne des situations acquises offrant à un tout inconscient et plutôt latent ostracisme la coquetterie facile ou l'illusion d'une apparente impartialité. Et, en effet, à la *Nationale*, on ne joue pas que des scholistes; des conservatoriaux ou même des indépendants s'y mêlent, et je m'avoue assez imparfaitement informé souvent des origines authentiques. Toutefois, qu'ils sortent d'ici ou de là ou d'ailleurs et nonobstant la disparité d'aspect des tendances, il est de prime abord singulier que, chez les plus

jeunes élus mêmes, il soit encore si rare de rencontrer une instinctive assimilation des innovations debussystes. Le concert d'orchestre, un des plus intéressants malgré tout qu'ait donnés cette année *la Nationale*, en témoignait éloquemment. Avec sa première moitié, un fragment de *Symphonie* en *ré* démontrait la bonne volonté de M. Marcel Orban; trois *Chants d'automne*, les excellentes intentions de M. Pierre Bretagne; et on n'attendait certes de M. P. Coindreau nulle révélation sensationnelle. Dans son illustration symphonique d'un vieux conte français, il mania la massue enguirlandée de fugue d'un humour qui sans doute eût été « mortification et pénitence » pires et dues aux plus « mortels péchiés », sans son heureuse inspiration d'y remplacer la sienne par « deux thèmes populaires ». Mais *la Toussaint*, qui suivit, de M. Henri Mulet, apparut un effort mieux qu'honorable et qui méritait l'attention. Les *Deux poèmes* de Fl. Schmitt s'avéraient en tout point dignes du signataire. *Pour le jour de la première neige au vieux Japon*, dont M. Inghelbrecht estomaqua M. Colonne jusqu'à l'esthétienne indignation que narra ici Vuillermoz, dénonçait en son pittoresque un peu heurté les plus modernistes préoccupations, et le scherzo d'une *Symphonie* en *la* de M. P. Le Flem ferait honneur à maint Russe célèbre. Tout cela, en des genres très divers, s'attestait plein de talent; il n'y manquait pas plus la « science » que l'imagination, parfois la verve, et surtout une habileté orchestrale à peu près unanime, d'une recherche quelquefois même excessive. Seulement, derrière le rideau bariolé, chatoyant ou cliquant des timbres, sous ce voile papillotant de nouveauté factice, la musique garde sa vraie figure, et l'harmonie, au fond, y retarde de quelque chose comme entre vingt-cinq et quarante ans. Et la disgrâce afflige vis bien net la plupart de nos musiciens actuellement en âge et en état d'aborder le concert ou le théâtre. Les plus brillants sujets de notre jeune école n'en sont pas épargnés et, jusque chez ceux-là dont les aspirations sont le plus ostensiblement avancées, on sent bien qu'ils ont entendu *Pelléas*, mais ils ne parlent spontanément pas le radieux langage sonore, appris de la nature et dévoilé par leur aîné de douze ou quinze ans dans la vie. D'aucuns mêmes, et des meilleurs y paraissent indifférents ou réfractaires. Le *Quintette* de Fl. Schmitt, dont je parlais tout à l'heure, est une œuvre de force peu commune, de musicalité profonde, abondante ou exquise et d'une maîtrise accomplie. Par quel mystère un artiste aussi exceptionnellement doué n'y dépasse-t-il qu'à peine pour un fétu peut-être l'harmonie d'un *Tristan* achevé en 1859 et vieux juste d'un demi-siècle? C'est ainsi que jadis, aux côtés d'un Wagner, certains recommençaient Mozart ou Beethoven. Si préparées par une évolution devancière que se puissent déceler les innovations du génie, il semble bien décidément qu'un inéluc-

table délai demeure nécessaire avant que voire des sensibilités plus jeunes soient capables d'en assimiler l'essence. La stupeur d'un Reyer à *Tristan* le confirmerait tout autant que le trouble, les tâtonnements, l'impéritie ou la circonspection de nos compositeurs trentenaires en face de l'harmonie debussyste. Parmi ceux-ci, on n'en rencontra guère que deux chez qui, encore qu'inégalement, l'instinct s'en accusât spontané. A cet égard pourtant, c'est plutôt un recul que marqueraient, en dépit de leur charme, les gracieuses pièces pour piano, *Fête en Cerdagne* et *Baigneuses au Soleil*, qu'après un assez long silence Déodat de Séverac chargea Mlle Bl. Selva de nous faire entendre. En dehors de Maurice Ravel, qui paraît jusqu'ici seul de taille à continuer le précurseur, c'est sans doute avec la génération qui vient qu'on pourra récolter la moisson de *Pelléas*, et peut-être, ainsi qu'en des épis encore verts, la sève de l'harmonieux demain fermente-t-elle impatiente chez quelqu'un des obscurs adolescents recalés par le comité de la *Nationale*. A ce point de vue, l'influence éventuellement obstructionniste de la *Schola* semblerait volontiers désastreuse. Cependant ne nous frappons pas : on n'arrête pas l'avenir.

JEAN MARNOLD.

CHRONIQUE DU MIDI

Les Fêtes d'Arles. — Le nouveau *Museon Arlaten*. — *L'Empire du Soleil*, par Armand Praviel, Paris, Librairie Nationale. — *Les Poètes du Terroir*, par Ad. Van Bever, Paris, Delagrave, 1er volume. — *La Tristesse Provençale*, par Emile Ripert, dans *le Feu* du 1er mai. — Le Consistoire. — *La Littérature Béarnaise*, par Louis Batcave, dans *la Revue de Provence*. — Une félibrée.

On a lu dans les journaux le grand succès des **Fêtes d'Arles**, toute la Provence accourue pour célébrer son poète, l'émotion de celui-ci à l'inauguration de sa statue, la représentation de *Mireille* aux Arènes devant 20.000 spectateurs. L'apothéose d'un poète a été, pendant trois jours, au premier plan de l'actualité et l'on ne saurait rêver de plus magnifique conclusion à l'admirable vie du patriarche de Maillane. Des délégations venues d'Amérique, de Suède, de Roumanie, ont prouvé le rayonnement de l'œuvre mistralienne. Le monde officiel lui-même s'est ému. Mais, plus que tout cela, c'est l'hommage populaire qui a dû aller au cœur de Mistral et, pendant ces trois jours, quand il s'est montré place du Forum, aux Arènes, aux Lices, des acclamations sans nombre l'ont accueilli, il a été vraiment l'Empereur du Midi.

§

Le samedi matin, 29 mai, Mistral a ouvert les portes du nouveau **Museon Arlaten**, qu'il a réinstallé dans le vieux palais de Laval. Ce *Museon*, que le poète avait fondé en 1896, grâce aux fonds

du prix Nobel, et qui était jusqu'à présent fortà l'étroit au deuxième étage de l'ancien collège de l'Oratoire, a enfin des locaux dignes de lui. Au lieu de ses six salles primitives, il en a maintenant dix huit et deux superbes galeries.

Prototype des musées ethnographiques et historiques qui se sont créés depuis, un peu partout, en France et à l'Étranger, le *Museon Arlaten* est une reconstitution du passé de la Provence. Patiemment, Mistral a réuni là tous les meubles, les ustensiles, les instruments, les costumes, les mille objets qu'une population rustique, mais originale et délicate, a façonnés selon ses goûts et ses besoins. Les blutoirs, les vans, les outils de pêche et de chasse, les instruments des laboureurs et des pâtres, les cloches des troupeaux, les monnaies, les faïences, les bijoux, les récipients en sparterie, toutes les choses familières décrites et chantées par les poètes provençaux, nous les trouvons là, étiquetées et rangées.

Après avoir passé par les galeries consacrées à l'art provençal, antique et moderne, et par la *Salle de la Flore*, nous pénétrons, au premier étage, dans la *Salle des Costumes d'Oc*. Nous voyons là, dans de grandes vitrines, des coiffes, des rubans d'Arlésienne, des costumes anciens, des éventails, des bijoux, etc.

Voici la *Salle des pâtres, gardians et gens des mas*, ou salle agricole, l'une des plus intéressantes par le nombre et l'originalité des objets qu'elle renferme. Aux murs sont des panoplies rustiques : panoplie des bergers, panoplie des terrassiers, panoplie des gardians, celle-ci comprenant deux têtes de taureaux de la Camargue, une tête de cheval, des étriers, des tridents. Dans des vitrines sont les outils agricoles, des engins de chasse et de pêche. Voici les colliers de chevaux, ornés de clochettes et de cuivrerie, les vases en buis taillés au couteau par les bergers, les cornes gravées, les sonnailles portées par les troupeaux de Camargue et qui, l'été, emplissent de leur musique les vallées des Alpes.

Dans la salle suivante nous trouvons des meubles provençaux : garde-robes, panetières, moulins à sel, blutoirs, rouets, etc., la poterie populaire et les faïences de Marseille.

La *Salle des Rites, des Coutumes et des Légendes* nous présente en son milieu la *Cabeladuro d'or*, une merveilleuse chevelure trouvée dans un tombeau des Baux. Dans les vitrines sont des talismans, des amulettes, des reliquaires, des images religieuses, etc.

Voici la *Chambro esponsivo* (chambre conjugale), où nous voyons une accouchée dans son lit et, autour d'elle, quatre Arlésiennes en grande toilette portant les cadeaux symboliques : le sel, le pain, l'œuf et l'allumette, conformément aux souhaits traditionnels. « *Que fugue, toun enfant, bon coume lou pan, pur coume la sau, plen coume un iôu, dre coume uno brouqueto.* »

Une autre scène intime est celle de la *Salo Calendalo* ou Salle de Noël, dans laquelle est représentée la cuisine d'une ferme provençale, un soir de Noël. Une grande cheminée fait le fond avec, autour d'elle, tout un mobilier rustique: crédence, panetière, huche, armoires, dressoirs, horloge, poteries, lampes, etc. Neuf personnages de grandeur naturelle entourent la table chargée des plats traditionnels et la cheminée où brûle la bûche bénie. Il y a là l'aïeul, qui arrose la bûche avec du vin cuit, l'aïeule, qui file sa quenouille, le fermier, aîné des garçons, sa femme, sa jeune sœur, un valet de ferme, un gardian armé de son trident, un berger avec son chien, une fillette.

Une salle entière, la *Salo Mistralenco*, a été consacrée à Mistral. Aux murs sont les principales illustrations de ses œuvres; dans les vitrines, ses livres et des objets lui ayant appartenu. Au milieu de la salle, un reliquaire en bois dans lequel est enfermé le berceau du poète contenant, sous son coussin le manuscrit de *Mireille*.

Citons encore la *Salle du Rhône et de la Mer* et la *Salle Jules-Charles-Roux* consacrée aux instruments de musique provençaux, tambourins et galoubets.

Tel est le nouveau *Museon Arlaten*.

Sur un mur, parmi des peintures et des photographies, on peut lire un sonnet de Clovis Hugues adressé à Mistral après une visite au *Museon Arlaten* et je citerai ici ces vers, car ils résument admirablement les impressions que les visiteurs emportent de la dernière œuvre du Maillanais :

Tu as fait revivre ici, dans la cité sacrée, tout ce qui nous est joie, douceur et consolation; la pierre noircissait, le soleil l'a dorée, cadre merveilleux pour les reliques des campagnes.

J'ai suivi la Provence et la trace lumineuse de tes pas, dans l'action et le rêve, dans la guerre et la paix. Comme si tu étais le fils de quelque reine enchanteresse, tu as porté la patrie et la maison dans tes bras.

O berceau des petits enfants... Sainte piété de nos ancêtres... Mireille a retrouvé ses anneaux de verre, Vincent toujours réjoui chante comme un verdet.

Ce qui s'était éteint luit comme une étoile. Et voilà ma grand'mère qui monte rêveuse, les lèvres encore fleuries et la quenouille aux doigts.

§

L'Empire du Soleil, par M. Armand Praviel, est un tableau très agréablement ordonné de l'activité félibréenne. Sans refaire l'*Histoire du Félibrige*, de Gaston Jourdane, ni la *Terre Provençale*, de Paul Mariéton, M. Praviel nous montre le Félibrige fondé en Provence, puis s'étendant jusqu'aux Pyrénées, à l'Océan, au Périgord, au Limousin et à l'Auvergne. C'est la réunion de toutes ces régions que M. Praviel appelle, d'une expression empruntée à Mistral : l'Empire du Soleil.

A chaque province, M. Praviel consacre un chapitre où les portraits, les descriptions, les citations caractéristiques, se mêlent avec adresse, de sorte que ce livre sans pédantisme ni prétentions constitue un excellent manuel de littérature méridionale.

L'*Empire du Soleil* serait à louer sans réserves, s'il ne contenait, en Avant-Propos et en Conclusion, des idées personnelles très discutables sur la politique félibréenne et sur l'avenir de ce mouvement.

Pour M. Praviel, Félibrige, Régionalisme et Royalisme sont synonymes. Il fait volontiers abandon de la seule et profonde raison d'être du Félibrige : le maintien de la langue, et il constate à ce propos :

Sans vouloir blesser ni attrister personne, nous croyons bien qu'on est resté très loin du but entrevu à Font-Segugne. Et d'abord, le premier point du programme félibréen, le chapitre primordial, en a-t-on appliqué les préceptes? La langue d'oc est-elle en progrès? Nous avons eu déjà l'occasion de le noter : la langue d'oc tend à disparaître sous l'influence de l'école, du service obligatoire et de tant d'autres institutions centralisatrices. Cette constatation est à la portée de tout le monde et des félibres très convaincus et très renseignés l'ont faite fréquemment devant nous. De plus en plus, le peuple parle un patois informe, qui n'est qu'un mauvais français auquel il ajoute des terminaisons méridionales.

Pour remédier à cela, M. Praviel n'indique que le retour à un ancien régime de convention, oubliant que les pires ennemis des provinces et les artisans les plus acharnés de la centralisation linguistique et administrative furent les rois.

Il ne veut pas voir, d'autre part, que le Félibrige ne saurait être un parti politique, que ce mouvement n'a d'intérêt et de durée que s'il demeure littéraire, que s'il est le terrain de neutralisation sur lequel les « rouges » et les « blancs » peuvent fraterniser. Mistral, qu'il aime à invoquer, ne l'a jamais compris autrement, de même que Félix Gras, et le capoulié actuel, M. Pierre Dévoluy, dans ses discours et ses articles, ne cesse de placer le Félibrige en dehors et au-dessus de toute politique.

§

Le premier volume des **Poètes du Terroir**, d'Ad. Van Bever, renferme seulement deux provinces de l'empire du soleil : l'Auvergne et le Béarn, en attendant les autres, qui viendront à leur ordre alphabétique. Je parlerai donc, avec plus de détails, de ce très remarquable ouvrage, quand M. Van Bever s'occupera de la Gascogne, du Languedoc, du Limousin et de la Provence.

Mais je veux dire, dès à présent, combien doit être loué ce travail d'ensemble sur les provinces françaises, qui n'avait point été fait encore avec une telle conscience, une érudition si profonde, et qui

est destiné à éclairer d'un jour tout nouveau l'histoire de notre littérature.

§

M. Emile Ripert, dans *le Feu* du 1er mai, a publié un article : **La Tristesse provençale**, qui mérite qu'on s'y arrête, car il ne sera pas compris de beaucoup de gens, aussi bien en Provence qu'à Paris.

S'il est, en effet, un lieu commun sans cesse répété, c'est que les Provençaux sont un peuple léger, superficiel, qui se plaît dans le bruit et possède à peine un peu plus d'esprit que ses cigales. Quand on a cité Tartarin, Marius et les galéjades, quand on a pris quelques politiciens, quelques poètes qui confondent rhétorique et inspiration, on croit avoir cité ou caractérisé tous les hommes du Midi. Le plus curieux c'est que les gens du Midi eux-mêmes travaillent à consolider cette légende et que, soit à Paris, soit chez eux, ils se « forcent » volontiers à paraître plus gais qu'ils ne sont. En réalité, le pays, malgré sa beauté, est plutôt mélancolique, quand on le connaît bien, et la race, dans sa majorité, est sérieuse.

C'est ce que nous dit M. Emile Ripert, dans son fort bel article, où il examine tour à tour les aspects véritables du pays et quelques-unes des expressions provençales de la tristesse.

Emile Zola, dans sa préface des *Contes à Ninon*, avait déjà noté la désolation orientale de la campagne provençale par excellence, celle des environs de la ville d'Aix :

> Pauvre terre desséchée, elle flamboie au soleil, grise et nue, entre les prairies grasses de la Durance et les bois d'orangers du littoral. Je l'aime pour sa beauté âpre, ses roches désolées, ses thyms et ses lavandes. Il y a dans cette vallée stérile je ne sais quel air brûlant de désolation : un étrange ouragan de passion semble avoir soufflé sur la contrée, puis un grand accablement s'est fait, et les campagnes, ardentes encore, se sont comme endormies dans un dernier désir...

M. Emile Ripert note, à son tour, ce qu'ont de tragique les montagnes des Baux, celles d'Aix, de la Sainte-Baume, des Maures et de l'Estérel. Il décrit la tristesse qui pèse sur la Camargue et sur la Crau et il nous parle des Saintes-Maries-de-la-Mer, « petit village pauvre, seul et droit entre la grande mer infertile et la vaste étendue de la plaine ».

Après la tristesse des campagnes, celle des villes. Il est certain qu'Arles, avec ses Alyscamps et la poussière des siècles qui est sur ses pierres, Aix avec ses vieilles rues où l'herbe pousse et que bordent de grands hôtels vides, ne sont point des villes gaies :

> Un artiste vit dans ce pays plus avec des morts qu'avec des vivants. Mais un tel contact est dangereux ; la fuite des choses humaines lui appa-

raît à plein ; on respire aux Alyscamps un parfum de néant, et, sitôt qu'on en a fait quelquefois le pèlerinage, on se sent l'âme empoisonnée de mélancolie.

Recherchant ensuite, dans la littérature, l'expression de la tristesse du pays provençal, M. Emile Ripert n'a point de peine à accumuler les exemples : c'est Vauvenargues, né dans la vallée d'Aix, c'est Mistral et le VI^e^ chant de *Mireille*, Aubanel et son amour ignoré, Daudet, si mélancolique au fond, Paul Arène, l'éternel exilé, c'est, surtout, un jeune poète mort à trente ans et qui lui paraît « le plus incurablement triste de tous ces poètes » : Paul Guigou.

M. Emile Ripert a raison de voir en Paul Guigou « le représentant le plus fin et le plus parfait d'un type que l'on croit peu fréquent et qui l'est plus que l'on ne croit : le Provençal mélancolique ». Coppée a dit de Paul Guigou, dans sa préface à *Interrupta* : « Le singulier méridional ! Point bruyant, nullement bavard, mais discret, presque timide et volontiers silencieux, avec de soudaines distractions. »

Guigou, qui fut l'ami de Jules Tellier, de Raymond de la Tailhède, de Jean Moréas, de Charles Le Goffic, de Puvis de Chavannes, de Maurice Barrès, et que l'on ignore à Marseille, sa ville natale, méritait d'être tiré de l'oubli par un autre poète qui lui adresse, en terminant, ces nobles paroles :

Tous les jeunes gens de Provence vous sont reconnaissants d'avoir montré que nous ne sommes pas seulement la race des cigales bruyantes qu'on se plaît à représenter, mais que notre âme est profonde et sérieuse aussi...

§

Il faut convenir, cependant, que les félibres ne sont pas des Provençaux très mélancoliques, à en juger par le **Consistoire** qui vient de se réunir à Saint-Gilles et qui a été marqué par un banquet des plus bruyants. On s'y est injurié et frappé avec entrain. Voilà qui ne fera guère avancer la Cause !

§

Je signale, dans la *Revue de Provence*, de M. E. Lefèvre, entre autres articles intéressants, une très complète et très remarquable étude de M. Batcave sur la **Littérature Béarnaise**.

§

Le 16 mai dernier s'est tenue, dans l'antique abbaye de Valmagne, à 35 kilomètres de Montpellier, une **Félibrée** qui n'avait pas attiré moins de 4.000 paysans des environs. Une cour d'amour a eu lieu, sous la présidence de M^mes^ de Nicolay et de Turenne. Des vers ont été dits par MM. Arnavielle, Louis Vernhes, Adrien Fédière, Dezeuze, etc. La *Coupo Santo* a été chantée avec enthousiasme par toute l'assistance.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ALLEMANDES

Heinz Tovote : *Fraeulein Grisebach;* Berlin, F. Fontane u. Cº, M. 4. — Stefan von Kotze : *Aus einer neuen Literatur;* Berlin, *ib. id.*, M. 6. — J. Firmery : *La Chanson des Nibelunge*, traduite du moyen-haut-allemand; Paris, Librairie Armand Colin, 3 fr. 50. — Max Burckhard : *Das Nibelungenlied* (*Die Literatur*, vol. 26); Berlin, Marquardt u. Cº, M. 1.50. — Richard Wagner : *Œuvres en prose*, traduites par J.-G. Prod'homme et F. Holl, tome II; Paris, Librairie H. Delagrave, 3 fr. 50. — Memento.

Frœulein Grisebach. — M. Heinz Tovote passe en Allemagne pour un écrivain naturaliste. Longtemps il s'attacha à son nom comme un relent d'alcove et de mauvais lieu et ses détracteurs, en l'appelant « Tozote », crurent avoir formulé un jugement littéraire par un méchant à peu près. Ses amis, cependant, se plaisaient à voir en lui un Maupassant germanique. Ce rapprochement paraît quelque peu exagéré. M. Tovote a eu le mérite d'être parmi les premiers à peindre le demi-monde berlinois. Mais il a eu de nombreux imitateurs, dont beaucoup, surtout parmi les femmes de lettres, sont allés beaucoup plus loin que lui. Il y a dix-huit ans, quand parut son premier roman, *Im Liebesrausch*, nous l'aurions volontiers comparé à M. Marcel Prévost. Depuis lors, il a suivi à peu près la même courbe que l'auteur des *Demi-Vierges*. Après s'être diverti à écrire des histoires d'amour, il a voulu être un écrivain profond et il s'est attaché à résoudre des « problèmes ». Reconnaissons qu'il est sans pédanterie et qu'il a gardé sa qualité première, qui était de savoir raconter avec grâce.

C'est un problème que nous pose M. Tovote dans *Mademoiselle Grisebach*. Faut-il initier les petites filles aux mystères de la vie et les mettre en garde contre les dangers qu'elles pourraient courir? En France nous répondrions à l'auteur qu'il faut surtout les surveiller. Car si les élèves de ce pensionnat des environs de Berlin n'avaient pas été livrées à elle-même sur la route qui conduit de l'école à la maison paternelle l'aventure désagréable qui sert de point de départ au roman de M. Tovote ne leur serait pas arrivée. Un hasard fait découvrir qu'un certain Gœricke, capitaine en retraite, a coutume d'attirer chez lui des fillettes de douze à quatorze ans pour faire avec elles des choses innommables.

Parmi les victimes se trouvent des élèves du pensionnat de Mlle Antelmann, où pourtant la société est des plus choisies, car la digne personne a pour clientèle les habitants des villas élégantes d'un petit Saint-Cloud berlinois. La classe de Mlle Grisebach renferme à elle seule trois de ces brebis galeuses. Et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que les petites vilaines n'ont aucune espèce de remords et ne cherchent même pas d'excuse à leur inconduite. Mlle Grisebach n'en croit pas ses oreilles. Elle achève d'être abasourdie quand, à la conférence des professeurs, où l'on discute cette affaire, un de ses collègues

homme explique qu'il y a eu, l'année précédente, en Allemagne, 4.548 condamnations pour attentats sur des fillettes d'au-dessous de quatorze ans.

Mlle Grisebach n'avait jamais réfléchi à toutes les horreurs qui pouvaient naître de la lutte des sexes. Bien que d'une tournure agréable et jolie de visage elle a atteint ses vingt-huit ans tout en conservant la plus parfaite candeur. Mais la voici profondément troublée. Ce qui l'étonne outre mesure, quand elle se trouve en présence de l'une de ses élèves, c'est que « cela ne se voit pas ». Celle-ci lui déclare tout net que c'est simplement par curiosité qu'elle est allée chez le satyre. Maintenant qu'elle sait, elle a l'esprit plus tranquille. A l'école on ne lui apprenait rien de ce qu'elle brûlait tant de connaître. Et toutes ses camarades étaient comme elle. On ne parlait que de *cela*. N'ayant plus l'angoisse du mystère, elle entrera dans la vie beaucoup plus librement. Même renvoyée de l'école, elle croit qu'elle fera ainsi beaucoup mieux son chemin... L'institutrice ignorante ne sait que répondre à cette petite fille déjà si avertie.

Un tout travail s'accomplit dès lors dans l'esprit de Mlle Grisebach. Elle voit enfin la vie telle qu'elle est et elle se découvre un cœur sensible et un corps sensuel. Des images voluptueuses hantent ses rêves. Elle qui n'a jamais connu la saveur des lèvres étrangères, elle que tout le monde appelle « Mademoiselle Grisebach » et dont personne ne sait même le prénom, elle s'enflammera pour le premier homme qui passera sur son chemin. Un jeune professeur, nouvellement arrivé au pensionnat, lui demandera un jour si elle est parente de Hans Grisebach, l'auteur du *Nouveau Tannhaeuser*, et elle lira les vers ardents du poète, par simple curiosité tout d'abord, pour connaître son homonyme, mais, prise ensuite par la magie de ces poèmes, les chaudes paroles d'amour ne feront que troubler davantage ses nuits solitaires.

A une fête d'élèves, le jeune collègue conduit une farandole avec Mlle Grisebach et l'entraîne ensuite à quelques innocents tours de valse. C'en est assez pour que la malheureuse perde complètement la tête. Elle écrit au professeur de brûlantes déclarations et l'autre ne voit dans tout cela qu'une aventure ridicule. Il n'a aucune envie de compromettre sa situation en s'oubliant dans les bras de l'institutrice et fait de vains efforts pour la ramener à la raison. Mais, dans un accès de fièvre chaude, elle court à sa recherche à Berlin. Ne le trouvant pas, elle se jette dans les bras du premier venu et disparaît.

M. Tovote s'est attaché avec infiniment d'art à nous montrer l'évolution d'une jeune fille sage qui, sous l'empire de circonstances extérieures, devient la proie de l'hystérie. Tout l'intérêt de son livre est dans ce drame intime. Il a su glisser sur le « fait-divers » avec beau-

coup de tact et éviter les détails scabreux. Dans ces pages savamment composées et dont quelques-unes sont empreintes d'une véritable émotion on ne peut que regretter de voir le style traité avec tant de négligence.

§

Aus einer neuen Literatur. — Nous ignorions jusqu'à présent l'existence d'une littérature australienne. Pays neuf, l'Australie doit son autonomie politique au *commonwealth* de 1899. Elle est en train de conquérir son autonomie littéraire. M. Stefan von Kotze a réuni dans un volume, d'une lecture agréable, soixante nouvelles nées sur le sol australien et qui ont paru pour la plupart dans un journal hebdomadaire de Sydney, *le Bulletin*. L'influence américaine paraît encore prépondérante. Il y a là à la fois du Mark Twain et de l'Edgar Poe. Mais l'Australie a aussi déjà ses classiques, elle a Marcus Clarke, dont on loue la prose limpide; elle a Henry Lawson, qu'on a appelé le Kipling australien. Edward Dyson et Albert Dorrington sont des humoristes en renom. M. von Kotze, par de très habiles adaptations, a su faire goûter au lecteur la saveur toute particulière de ces récits qui nous présentent des mœurs nouvelles dans un pays neuf. L'auteur fait lui-même partie de cette phalange de jeunes conteurs et il a joint à son anthologie l'une de ses propres productions. Le parfum d'exotisme qui se dégage de ces pages n'est pas sans charme.

La Chanson des Nibelunge. — La légende des Nibelunge est à peu près inconnue du grand public français. La *Tétralogie* de Wagner lui a révélé les noms de ses héros, mais il lie mal les différentes intrigues du drame et n'en comprend généralement pas la portée philosophie. Le poème épique en vingt chants, qui est l'un des premiers monuments de la langue allemande, où Wagner a puisé les principaux éléments de son sujet, n'a jamais été traduit complètement en français. Les versions que nous en possédons sont faites sur l'allemand moderne et ne peuvent donner aucune idée de l'original.

M. J. Firmery a donc été très heureusement inspiré en traduisant du moyen-haut-allemand *la Chanson des Nibelunge*. Il s'est tiré de cette tâche ingrate avec un rare bonheur. Sa version se lit avec le même agrément que le roman de *Tristan et Iseult*, de M. Joseph Bédier, et c'est là peut-être le plus beau compliment que nous puissions lui faire.

En tête de son volume, M. Firmery a mis une copieuse introduction et un tableau synoptique des principaux personnages, tels qu'ils se retrouvent dans le poème allemand, dans la *Edda* et dans la *Tétralogie* de Richard Wagner.

On sait que les *Nibelunge* semblent avoir été composés en Autriche, aux confins du XII^e^ et du XIII^e^ siècle, par un poète dont nous ne

savons rien, pas même le nom. On en possède trois manuscrits qui se trouvent aujourd'hui à Munich, à Saint-Gall et à Donaueschingen. Le premier fut publié par Lachmann en 1836, le second par Bartsch en 1866, le troisième par Zarncke en 1856. Mais Bodmer et Myller en avaient déjà donné des extraits en 1757 et 1784, et C. H. von der Hagen, en 1807, s'était appliqué à rendre populaires les *Nibelungen* par une adaptation en allemand moderne. L'auteur autrichien s'est probablement contenté de recueillir et de mettre en ordre les nombreuses chansons qu'à l'exemple de nos trouvères les poètes courtois allemands colportaient de par les Germanies. Leur modèle fut Chrestien de Troyes. Généralement ils empruntaient leur sujet aussi bien que leur métrique à leurs voisins français; ainsi firent Gottfried von Strassburg et Wolfram von Eschenbach. M. Firmery croit que le poète des *Nibelunge* a sur ses contemporains l'avantage de s'être inspiré d'une légende nationale.

Encore n'est-il pas bien sûr que ce fût le résultat d'un libre choix et d'une heureuse inspiration. C'est peut-être tout simplement parce qu'il était trop loin de notre pays pour se procurer un manuscrit français.

Cependant le caractère germanique du poème autrichien ne paraît plus aussi certain aujourd'hui. La légende de Siegfried a beaucoup d'analogie avec celle de Floovent. Dès 1859, deux savants français, MM. Guessard et Michelant, avaient publié, dans le premier volume des *Anciens poètes de la France*, d'après des manuscrits conservés à Montpellier, la vieille épopée de *Floovent*. Or, un érudit allemand, M. Gustave Brockstedt, vient de faire paraître à Kiel une étude intitulée *Floovent-Studien*, *Das altfranzœsische Siegfried-lied*, où il démontre l'identité du héros français avec le héros germanique.

Mais de pareilles controverses ne sauraient rentrer dans le cadre de ces brèves notes. Rappelons en passant la récente étude que M. Max Burckhard a consacrée au **Niebelungenlied**, dans la collection *Die Literatur*, de l'éditeur Marquardt, de Berlin.

M. Firmery a allégé son texte en supprimant, sauf pour les douze strophes de l'introduction, tous les passages que Lachmann considérait comme des interpolations. L'ensemble ne fait qu'y gagner.

En même temps que l'on étudiera la *Chanson des Nibelunge*, on pourra consulter avec fruit les articles que Richard Wagner consacrait au *Nibelungen* en 1848 et qui se trouvent recueillis dans le deuxième volume des **Œuvres en prose**, dont M. J.-G. Prod'homme et F. Holl ont entrepris la traduction française.

Memento. — Nous consacrerons une partie de notre prochaine chronique au magistral ouvrage de M. Joseph Ettlinger : *Benjamin Constant, Der Roman eines Lebens*, qui vient de paraître chez les éditeurs Egon Fleichel

et Cie de Berlin. C'est l'étude la plus complète sur l'auteur d'*Adolphe* que nous possédions jusqu'à présent.

Œsterreichische Rundschau (1er juin) débute par un article de M. Alexandre Ular sur les *Préludes révolutionnaires en France*. L'auteur fait le procès du régime actuel et se venge en passant, par quelques indiscrétions touchant nos politiciens les plus notoires, des bruits qui ont couru récemment à son sujet dans les rédactions des journaux socialistes. — Mme Bianca Segantini publie des lettres du peintre Segantini qui seront prochainement recueillies en volume.

Dans *Maerz* (15 mai), l'article nécrologique consacré à Albert Langen, qui fonda cette revue après avoir été le créateur du *Simplicissimus*, est signé Conrad Haussmann. — M. Jean-Jacques Brousson, qui accompagne en ce moment M. Anatole France dans l'Amérique du Sud, était mieux placé que personne pour présenter au public allemand le créateur des *Pingouins*. Son article est intitulé *Anatole France chez lui*. Il est accompagné de cinq portraits, dont l'un présente l'illustre nihiliste aux côtés de M. Brousson lui-même.

Dans *Hochland* (mai), le professeur Martin Spahn trace un portrait de Metternich, à propos de la publication de ses lettres à la comtesse de Lieven, que vient d'entreprendre M. Jean Hanoteau. L'article est précédé de la reproduction du très beau *Metternich*, de Thomas Lawrence.

Deutsche Rundschau (juin) contient une étude de M. Alfred Gercke : *Homère et son temps*.

Süddeutsche Monatshefte (juin). — M. Arthur Eloesser étudie la saison théâtrale à Berlin et arrive à la conclusion que le lyrisme a inondé la scène allemande.

Neue Revue (20 mai). — Etude sur la galerie de tableaux du collectionneur berlinois Edouard Fuchs, où de fort beaux Daumier voisinent avec des Slevogt et des Liebermann.

Deutsche Kunst und Dekoration (juin). — Le peintre munichois Adolphe Müntzer est mis en valeur par M. G. J. Wolf. M. Bethge parle de l'art du dessin.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

George Meredith. — Quelques opinions du *Times*, de l'*Athenæum*, de la *Saturday Review*, de *The English Review*, de *The Englishwoman*.

Le mardi 18 mai, à trois heures et demie du matin, **George Meredith** est mort, des suites d'un léger refroidissement, au cours de sa promenade quotidienne, le dimanche précédent. Il avait quatre-vingt-un ans et trois mois, étant né le 12 février 1828. La presse a salué d'un retentissant concert de louanges et de regrets le départ de ce dernier survivant d'une génération glorieuse. Dans toutes les publications périodiques, parurent des articles où furent unanimement célébrés la grandeur, la noblesse et le génie du disparu. Le nom de Meredith a retenti pompeusement dans toute l'Angleterre, les échos en sont parvenus dans toutes les contrées de ce monde, et il est diffi-

cile à présent d'ignorer qu'il existait, à Box Hill, un homme de génie inconnu de la foule, un écrivain dont l'œuvre honore son pays et l'humanité, un poète et un romancier dont les livres sont assurés d'être immortels.

Le *Times*, dans son « Literary Supplement », lui consacrait deux études critiques remarquables, où l'auteur envisageait davantage le côté technique de la prose et du vers de Meredith.

L'*Athenæum* essaie, en quatre colonnes, de caractériser l'ensemble de l'œuvre.

George Meredith se détache, dans l'histoire littéraire, comme le créateur de caractères complexes, originaux et fascinants, et comme l'inventeur d'un nouveau style qu'il a vivifié. Romancier, poète et philosophe, il combina ces caractères comme peu l'ont fait ; il accomplit des miracles d'expression et d'harmonie métrique, et ne fut pas seulement un souverain, mais aussi un tyran du langage : on le comparait souvent à Browning, mais la validité de la comparaison repose surtout sur le côté abstrus résultant de la complexité de leur style... Meredith... n'oublie jamais qu'il est personnellement humain et sensible. Il n'est pas un acteur, mais délibérément et ostensiblement un auteur avec, pour ses meilleurs personnages, un sentiment parental qui l'oblige à les entourer des créatures et du confort de la civilisation victorienne. Le groupe de ces personnages ne contient aucun type mémorable de vilain. Pour les lecteurs réfléchis, il trouve un amusement et un enseignement inépuisables dans le processus mental des égoïstes et des sentimentalistes, effleurant vraiment, d'une main sûre, à ce dernier sujet, l'une des faiblesses envahissantes chez les Anglais d'aujourd'hui...

Chez Meredith, la douleur physique est toujours traitée avec une délicatesse et une tendresse extraordinaires ; toutefois, la maladie physique et la mort n'apparaissent que de façon insignifiante dans ses romans. La rencontre de l'âme avec les idées est le sujet qu'il traite, et c'est le conflit psychique qu'il dramatise.

Les héroïnes de Meredith, comme celles de Shakespeare, s'élèvent au-dessus de leur époque, par leur courage, leur esprit et une intrépidité digne de leurs dons naturels... Elles sont justement fameuses, et on les trouve non seulement dans ses romans, mais aussi dans l'extase de *Love in the Valley*, et dans le poignant et tragique *Modern Love*... C'est par leur intellect que les héroïnes de Meredith nous séduisent. Il y a parmi elles des femmes chez qui les préventions n'abolissent pas les facultés et qui savent reconnaître la face d'un ennemi, même si c'est en même temps la face d'un amant... Nul n'a jamais peint les femmes en appréciant davantage ce charme qui semble échapper à l'influence formalisante de la réflexion... il les observe dans leurs moments de beauté quand elles sont aussi naturelles que des fleurs et débordantes cependant de cette subtilité qui est le châtiment de l'intellect humain...

Les portraits de Meredith sont très rares. A l'encontre de la plupart de ses contemporains illustres, il n'a jamais posé pour aucun

peintre, et il manifestait une aversion fort vive à l'égard de l'objectif photographique. Il ne permettait même pas qu'on prît des vues de sa maison, de son chalet, de son jardin, et je me souviens qu'il me raconta jadis, en termes indignes, qu'une jeune personne, envoyée par un journal à clientèle féminine, avait eu l'audace, après avoir été reçue aimablement par lui, de photographier la maison et le parterre. Par la fenêtre du salon, il l'aperçut en train d'opérer avec un minuscule appareil. Il envoya aussitôt la quérir et lui reprocha cette trahison, qu'elle savait pertinemment lui être désagréable. Confuse et désolée, la jeune femme implora son pardon et, pour mieux le mériter, lui remit spontanément les clichés qu'elle venait de prendre.

A propos de portraits, l'*Athenæum* (29 mai) publie une lettre adressée, par Meredith, le 16 mars 1886, à Mr. Frederick H. Evans, dont le passage suivant est typique :

Je vous retourne la photographie de Burne-Jones, faite par Hollyer, et qui est admirable... Je me souviendrai de votre souhait flatteur d'avoir le mien, quand il sera fait. Pour moi, je n'en vois pas l'importance, et je n'ai jamais partagé l'enthousiasme de certaines connaissances, à se voir sur le carton. Les vagues humaines roulent comme les mers, avec, dans les traits, une différence momentanée, bien petite et peu distinctement signifiicative. J'aime à voir les portraits de nos grands personnages, et ceux des belles femmes. N'étant ni l'un ni l'autre, j'imagine qu'il faudra un accident ou la police pour me soumettre à l'opération...

De l'article paru dans la *Saturday Review* (22 mai), nous extrayons ces fragments :

C'est un fait particulier à Meredith que son importance comme écrivain peut être déterminée non seulement par la force intrinsèque et la complexité de son art, mais aussi par les doutes et les questions qu'il soulève concernant l'art lui-même. L'étudier .. c'est aussi se trouver en présence de toute sorte de problèmes esthétiques nouveaux : la fonction et l'avenir du roman, le domaine véritable de la poésie, le rôle légitime de la métaphore et de l'impressionnisme dans le langage, les limites (pour l'artiste) de l'intellectualité consciente .. Sa signification pour nous — la valeur que nous assignons à son génie copieux et prismatique — réside dans l'étrange ténacité avec laquelle il saisit et reflète les modes, les états, d'une époque essentiellement critique et civilisée. De tous les écrivains modernes, il est le plus orchestral. Plus hardiment qu'aucun autre écrivain, il a tenté ce qu'aucun homme ne peut atteindre : une symphonie de ce monde complexe de la sensation, consciente et hautement cultivée, dont s'alimente l'esprit moderne. Dans tout son œuvre, il est impossible de se méprendre sur le ton et le caractère meredithien, sur sa vision de la vie. Mais si ample et surtout si balancée est sa mentalité qu'on ne trouve aucun symbole convenable pour la désigner. Par nature, humaniste de la trempe de Montaigne, ses perceptions et sa sensibilité sont raffinées au dernier point et multipliées au centuple par l'époque dans laquelle il se trouvait vivre.

Pour le par équilibre de l'esprit, il n'a pas de rival, sinon Walter Pater, dans la littérature anglaise moderne. Il est un poète de nature, mais il est aussi un poète des subtilités sociales. Il est à la fois mystique et rationaliste. Il s'écrie : « More brain, ô Lord, more brain ! » et il reconnaît cependant que l'âme n'obtient qu'une « poudreuse réponse » aux questions que l'intelligence pose à la vie. Franchement moderne dans sa morale, « enlacer la saison fugitive et fuir les regrets », il n'a rien en commun avec l'anarchisme nietzschéen, le culte de l'instinct brutal qui infecte tant la pensée moderne.

A cause de la date de la mort du grand écrivain, les revues mensuelles ne lui ont consacré que de courtes notices intercalées au dernier moment dans le sommaire. *The English Review* ouvre son numéro sur ces lignes :

Mr Meredith follows Mr Swinburne into the shadows and now indeed the whole Round Table is dissolved... Il survivra (à Tennyson, Carlyle, Browning, Ruskin, and all the others) comme un écrivain vivace, dont les livres sont lus et aimés. Il avait davantage d'un principe éternel dans sa personnalité ; son esprit était moins exclusivement occupé des modes et des problèmes de son temps. Son usage particulier des mots peut lui faire obstacle ; mais nous sommes enclins à en douter. Tel qu'il est, son langage ne sera pas plus étrange au lecteur de demain que ne l'est aujourd'hui pour nous le langage de Shakespeare ou de Herrick, et sa pensée n'est jamais obscure. De sorte que tout ce que le lecteur futur aura à faire pour goûter, par exemple, *One of our Conquerors* sera d'apprendre son vocabulaire, comme nous avons à apprendre celui de Shakespeare. Et pour lire *Love in the Valley*, ce poème précieux entre tous les poèmes du XIXe siècle, il n'aura pas le moindre effort à faire... Et, comme Mr Swinburne, Mr Meredith n'aura pas été inhumé dans l'Abbaye, ce qui est peut-être aussi bien, puisque, n'honorant plus de grands hommes de nos jours, l'abbaye de Westminster doit devenir le lieu de repos des médiocrités parmi lesquelles Mr Meredith reposerait malaisément, la compagnie des sots lui ayant toujours été insupportable. Les cendres de Mr Meredith seront mieux au milieu de la Nature à qui seule il ne décocha aucun de ses traits comiques, en qui seule son esprit ironique discernait une parfaite satisfaction.

Mr Thomas Seccombe publie, dans *The Englishwoman*, une dizaine de pages dont nous traduisons la suivante :

Ce doit être vers 1885 que Mr Hugh Chisholm, à présent directeur de l'Encyclopédie Britannique, m'endoctrina avec l'idée que, depuis *Middle march* et *Anna Karénine*, rien n'approchait de *The Egoïst*, foi dont je ne me sais plus écarté. Mr E.V. Lucas est un meredithien plus avancé encore. Ce qui m'étonna chez lui, ce ne fut pas cette opinion que Meredith pouvait lutter à termes égaux avec Shakespeare, mais sa préférence pour *One of our Conquerors*, qu'il placeau-dessus de *Feverel*, de *Beauchamp's Career*, de *Diana* et de *l'Egoïste*, ces quatre piliers de la grandeur de Meredith, selon moi, sans compter ma vive prédilection pour *Evan Harrington*. Une dévotion spéciale à certains chapitres ou personnages de *Harry Richmond*,

Emilia in England, ou de *Rhoda Fleming* est un phénomène commun, mais préférer *One of our Conquerors* ! celui des romans de Meredith qui m'avait vaincu, complètement écrasé. Il y a des hauteurs de Meredith auxquelles évidemment je ne parviendrai jamais. A ces hautes altitudes, il est une raréfaction de l'atmosphère qui donne le mal des montagnes aux créatures pétries d'argile. Rappelez-vous la répugnance de Johnson à rencontrer Burke à un moment où il se sentait déprimé. Il y a des instants aussi où l'on éprouve le caractère écrasant de *Lear* ou *Othello*. L'intellect de Meredith est sur le même plan. Il nous emporte au galop, et s'il y a dans notre nature la moindre morbidité sentimentale, nous perdons la tête, nous nous mettons à pousser des cris et nous sommes désarçonnés.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉERLANDAISES

Henrik Ibsen: Dramatische Werken, traduction d'après l'édition originale norvégienne par J. Clant van der Mijll-Piepers, avec une Introduction du Dr W. G. Byvanck; Amsterdam, Meulenhoff et Cie, 1906-1908. — Is. Querido : *Muziek, Toneel en Literatuur* ; Amsterdam, Vennootschap Letteren en Kunst. — A. G. van Hamel : *Het Letterkundig leven van Frankryk*, quatrième série; Amsterdam, P. N. van Kampen en Zoon. — M. H. van Campen : *Opstellen* ; Bussum, C.-A.-J. van Dishoeck.

Depuis plus de trente ans, Ibsen était connu en Hollande, et depuis vingt-cinq ans on y jouait ses pièces avec un succès croissant ; tous nos journaux et revues lui vouaient des articles plus ou moins enthousiastes ; nos auteurs dramatiques subissaient visiblement son influence, mais nous attendions toujours en vain une traduction en langue néerlandaise de son théâtre et, faute de savoir le norvégien, nous devions nous contenter de lire ses drames, à part un ou deux, en allemand.

Grâce à l'initiative des éditeurs amsterdammois Meulenhoff et Cie, cette lacune est comblée maintenant, en grande partie du moins, car la traduction de Mme Clant n'embrasse pas tout l'œuvre dramatique d'Ibsen. Les trois premiers volumes comprennent la série complète des drames modernes en prose qui vont des *Piliers de la société* à *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, et le quatrième est fait de trois pièces en vers : *la Comédie de l'amour*, *Brand* et *Peer Gynt*.

N'ayant qu'une connaissance absolument insuffisante de la langue norvégienne, j'avoue mon incompétence à juger de la valeur relative de cette traduction et de son plus ou moins de fidélité. Tout ce que j'en puis dire, c'est que je l'ai lue avec infiniment de plaisir et sans trop m'apercevoir que j'avais affaire à une traduction. On m'a assuré, d'ailleurs, que Mme Clant a serré l'original de plus près que les traducteurs allemands, et il est certain que, en collationnant les deux versions, on ne tardera pas à remarquer que le texte des **Dramatische Werken** l'emporte par la concision sur celui des *Henrik Ibsens sæmtliche Werke*. Ajoutons, à titre de curiosité, qu'on dit

de notre traductrice qu'elle s'est mise un beau jour à étudier le norvégien par pure vénération d'Ibsen, dans le seul but de pouvoir le lire dans l'original.

Ce qui rehausse encore le charme de cette édition, déjà si attrayante, ce sont les illustrations dont on l'a ornée. Il y a entre autres plusieurs portraits d'Ibsen, notamment celui d'après le tableau de Werenskjold (1895), de fort intéressants fac-similés de son écriture aux diverses époques de sa vie, un portrait de sa femme, des photographies de sa statue à Christiania, de sa maison natale, de sa maison mortuaire, etc., etc.; et enfin de nombreux portraits d'acteurs et d'actrices hollandais dans le rôle de quelque personnage des drames.

Et pour finir par où l'ouvrage commence, disons un mot de l'*Introduction à Henrik Ibsen*, par le Dr Bijvanck. Le savant et original critique, qui fut un des premiers à révéler aux Hollandais le grand poète norvegien, étudie en une cinquantaine de pages « le temps, l'œuvre et l'homme ». Il nous peint d'abord le réveil de la Norvège, secouée dans sa longue léthargie par Henrik Steffens et Oehlenschläger et commençant enfin, après un nouvel assoupissement durant la Restauration, à prendre pleinement conscience d'elle-même, grâce surtout à Wergeland, et à vouloir sa place parmi les nations civilisées. Puis, partant de l'année de naissance d'Ibsen, 1828, qu'il appelle une « année frontière », entre l'ancien et le nouveau, il parcourt toute l'Europe et trace un large aperçu du mouvement intellectuel et social au XIX^e^ siècle, tel aussi qu'il se reflète dans la littérature. Il s'arrête longuement à George Meredith, « un des plus grands, bien qu'on ne puisse dire encore : un des plus connus », et à Henri (*sic*) Taine, « le satirique de grand style » lors de « la reconstruction de la France après la guerre de 1871 », desquels, nés tous deux, comme Ibsen, dans cette fameuse année 1828, il rapproche le poète norvégien, pour bien « faire ressortir la taille de celui-ci dans la littérature mondiale ». Ce à quoi, hâtons nous de le dire, il a parfaitement réussi. M. Bijvanck termine cette superbe étude par une analyse, qui ne manque pas de profondeur, de l'œuvre et de la pensée d'Henrik Ibsen.

§

Parmi les nombreux articles sur Ibsen, parus chez nous depuis sa mort, un des plus remarquables m'a semble celui de M. Is. Querido, publié dans son récent recueil **Muziek, Tooneel en Literatuur** (Musique, Théâtre et Littérature). Non que le dernier mot y soit dit sur le poète norvégien, ni que pour moi je souscrive à tous les jugements portés sur lui par notre critique, loin de là. Mais M. Querido a une façon de concevoir et d'exprimer les choses, qu'on les croie justes et d'un sens profond ou paradoxales, qui vous force à l'écouter, et si, malgré toute sa verve, il n'arrive pas toujours à vous

convaincre, toujours il vous charme ou vous subjugue, et vous gardez l'impérieux souvenir d'un esprit ardent et combatif, d'un écrivain original, puissant et délicat, qui tient en égale horreur les clichés et les lieux communs et se renouvelle, pour ainsi dire, à chaque page.

Il est sévère pour Ibsen et même son jugement ne me semble pas exempt de partialité. Il ne voit guère en lui que le contempteur et le baisseur de l'humanité, l'individualiste outré qui, se plaçant en dehors et au dessus de la société, la juge et la condamne sans bien la comprendre et ne connaît ni pitié, ni compassion. Comparé à Shakespeare, il l'estime — « si remarquable qu'il soit en tant que dramaturge moralisant — pauvre d'émotion, d'imagination et de vie intérieure ». Sa profondeur aussi est plus apparente que réelle. Quant à son mysticisme, ce n'est, au même degré que son symbolisme, qu'un décor, Ibsen étant trop le « fils de son siècle d'industrie » pour avoir un haut sens des choses mystiques. Non, Ibsen n'est absolument ni un esprit ni un artiste de premier rang.

Balzac est un esprit d'un ordre bien plus élevé, un poète humain bien plus grand qu'Ibsen. Même Vondel, malgré sa faible plastique dramatique, pourrait, plutôt qu'Ibsen, s'appeler un poète mondial, pour la profondeur de sa beauté lyrique.

Ibsen ne mérite pas le nom de grand artiste créateur, non parce qu'il n'est pas optimiste, mais parce qu'il est pessimiste. Un grand artiste créateur, tel Shakespeare, n'est ni l'un ni l'autre, étant *tout*, et vous laisse parfaitement dans le doute au sujet de sa conception du monde et de son sens dominant de la vie. Ajoutez que le pessimisme du poète norvégien, au contraire de celui, très sain et sympathique de Schopenhauer, manque entièrement de noblesse, est maladif et tout ce qu'il y a de bourgeois.

M. Querido ne lui refuse pas certaines qualités supérieures et il avoue qu'il y a de grandes beautés dans sa satire, sa langue, son dialogue. Mais sa conclusion reste qu'Ibsen « n'a pas été un grand dramaturge, que l'imagination et l'émotion et surtout l'amour de l'humanité lui ont fait défaut, et que son esprit n'a jamais connu les douleurs les plus relevées ni les plus hauts ravissements de la vie ».

A côté de cet article, dont je viens de donner une analyse plus que sommaire, relevons celui qui a pour titre *Un homme infâme, Genèse d'Albert Verwey*, dans quoi l'auteur berne avec beaucoup d'humour ce poète qui volontiers revendiquerait pour lui seul l'imagination; celui sur l'ouvrage célèbre de M. Willem Kloos : *Quatorze ans d'histoire littéraire*, article dans lequel M. Querido prouve de façon spirituelle que la plus flagrante anarchie règne dans la critique néerlandaise et que nos critiques, réputés les plus autorisés, se contredisent ouvertement à tout propos; ceux enfin sur *Isadora Duncan*,

sur *Gérard Hekking*, notre plus grand violoncelliste, et sur *Carl Flesch*, le fameux violoniste. Ces deux derniers articles, que j'estime définitifs et qui sont à tous égards les plus beaux et les plus pénétrants du volume, ont fait dire à un critique que M. Querido, parlant de la musique, arrive à exprimer l'inexprimable.

§

Je ne puis guère vous donner qu'un sommaire de **Het letterkundig leven van Frankryk** (la Vie littéraire de la France), par le regretté G. Van Hamel. Dans cette quatrième série (la seconde publiée après sa mort), je recommande vivement à mes jeunes compatriotes, désireux d'enseigner un jour la langue et la littérature françaises dans nos écoles moyennes, l'étude sur les *Vers français* qui ouvre le volume. Celle qui suit a pour titre l'*Album poétique de Louise de Coligny* ; vous en avez pu trouver une version remaniée et complétée dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (1903). Quant à la troisième, *Guillaume d'Orange*, laquelle représente une somme de lectures et de recherches fort respectable, l'auteur y aurait sans doute apporté plus d'un changement s'il lui avait été donné de connaître les *Légendes épiques* de Joseph Bédier. La quatrième est intitulée *le Rire de Rabelais*. La cinquième, *Antiféminisme au moyen âge*, résume plaisamment tout le mal que vos auteurs moyen-âgeux ont dit de la femme ; dans une note l'auteur nous rappelle qu'il a publié dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes* (fascicules 95 et 96) la traduction française ainsi que le texte original latin — dont le seul manuscrit connu repose à la bibliothèque universitaire d'Utrecht — des *Lamentationes Matheoluli*. Dans la dernière étude, il s'agit d'*Histoire de la langue romane*.

§

Notons encore un remarquable petit recueil d'articles critiques, **Opstellen**, par M. H. van Campen. Je vous prie de retenir le nom de ce jeune écrivain, dont j'ai déjà signalé à votre attention le volume de nouvelles *Bikoerim*. C'est un esprit fin et pénétrant, un artiste consciencieux et l'un des plus délicats prosateurs que nous ayons.

H. MESSET.

LETTRES HONGROISES

Gellért Oszkár : *A deltanál*, Ujabb versek, a « Nyugat » kiadasa, Budapest, 1909. — Kosztolányi Dezsö : *Guy de Maupassant összes versei*, « Jokai » könyvnyomdai müintézet, Budapest. — Barna Endre : *Románia nemzetisági politikéja és az olahajkú magyar polgárok*, Az « Emke » kiadasa, Ellenzek, Kolozsvár, 1908. — Memento.

Il y eut, cette saison, une grave affaire dans le monde poétique hongrois. Un groupe de jeunes gens avait publié, sous le titre suggestif de *Demain*, un recueil des poésies les plus outrancièrement

modernes que l'on puisse imaginer. La poésie officielle, représentée par le vieux barde Szabolcska, dont les odes constituent le plus bel ornement des cérémonies gouvernementales, avait répliqué par des pastiches assez spirituels, raillant l'obscurité voulue, l'amour de la forme et le mépris du sens que professent *ceux de demain*. Des écrivains moindres suivirent cet exemple venu de haut lieu, et l'on ne put plus ouvrir le plus infime des journaux de province sans y trouver des prétendues initiations de nos symbolistes échevelés. Ce ne sont plus que coq-à-l'âne, galimatias, non-sens, suites inorganiques de mots incohérents. La critique, de son côté, n'épargne pas davantage ceux qui prétendent rénover la poésie hongroise en l'entraînant aux pires excès; elle leur reproche surtout de n'être point hongrois, de chercher leur inspiration ailleurs que dans ce fond patriotique, historique ou populaire, qui jusqu'ici avait le privilège d'alimenter toutes les productions poétiques d'outre-Leitha. L'accusation est, comme vous voyez, fort grave.

Il n'y avait rien au monde de plus traditionaliste que la poésie hongroise. Liée par l'obligation du rythme classique, elle prêtait surtout à la déclamation, et sa forme populaire à l'expression des sentiments les plus simples. Elle se refusait à être philosophique, sociologique ou morale. Un groupe de jeunes gens, avec M. Ady à leur tête, entreprit de la réformer, de l'assouplir, de lui donner des caractères nouveaux. Et comme il s'agissait de lui faire subir une transformation totale, en contradiction avec les enseignements de son évolution naturelle ils eurent naturellement recours à l'inspiration venue de l'étranger. En ce qui concerne cette réforme poétique, tout ce que j'écrivais il y a quelques mois à propos de la prose nouvelle cherchée et imposée par les écrivains de la revue *l'Occident* demeure vrai. Il est hors de doute que la poésie magyare doit être refondue; à mesure que la race hongroise, en se rapprochant, au point de vue intellectuel et moral, de la civilisation générale des peuples de l'Europe perd ses caractères propres, il est nécessaire de faire subir à sa littérature une évolution dans le même sens, il faut créer une langue nouvelle, capable d'exprimer des idées nouvelles, des concepts étrangers. Et cela s'applique aussi bien à la poésie qu'à la prose.

Il est hors de doute que les jeunes poètes de l'école de M. Ady se sont laissé entraîner à de regrettables excès, et que les critiques que le doyen de la poésie officielle leur a infligées étaient loin d'être imméritées. Cependant, je ne crois pas que leur effort demeure tout à fait stérile. Entre l'ancienne manière classique et les vers de *Demain*, il y a place pour une poésie moderne, souple et riche, disposant d'un vocabulaire plus étendu et apte à exprimer des sensations *modernes*.

M. Octave Gellért a profité raisonnablement des conquêtes que

M. Ady et ses disciples ont faites sur la versification ancienne. Son volume de poésies, **le Delta**, marque le moyen terme entre le traditionalisme exagéré et les tendances ultra-modernes, définit la voie nouvelle où devra marcher l'art poétique hongrois. Parmi ses poèmes, il en est de remarquables par la puissance de l'expression et la variété de la langue. Ainsi, *le Marché aux poupées* ou *Jésus vieilli*. Il en est où le symbolisme des âges précédents a laissé de trop abondantes traces. Mais l'ensemble de la brochure, édité avec luxe et goût par l'excellente revue *l'Occident*, présente le réel intérêt des choses qui arrivent à leur heure.

§

J'ai eu l'occasion de parler ici de M. Kosztolányi, à propos de son volume de vers *Entre quatre murs*, où il avait fait preuve de si grandes et belles qualités. M. Kosztolányi vient de donner, dans l'édition de la Société Jokai, une traduction complète des **Poésies de Guy de Maupassant**.

Je suis en principe l'adversaire irréductible des traductions de vers, car enfin, ce qui vaut surtout dans la poésie (la classique exceptée), c'est la forme bien plutôt que la pensée. Alors qu'un écrivain consciencieux, faisant abstraction de sa propre personnalité, peut arriver à rendre dans une autre langue un des chefs-d'œuvre de notre prose, il n'en est pas de même pour les vers que le poète traducteur repense et refait au point de les rendre méconnaissables.

Ceci dit, je suis obligé de convenir que M. Kosztolányi s'est tiré de sa difficile entreprise d'une façon assez heureuse. Sans doute, je n'ai point, dans le petit volume, reconnu un seul des vers de Maupassant. Mais j'y ai lu avec un certain plaisir de très bons vers hongrois, où j'ai retrouvé les qualités de force et de richesse que j'avais signalées dans *Entre quatre murs*. En particulier, *le Rayon de lune* est une œuvre charmante, pleine de mystère, de jolies descriptions délicates.

L'effort considérable de M. Kosztolányi a donc produit un appréciable résultat, puisqu'il nous a donné un nouveau et fort intéressant volume de vers. Mais à celui qui désirerait se faire une idée exacte de la poésie de Maupassant, je conseille vivement de la lire en français.

§

La Politique unificatrice de la Roumanie, par André Barna. — M. André Barna, le sociologue transylvain dont j'ai plus d'une fois eu à citer le nom, fait depuis deux ans une enquête approfondie sur la manière de résoudre en Hongrie la question des nationalités. Convaincu que les mesures prises jusqu'ici sont demeurées insuffisantes, il s'en est allé étudier la politique des Roumains à l'égard de leurs nationalités. Il tire de ses longues études des conclusions en tous points dignes d'attention.

L'on sait que la politique d'un État envers les individus habitant son territoire, et n'appartenant point à la race dominante, fait l'objet par le monde de critiques variées. Ceux mêmes qui refusent à une Société le droit de sauvegarder, dans l'intérêt de sa puissance, son caractère national, sont d'accord pour faire à ce point de vue le départ entre les États représentés à l'étranger par une impériale ambassade ou une légation royale, et ceux qui ne sont point représentés du tout. Les tendances nationalisantes des premiers sont toujours justifiées, et les plus échevelés individualistes admettent en ce qui les concerne que *le but justifie les moyens*. Pour les seconds, il n'y a pas d'assez sévère critique, quand leurs gouvernants prononcent imprudemment les mots de *nation politique une*, ou encore d'*unité nationale*.

Ceux que les premiers oppriment n'ont, pour les défendre, que quelques justes dépourvus d'influence dans la grande presse et de titres universitaires, qui, vivant pauvrement dans les villes étrangères, publient, en de modestes brochures et d'indigentes plaquettes, *la vérité sur tel massacre*, sur tel *scandale scolaire*. Des hommes affamés de réclame et avides de se spécialiser s'emparent par contre de la politique unificatrice des états faibles. Des congrès sont organisés. De grands hommes, lointains et mal renseignés, pour qui le fait d'avoir son nom imprimé n'a pas encore perdu tout son charme, brandissent les foudres de l'histoire, et menacent d'excommunication majeure d'infortunés ministres dont le seul crime est de ne point posséder de représentants diplomatiques, de corps d'armée et de vaisseaux de guerre.

M. Barna se refuse d'admettre plus longtemps cette conception si ancienne, et qui, dictée par une saine logique ainsi que par la peur naturelle des coups, ne laisse pas que de donner les plus excellents résultats. Sur deux cents pages, il réclame pour la Hongrie le droit de veiller sur son unité nationale. Et comme c'est du sud des Carpathes que viennent toujours les plus violentes critiques, c'est là qu'il est allé chercher la justification de toute politique de fermeté.

Les documents qu'il a ramenés m'ont rempli de la plus sincère admiration pour les hommes d'État roumains, qui ont su assumer, dans l'intérêt bien compris de leur jeune patrie, tout ce que la *manière forte* peut avoir d'odieux aux yeux de certains politiciens de sentiment. Ils ont fait preuve de prévoyance, d'intelligence, de suite dans l'application du système choisi ; ils ont tout préparé pour la grande unification roumaine qui fera prochainement une même race des Hongrois de Moldavie, des Turcs de Bessarabie, des Grecs des environs de Bucarest. C'est une grande œuvre qu'ils ont accomplie, en choisissant les moyens au seul point de vue de l'utilité (avec raison), et ils ont eu la chance de n'être point dérangés par des

lamentations lointaines et solennelles, par suite du principe de prudence que j'ai exposé plus haut.

Le livre de M. Barna est plein d'enseignements, et les détails qu'il communique sur les progrès de l'élément national dans le royaume de Roumanie sont des plus intéressants, étant absolument inconnus. L'auteur, qui a voulu faire œuvre de science, ne s'est jamais départi d'un ton d'absolue impartialité qui lui fait le plus grand honneur, d'autant plus qu'on ne le rencontre jamais dans des ouvrages traitant de la question des nationalités. C'est, à tous les points de vue, un excellent livre, que les législateurs magyars feront sagement de consulter parfois.

Memento. — *La Revue de Hongrie*. Dans le n° du 15 avril, à signaler une très intéressante étude de M. David Angyal sur « les Idées historiques du comte Etienne Széchenyi; une étude sur Emile Verhaeren par Maurice Wilmotte; une charmante nouvelle de François Herczeg, « la Lampe d'Abyssinie ».

A Nyugat (l'Occident). Dans la livraison du 16 avril de cette excellente revue bi-mensuelle, je trouve un bon article de Ignotus sur l'Art nouveau, défense de la nouvelle tendance littéraire en Hongrie, et un joli conte de Géza Lengyel, « la Famille Sàros ».

Erdélyi Lapok (la Revue transylvaine). Le jeune organe de la Société littéraire de Transylvanie continue à paraître et à progresser. Dans les sommaires de ses derniers numéros, je relève : Szádeczky, « Trésors d'art en Transylvanie » ; Sebessi « Rica », roman de mœurs bohémiennes, des poésies de Mme Nil, etc.

FÉLIX DE GÉRANDO.

VARIÉTÉS

Isaac Albeniz. — Le mois de mai aura été douloureux pour ceux qu'émeuvent les plus personnels témoignages de l'art et qui en aiment les auteurs avec quelque passion. Hier Swinburne, tout à l'heure Meredith, aujourd'hui Albeniz.

Une âme sonore vient de s'éteindre douloureusement à la présence humaine, une des âmes les plus ardentes et les plus vivantes de ce temps, vibrant dans une atmosphère de beauté sans compromis, sans grâces factices. Sa perte n'attristera pas longuement les colonnes des feuilles mondaines, mais elle va créer un rayonnement de tristesse chez tous ceux qui s'attachèrent à la véritable musique originale de ce temps-ci.

Albeniz, pour nous, c'était le symbole musical de toute l'Espagne ardente, spontanée, intelligente et sensible, cette Espagne neuve, rajeunie, cette Espagne catalane et moderniste, qui est en train de refleurir à la musique par la vertu des œuvres de Morera, de Granados, de Falla, de Turina et d'autres.

Isaac Albeniz meurt à quarante-huit ans, usé par une vie où il dépensa sans compter le désir de vivre qu'il avait au plus haut point, une vie la plus mouvementée qui fût et au cours de laquelle il réalisa l'étrange aventure d'être successivement deux personnalités musicales, inégales en éclat et en intérêt, mais qui marquèrent l'une et l'autre la franchise et l'ardeur d'un esprit passionné.

Il était né à Camprodon, le 29 mai 1861. Enfant prodige il acquit comme pianiste une réputation telle qu'à 10 ans il était célèbre par toute l'Espagne sous le nom de « el nino Albeniz ». Très jeune il partit en Amérique, où il eut à lutter avec les difficultés de l'existence : puis s'étant de nouveau acquis là-bas une célébrité, il vint à Leipzig poursuivre son éducation musicale. Ses ressources épuisées, à vingt-deux ans, il retourna en Espagne ; il avait à cette époque à peu près dix-huit ans. Il fait une tournée de concerts dans sa patrie, joue à la cour et Alphonse XII lui octroie une pension qui doit lui permettre d'achever ses études musicales au conservatoire de Bruxelles.

Il revient de nouveau en Espagne : sa carrière de pianiste atteint là son apogée. Il est le plus grand pianiste d'Espagne : ses œuvres pour piano ont une vogue énorme : sa célèbre « Sérénade espagnole » se tire à plus de cent mille exemplaires : il écrit « les Chants d'Espagne », « le Prélude », « l'Orientale », « la Sévillane », « le Prélude d'Espagne », « la Vega » : déjà ses dernières pièces de piano font pressentir sa deuxième manière.

A cette époque, il se rend à Londres, où il fait jouer un opéra-féerique, « The Magic Opal » (1893), et où il fait la connaissance du poète Francis Courtis, qui s'était destiné son collaborateur et son ami. C'est sur un livret de celui-ci, tiré du roman espagnol de Valera, qu'Albeniz écrivit son œuvre lyrique en deux actes, « Pepita Ximenez », représentée d'abord avec succès à Carlsruhe (1896), puis à la Monnaie.

Peu à peu Albeniz sent le néant et l'inutilité de la carrière de virtuose pour quiconque porte en soi une âme soucieuse de s'exprimer : la sienne était belle et harmonieuse : il l'aimait trouver.

Ses instincts de novateur, son dédain des idées reçues, son amour du combat de la vie, l'attirèrent vers cette jeune école française qui était à peu près le seul centre musical en Europe où l'on se souciât de ne pas marcher dans les pas de Beethoven ou de Wagner.

C'est vers 1890 qu'il vint à Paris : il devait alors y passer la plupart des dix-neuf dernières années qui lui restaient à vivre. Si l'Espagne avait vu naître sa première personnalité, celle du virtuose, il appartenait à la France de voir naître l'œuvre qui reste et qui, tout imprégnée de l'âme espagnole, compte parmi les plus belles fleurs de cette époque musicale si riche en beautés et en charmes. Il abandonna la virtuosité à laquelle il devait ses succès et vaillamment se mit à élaborer ces quatre cahiers d' « Iberia », où respirent

les plus belles qualités de la race, où persiste la fraîcheur d'une sève populaire.

Son caractère primesautier, sa bonté et sa générosité sans pareilles eurent tôt fait de lui créer des sympathies qui se renforcèrent bientôt d'une admiration égale de la part des meilleurs de nos musiciens d'avant-garde.

Il était impossible de penser à Albeniz, de parler de lui sans éprouver une impression de vie saine et active, de bonté débordante.

Pauvre Albeniz! Je le verrai toujours tel qu'en cet après-midi de dimanche, il y a près de deux ans, chez Mlle Selva. Il y avait là Vincent d'Indy, Poujaud, Octave Maus, Roussel, Severac, Gustave Bret, Pierre Coindreau, René et Charles de Castéra; on attendait Paul Dukas. C'était quelques jours après la première d'*Ariane et Barbe-Bleue*. Quand Dukas entra, Albeniz organisa aussitôt une ovation quelque peu cacophonique. Je verrai toujours Albeniz jouant au piano une improvisation tintamarresque, accompagnée par les hurrahs des assistants. Albeniz chantait, criait, riait, faisant plus de bruit à lui tout seul que tout le monde et plus heureux encore que tout le monde du succès d'*Ariane et Barbe-Bleue*. Ensuite, ce jour-là, il joua des parties de son 3e cahier d'*Iberia* qui était sur le point de paraître. La difficulté de ses œuvres surpassait maintenant ses moyens d'ancien virtuose: mais n'importe, il chantait les notes qu'il n'arrivait pas à faire à temps, il expliquait, riait, s'attendrissait, il vivait. La page colorée et pittoresque surgissait, splendide et vigoureuse. Nous n'entendrons plus cet être extraordinaire, turbulent et bon, grand cœur et bel artiste, donnant, dans une époque de mercantilisme et d'arrivisme, le spectacle du plus entier détachement de l'intérêt immédiat.

Nous le savions malade, on espérait encore; on l'avait connu si vivant. Il s'en est allé mourir sur la frontière de ses deux patries, l'espagnole et la française, où il comptait des admirations égales, des attachements aussi ardents, des sympathies aussi vives.

Il était venu en France puiser dans notre milieu certaines idées, certaines formes d'écriture, mais son œuvre reste bellement, noblement, franchement espagnole; presque plus andalouse d'inspiration que catalane, à la fois pleine de fougue et nonchalante, abondante et contenue, riche d'harmonies graves et charmante de veine mélodique.

La sûreté de son métier ne sent nulle part la gêne; dans cette forme consciente et précise, son âme abondante et débordante sait se trouver à l'aise.

Il nous était aussi cher que les nôtres: les Debussy, les Ravel, les Séverac, les Roussel, les Schmitt, tous nos jeunes qui rendent à la France musicale le prestige d'un art vraiment français. Nous voyions en lui non seulement le créateur admirable d'une série d'im-

pressions musicales, l'auteur de cette forte suite symphonique, « Catalonia », de la trilogie du « Roi Arthur » (qui reste vraisemblablement inachevée), nous voyions en lui le paysagiste espagnol le plus merveilleux de son temps, et surtout l'un des ouvriers les plus dignes, les plus grands de cette renaissance musicale espagnole vers laquelle tous ceux qui se soucient de la musique tournent à cette heure leurs regards.

Un grand esprit et un grand cœur se sont éteints que l'on ne remplacera pas: il a vu la vie se retirer par un jour de Mai éblouissant, sur la frontière des Pyrénées. Il lui fut épargné de terminer ses jours par un de ces jours sinistres d'hiver dans les villes, il s'est éteint comme il avait vécu, dans le soleil. La mort a quelquefois de ces délicatesses; elle devait bien cette dernière et douloureuse douceur à celui qui n'avait cessé d'aimer passionnément la beauté et la vie.

G. JEAN-AUBRY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Gabriel Delanne : *Les Apparitions matérialisées des Vivants et des Morts*, I; Leymarie. 6 »

H. Durville : *Le Fantôme des vivants*; Libr. du Magnétisme. 5 »

Histoire

Arvède Barine : *Madame, mère du Régent*; Hachette. 3 50

Joseph Clemanceau : *Histoire de la Guerre de la Vendée, 1793-1815*; Nouv. libr. nation. 5 »

Etienne Dejean : *Un Prélat indépendant au XVII^e siècle. Nicolas Pavillon, évêque d'Alet. 1637-1677*; Plon. 7 50

M. Handelsman : *Napoléon et la Pologne, 1806-1807*; Alcan. 5 »

Emile Perrier. *Un Primat de Pologne à Marseille. Gabriel Podoski*; Marseille, Ruat. » »

A. Savine : *La Cour de Prusse sous Frédéric-Guillaume I^er*; Michaud. 1 50

René Waltz : *Vie de Sénèque*; Perrin. 3 50

Littérature

Arthur Chuquet : *Littérature allemande*; Colin. 5 »

Pierre de Coubertin : *Pages d'histoire contemporaine*; Plon. 7 50

Manuel Devaldès : *Han Ryner*; Revue des lettres et des arts. » »

Ph. Emmanuel Glaser : *Le Mouvement littéraire, 1908*; Ollendorff. 3 50

Paul Imbert : *La Rénovation de l'Empire Ottoman; affaires de Turquie*; Perrin. 3 50

La Mesangère : *Les Petits Mémoires de Paris*. IV. *Les Petits Métiers*; Dorbon aîné. 2 »

Achille Luchaire : *La Société française au temps de Philippe-Auguste*; Hachette. » »

F. Macdonald : *La Légende Jean-Jacques Rousseau*, rectifiée d'après une nouv. critique. Hachette. 3 50

A. Mézières : *De Tout un Peu*; Hachette. 3 50

Louis Pierard : *Aimons les Arbres*; Frameries, Dufrane-Friart. 3 »

Philosophie

J.-H. Boex-Borel : *Le Pluralisme*; Alcan. 5 »

Ernest Naville : *Les Systèmes de Philosophie et les Philosophies affirmatives*; Alcan. 7 50

G. Rodrigues : *Le Problème de l'Action. La Pratique Morale*; Alcan. 3 75

P. Saintyves : *Le Discernement du Miracle*; E. Nourry. 6 »

Dr Paul Sollier : *Le Doute*; Alcan. 7 50

Poésie

Paul-Louis Aubert : *Le Voile des Choses;* Lemerre. 3 »
Marcello Fabri : *Hallucinations ;* Alger, Impr. Algérienne. 3 50
Paul Mariéton : *Les Epigrammes ;* « Mercure de France ». 3 50
L. Mercerot : *Dix Poètes ;* Falque. » »
Charles Moulié : *Les Mignardises ;* Ed. du « Nain Rouge ». » »
Jacques Noir : *L'Ame inquiète ;* Ed. du « Beffroi ». 3 50
Marcel Pronille : *Les Charites ;* « Pantagruel ». 1 »
Emile Rochard : *Les Deux Jeunesses ;* Lemerre. 3 50
Jacques Rougé : *Le Terroir et les Rêves ;* Lechevalier. 3 50
Corrado Zacchetti : *Livret de Chants ;* Assise, Metastasio. 1 »

Publications d'Art

R. Bouyer, L. Deshairs, H. Marcel, F. Monod, Ch. Normand, E. Pilon, M. Tourneux, etc. : *L'Art et les Mœurs en France ;* Laurens. 12 »
André Fontainas : *Frans Hals ;* Laurens. 2 50
J.-Philippe Heuzey : *La Normandie et ses Peintres ;* Nouv. Libr. Nation. 2 »
Henry Martin : *Les Peintres de Manuscrits et la Miniature en France ;* Laurens. 2 50
Lotus Péraltè : *Les Réflexions d'une artiste sur les dessins de la Caverne d'Altamira ;* Sansot. » 60
Dr J Traversier : *Auguste Ravier. 1814-1895 ;* Grenoble, Allier. » »
Giorgio Vasari : *La Vie des Peintres Italiens. Fra Angelico et Benozzo Gozzoli ; Filippino Lippi et Lorenzo di Credi,* trad. de T. de Wyzewa ; Gittler, 2 vol. 2 »

Questions coloniales

Félicien Challaye : *Le Congo français ;* Alcan. 5 »
Jean Hess : *Une Algérie Nouvelle ;* Stock. 3 50
Madrolle : *Tonkin du Sud-Hanoï ;* Comité de l'Asie française. 10 »

Romans

Jean Amado : *Pastoure et son maître ;* B. Grasset. 3 50
Emile Bergerat : *Contes de Caliban ;* Fasquelle. 3 50
René Boylesve : *La Poudre aux yeux ;* Dorbon aîné. 5 »
Grazia Deledda : *La Voie du Mal,* trad. par G. Hérelle ; Calmann-Lévy. 3 50
Georges d'Esparbès : *Le Vent du Boulet ;* Ed. du « Monde Illustré. 3 50
Anatole France : *Les Sept femmes de la Barbe-Bleue et autres contes merveilleux ;* Calmann-Lévy. 3 50
J. Gallotti : *Le Jardin délaissé, suivi de ce qui ne ressuscite pas ;* Plon. 3 50
Jules de Gastyne : *Contes tragiques ;* Libr. Universelle. 1 50
Pierre Guitet-Vauquelin : *Le Marchand d'Illusions ;* B. Grasset. 3 50
Pierre Lasserre : *Henri de Sauvelade ;* « Mercure de France. » 2 »
G. Le Cardonnel : *Les Soutiens de l'Ordre ;* « Mercure de France ». 3 50
V. Mandelstamm : *Le Conte des Maremmes et autres lieux ;* Fasquelle. 3 50
Tancrède Martel : *La Tant aimée du Roy ;* Ollendorff. 3 50
Jean Merazzi : *Christôme. La Vie ;* Libr. Universelle. 3 50
Henry Morane : *La Voix de l'Oiseau ;* Plon. 3 50
Charles Nicoullaud : *L'Expiatrice ;* Perrin. 3 50
Alice Pépin : *Justice Paternelle ;* Libr. Universelle. 3 50
R. Rolland : *Jean Christophe à Paris. Dans la maison ;* Ollendorff. 3 50
Adolphe Schmitthenner : *Une Vie d'Artiste,* trad. par H. Heinecker ; Hachette. 1 »
M. Thélen : *La Mésangère,* Plon. 3 50
Jean-Louis Vaudoyer : *La Bien-Aimée ;* Calmann-Lévy. 3 50

Sciences

Commandant Paul Renard : *L'Aéronautique ;* Flammarion. 3 50

Sociologie

Vicomte G. d'Avenel : *Les Riches depuis sept cents ans ;* Colin. 3 50
Dr Georges Drysdale : *La Pauvreté ;* « Ed. Néo-Malhusiennes ». 2 50
J. Maxwell : *Le Crime et la Société ;* Flammarion. 3 50
Edmond Michel : *La Propriété ;* Berger-Levrault. 12 »

Page 412 : « pour rassurer son tremblement. Arnauld, avec la bêtise du fanatique », au lieu de «... son tremblement Arnauld,... »

Ibid. : « Pascal subit ce sourire, il l'aime ; c'est sa seule lumière », au lieu de « c'est la seule manière ».

Page 413 : « les deux balanciers battirent, isochrones », au lieu de « les deux balançoires... ».

Veuillez agréez, etc.

MARCEL COULON.

§

Publications du « Mercure de France ».

ÉPIGRAMMES, poésies, par Paul Mariéton. Vol. in-18, 3. 50 (5 japon à 15 fr. ; 15 Hollande à 10 fr.).

LES SOUTIENS DE L'ORDRE, roman, par Georges Le Cardonnel. Vol. in-18 3.50.

HENRI DE SAUVELADE, roman, par Pierre Lasserre. Vol. petit in-18, 2 fr.

§

Le Sottisier universel.

M. A. Paban était un poète de valeur qui avait donné plusieurs volumes... Il était âgé de soixante-dix ans, mais la période de reproduction ne semblait pas près de s'arrêter pour lui. — *Revue des Poètes*, 10 mai.

La criminelle que l'on va interroger a eu dix-sept ans le 8 de ce mois de mai, et elle est dans un état de grossesse avancé. Elle était enceinte déjà de trois mois quand le 27 juillet dernier, elle trancha la gorge de Mme Gailleaux, sa voisine. — *Le Matin*, 29 mai.

Sa pointe en anche de violoncelle. — Revue *Les Visages de la Vie*, Bruxelles, février.

Très ostensiblement, tous deux étaient codirecteurs d'une maison de jeu clandestine pendant l'exposition d'Amiens. — *Le Petit Journal*, 17 mai.

... Des profils de marronniers ou de tilleuls aux feuillages pareils à de la semoule noire sur l'azur. — MARTIN GALE, *l'Intransigeant*, 2 juin.

Malgré ses soixante treize ans, Mme P. Lefèvre, mère de Mme Escudier, qui était sortie seule, fut renversée par une automobile, au moment où, sortant de chez elle, elle traversait le boulevard Haussmann. — *Le Gaulois*, 29 mai.

La tardive apothéose du nationaliste Lamarck aura lieu le 13 juin. Le président de la République, l'Académie des sciences, les corps savants du monde entier inaugureront la statue du général précurseur. — *L'Action*, 27 mai.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

arles CARRINGTON, Editeur, 13, faubourg Montmartre, Paris, (IX^e)
BRUXELLES : 15, rue des Longs-Chariots, 15

George MEREDITH

L'ÉGOÏSTE

Traduit de l'Anglais par Maurice STRAUSS

fort volume in-18. Prix..... 3.50

eorge Meredith, l'un des plus merveilleux stylistes d'outre-Manche, le maître incon- du roman psychologique, jouit — avec quelques autres — de ce singulier privilège e réputation presque glorieuse en France, mais uniquement basée sur le témoignage eux qui peuvent le lire dans sa langue originale.

A suivre sous peu, traductions de : **The Ordeal of Richard Feverel ; Diana of the Crossways.**

MAURICE MAETERLINCK

Par **Gérard HARRY**

Ex-Directeur du *Petit Bleu* (de Bruxelles)

deux beaux portraits du poète et de M^me Georgette Leblanc, en héliogravure et dix autres illustrations, vues, autographe, etc.

x de l'exemplaire sur beau papier vergé anglais, titre rouge et noire, couverture artistique bords rempliés..... 2.50
e exemplaires sur Japon..... 5 fr. l'un

Oscar WILDE

INTENTIONS

tre essais philosophiques : Le déclin du mensonge. — Plume, crayon, poison. — L'Impor- de ne rien faire et de tout discuter. — La Vérité des Masques. — La traduction est faite ugues Rebell et Charles Grolleau. Un volume in-8° br. 316 pages sur vélin, orné d'un it d'Oscar Wilde, couverture rempliée. Au lieu de 6 fr..... 4 »

Splendide édition d'amateur

Oscar WILDE

POÈMES EN PROSE

Traduits de l'anglais par Hugues REBELL

lume in-8, imprimé sur beau papier, en rouge et noir. Prix 4 francs. Sur japon, 10 francs.

SALOMÉ

Par **Oscar WILDE**. — *Drame en un acte*

ion de luxe, illustrée, prix..... 25 »

Laurent TAILHADE

LES POISONS DE L'INTELLIGENCE

..... 5 fr. | Sur papier de Japon..... 10 fr.

LE POÈTE AVEUGLE

Aboû'l 'Alâ' al-Ma'arri.

Poèmes et lettres traduits de l'arabe par feu Georges SALMON

..... 10 fr. | Sur Japon..... 20 fr.

Prospectus sur demande

BULLETIN FINANCIER

Voici plusieurs semaines que la Bourse garde des tendances tout à fait favo rables. Nous tenons vraiment le beau temps ! Les Postiers se sont calmés devan la « manière forte » du Gouvernement, manière qui a induit les amateurs d grèves à des réflexions salutaires. Le Gouvernement a eu d'ailleurs la sagess de ne pas triompher trop bruyamment. Au dehors, la diplomatie se repose, aprè le surmenage que lui avaient valu l'effervescence des Balkans et la crise turque les rois et les empereurs se taisent, ce que, au surplus, ils ont de mieux à faire !

Aussi, les cours de la plupart des valeurs ont progressé dans de notables pro portions. La rente française 3 o/o s'avance à 98,12, l'Extérieure 4 o/o à 98,65 Les fonds russes accentuent leur fermeté : le Consolidé à 89,60, le 4 1/2 o/o 190 à 96,60, le 4 o/o 1901 à 88,60, le 3 o/o 1896 à 72 ; le 3 o/o 1891 à 75.

Les établissements financiers montrent les meilleures dispositions : le Crédi Lyonnais s'inscrit à 1253, le Crédit Foncier à 753, le Comptoir d'Escompte à 731 la Société Générale à 671.

On observe également une grande aisance dans les affaires d'introduction o d'émission. A vrai dire, les affaires qu'on offre en ce moment au public ne son pas d'une grande envergure. Elles sont cependant intéressantes et susceptible d'attirer les capitaux disponibles.

Le 17 Juin, le Crédit Mobilier Français et les banques Bénard et Jarislowsk et Louis Dreyfus procéderont à l'émission d'un emprunt de 42 millions au profi de la Province de Buenos-Ayres, qui doit en consacrer le montant à la construc tion de chemins de fer. Au surplus, la Province de Buenos-Ayres garantit ce emprunt comme une dette directe de son gouvernement, et elle affecte, en outre à titre de gage spécial et privilégié, la ligne de chemin de fer de la Plata a Meridiano-Quinto, son matériel roulant et ses recettes.

Les obligations, au nombre de 83.333, sont offertes au public à 90 o/o, soi 453 fr. 60 par obligation, rapportant 22 fr. 68 nets, payables en or, le 1er Juin et le 1er Décembre de chaque année, c'est-à-dire 5 o/o net. Elles sont remboursa bles à 504 fr. en 39 années à partir de 1913.

De son côté, la Banque Privée Lyon-Marseille émettra, le 21 courant, 40.000 obligations de 500 francs chacune, faisant partie d'un emprunt de 37.500.000 franc en 75.000 obligations, les 35.000 restantes devant être émises au fur et à mesur des besoins.

Le taux d'émission est fixé à 465 francs, taux qui fait ressortir le rendemen du titre exactement à 5,37 o/o, sans tenir compte de la prime remboursement

Les nouvelles obligations, dont l'intérêt annuel est de 25 francs, payables en or, à Paris, à raison de 12 fr. 50 nets par semestre, sont exemptes de tous impôt présents et futurs de l'Etat de Pernambuco et du gouvernement du Brésil, ains que de tous les impôts existant actuellement en France.

La souscription aura lieu, le 21 Juin, à la *Banque Privée ;*

A Lyon, à son siège social, 41, rue de l'Hôtel-de-Ville ;

A Paris, 3, rue Pillet-Will.

Il est probable que, au cours de l'été, nous verrons aboutir une série d'affaires plus ou moins importantes.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

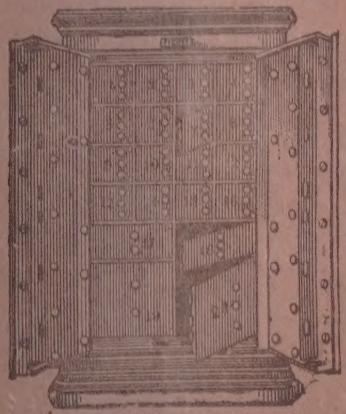
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public: *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St-Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc.; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world. — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Eulogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.